



Guerre totale

Ahern, Jerry

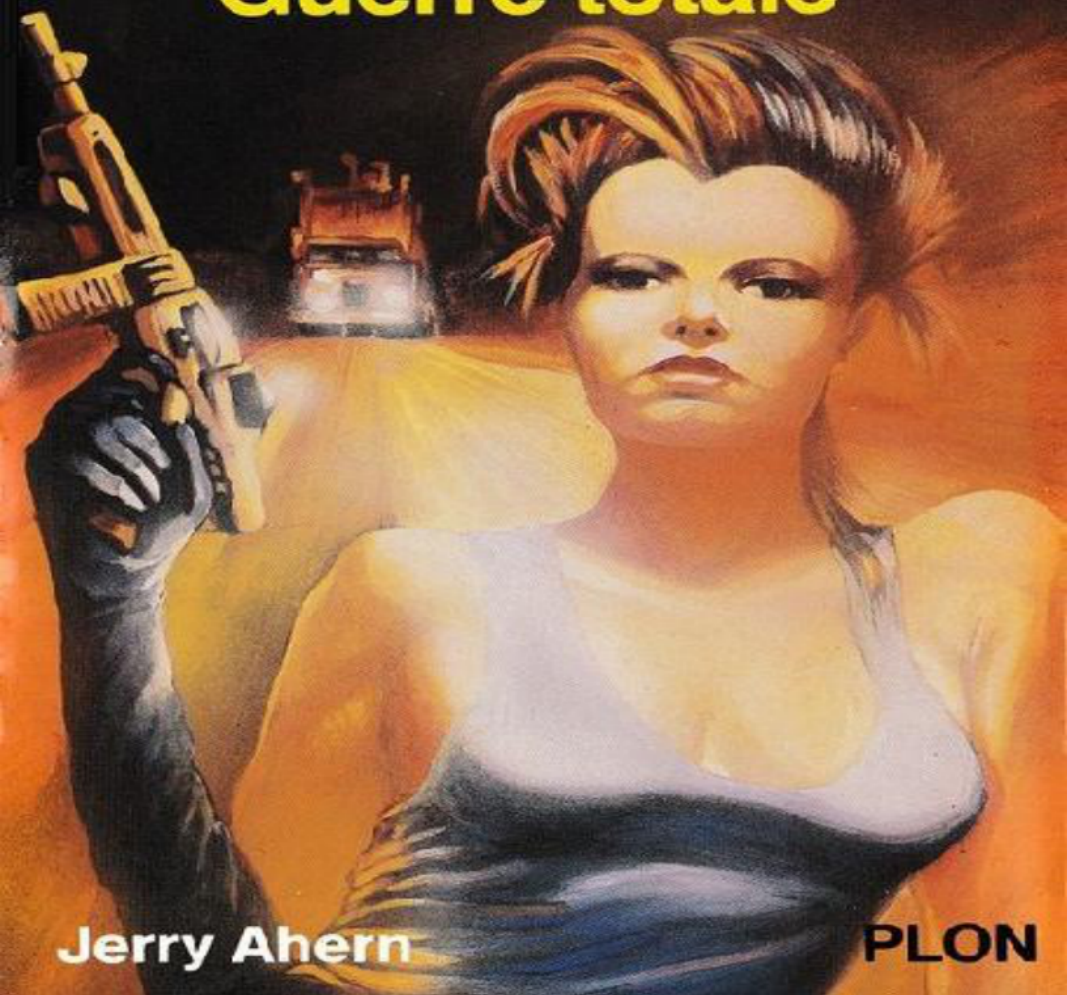
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS

LE PRÉSENTE
SURVIVANT

Guerre totale



Jerry Ahern

PLON

L'holocauste nucléaire tout le monde y pense...

C'est arrivé !

Après la Troisième guerre mondiale. C'est le chaos, l'horreur,
et aussi la lutte pour la vie.

Dans un pays ravagé, livré à la famine,
où des hordes de motards et d'assassins sèment la terreur,
un homme recherche sa femme et ses enfants.

Sa quête le mènera, dans cette Amérique de cauchemar,...
au bout de l'enfer.

Mais John Thomas Rourke n'a qu'un seul but,

Continuer...

Il est

LE SURVIVANT

Titre original américain :
TOTAL WAR

Illustration de l'encart : Pieri-Dominique Lacombe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1981, by Jerry Ahern

© Plon, Gecep 1985 pour la présente édition

ISBN original : 0-89083-9603

ISBN 2-259-01322-8

JERRY AHERN

LE SURVIVANT
GUERRE TOTALE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN

PAR FRÉDÉRIC LASAYGUES

PLON

CHAPITRE PREMIER

Rourke repoussa le cran de sécurité de son pistolet éclairant Heckler & Koch et caressa affectueusement la crosse métallique de la mitraillette 9 mm qui pesait contre son flanc gauche. Il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Les hommes attendaient son signal, tapis dans l'ombre, l'arme au poing. L'éclat inquiétant de leurs prunelles semblait vibrer dans la nuit.

Chacun des membres de ce commando antiterroriste pakistanais avait été sélectionné et entraîné par lui-même, John Thomas Rourke. Il était certain d'une chose : ces types-là avaient banni la peur de leurs états d'âme.

Le mugissement des diesels déchira le silence. Rourke regarda vers la piste en contrebas. Les phares du premier camion découpèrent la silhouette déchiquetée d'un rocher. Les autres suivaient. En tout, quatre poids lourds bâchés bourrés d'opium. Deux douzaines de contrebandiers armés jusqu'aux dents escortaient le convoi. Vêtus de la traditionnelle djellaba de toile brune, coiffés d'un turban blanc, ils trottaient de chaque côté de la piste, le canon de leur Kalachnikov pointé vers la montagne.

Rourke se ramassa sur lui-même. Les camions venaient de dépasser le bouquet d'arbres squelettiques, cahotant sur la route défoncée qui longeait le ravin.

Il bondit sur ses jambes et se rua en avant.

— À l'assaut ! hurla-t-il.

Le groupe de choc s'élança derrière lui. Rourke dévala la moitié de la pente et s'arrêta net tandis que ses hommes se déployaient sur le flanc de la montagne. Le canon du Heckler & Koch braqué vers le ciel, il pressa la détente. Une fusée éclairante troua l'obscurité, explosant au-dessus du convoi en une gerbe fluorescente.

Les deux Pakistanais qui couvraient Rourke mirent un genou à terre

et ouvrirent le feu. Les contrebandiers ripostèrent. Les mitrailleuses sur trépied disposées à l'arrière des camions se mirent à crépiter. Rourke atteignit la route. Il se jeta à plat ventre. Les balles miaulaient tout autour de lui. Il vida le chargeur de sa mitraillette en deux longues rafales. L'un des brigands porta les mains à sa tête. Son turban se teinta de rouge et il tomba la face dans la poussière. Un autre, touché à l'abdomen poussa un hurlement. La grenade qu'il s'apprêtait à lancer sur Rourke roula à ses pieds. Il y eut une explosion et le type se volatilisa dans un nuage de terre et de sang.

Rourke eut tout juste le temps de glisser un autre chargeur dans sa 9 mm. L'un des camions fonçait droit sur lui après avoir exécuté un demi-tour foudroyant. Le moteur en sur-régime rugissait furieusement. Pris dans le faisceau des phares, Rourke fit un bond de côté. D'une brusque détente des reins, il se redressa. Le poids lourd n'était plus qu'à une dizaine de mètres. Il arrosa le pare-brise d'une giclée de plomb. Le chauffeur s'écroula sur le volant, le cou déchiqueté par les balles.

Le moteur toussa et le trente-cinq tonnes pila brusquement à quelques mètres de Rourke. L'essence pissait du réservoir en une petite giclée qui fumait dans l'air froid. Une traînée sombre zigzaguait dans la poussière... à la rencontre de Rourke. Un sourire tendu releva les coins de sa bouche. Il fit claquer le couvercle de son Zippo entre ses doigts, frotta la molette, et la flamme jaillit.

Le camion fut soufflé par l'explosion. Des djellabas brunes couraient dans tous les sens en poussant des cris tandis qu'une énorme bourrasque de flammes s'élevait dans le ciel et que les vapeurs d'opium se répandaient au-dessus de la piste.

Rourke se précipitait déjà vers les trois autres poids lourds arrêtés en contrebas, un Detonic 45 dans chaque main. Les Pakistanais jaillirent des deux côtés de la route pour le couvrir, faisant feu de leurs armes automatiques.

Devant eux, les Kalachnikov des contrebandiers n'avaient pas le temps de refroidir. Les types tiraient sans discontinuer, embusqués sous les camions. Le salopard qui manœuvrait la mitrailleuse la fit pivoter à quarante-cinq degrés. Rourke aperçut la gueule béante du canon pointée sur lui. Le signal rouge DANGER clignota dans son cerveau. Il plongea en avant, un avant-bras replié pour protéger sa tête, et boula sur trois mètres, atterrissant sur les genoux. Les deux Detonic 45 aboyèrent en même temps. Le type à la mitrailleuse fit une grimace affreuse. Ses bras s'ouvrirent comme une fleur tandis qu'il basculait sur le dos, un gros trou rouge à l'endroit du cœur.

Rourke se redressa. Juché sur le marchepied du premier camion, l'un des contrebandiers balayait le bord de la route d'une longue rafale. Deux des hommes de Rourke s'écroulèrent, tués net. Le tireur

se retourna brusquement et bondit à terre, la mitraillette prête à cracher la mort. Rourke leva lentement les deux bras jusqu'à tenir le type dans la ligne de mire de ses 45. Le turban et la boîte crânienne volèrent dans la poussière, loin derrière lui, et il roula sous le camion en tressautant comme une grenouille qu'on électrocute.

Une flamme dorée dansait dans le regard métallique de Rourke. Il releva le chien de ses Detonic et siffla dans ses doigts pour attirer l'attention du reste du commando.

— Grenades ! cria-t-il. Balancez la sauce !

Il entendit aussitôt le souffle puissant des HK 69 propulser les fruits meurtriers. Les grenades sifflèrent au-dessus de sa tête. Rourke courut s'abriter. Le camion de tête explosa, envoyant voler dans le ravin les sacs d'opium. Les brigands hurlaient comme des sauvages, écrasés par le châssis du poids lourd, déchiquetés par les morceaux de tôle qui retombaient dans un fracas d'enfer.

Rourke grimaça. Il essuya du revers de la manche son visage noirci et trempé de sueur. Les quatre Pakistanais agenouillés au milieu de la piste rechargèrent les HK 69 calés au creux de l'estomac. Les projectiles atteignirent les deux autres camions qui sautèrent sur place et s'affaissèrent ensuite, enveloppés par les flammes. Les contrebandiers qui restaient s'enfuirent en désordre, invoquant le nom d'Allah.

Rourke se dressa sur ses jambes. Le barillet des 45 tourna d'un cran et il cueillit deux des fuyards d'une balle dans les reins. Les types se cambrèrent et tombèrent sur le dos sans avoir eu le temps de pousser un cri.

Le vent rabattait des nuages de fumée noire sur la piste, une fumée lourde, opiacée, qui brûlait la gorge et les yeux. Rourke rengaina les Detonic et saisit le poignard à lame courte collé contre sa botte. Il était bien décidé à avoir ces salopards jusqu'au dernier. Il poussa un cri de rage et s'élança vers une djellaba brune qui se débinait au-delà des carcasses calcinées des camions.

Il plaqua ce fils de Muhammad par les genoux et laissa descendre son étai jusqu'à lui faire claquer les chevilles l'une contre l'autre. Le contrebandier glissa mollement sur le sol. Rourke fut sur lui en un éclair. La lame du poignard lança une lueur orangée. Le type roula des yeux terrifiés. Sa glotte remonta comme s'il essayait désespérément d'avaler sa salive. Rourke serra les dents et trancha la carotide d'un geste net et précis. Le type se tordit bizarrement, battant l'air de ses bras tendus. Rourke sentit une présence dans son dos. Trop tard. Un poids s'abattait sur ses épaules et deux mains agrippaient son cou. Rourke s'arc-bouta, tendit les muscles, mais l'autre tenait bon et il avait une poigne d'acier. Rourke laissa échapper son poignard. L'air commençait à lui manquer. Rassemblant ses forces, il lança les bras

loin au-dessus de sa tête et noua les mains derrière la nuque du lourdaud puis, balançant tout le poids de son corps vers l'avant, il fit passer le type à la verticale avant de le clouer au sol d'un crochet du droit. Il se rua sur le poignard et la lame déjà rougie s'enfonça par deux fois dans le cœur du brigand de la montagne. Les fonctions vitales cessèrent immédiatement. Le contrebandier venait de rendre son âme à Allah sans même s'en apercevoir.

Rourke se releva, le souffle court. Il se massa douloureusement le cou et respira à fond. Le ménage était fait. C'était ça qui importait. Ses hommes achevaient les derniers fuyards. Le vent emportait vers les cimes l'opium réduit en fumée. Il promena son regard sur la piste jonchée de cadavres et de débris de tôle et eut un sourire. Il souriait à la vie...

John Thomas Rourke était assis sur un rocher, occupé à regarnir les barillettes de ses deux Detonic 45 lorsqu'une voix familière retentit dans son dos :

— Joli travail, Rourke. Vous et vos hommes, vous êtes de vrais démons.

Rourke se tourna à demi. Un mince sourire éclairait son visage.

— Merci, capitaine. Ça me va droit au cœur.

Il ouvrit son parka et remplaça les deux 45 dans les holsters qu'il portait à la ceinture.

— Des pertes ? demanda le capitaine en lissant sa moustache.

Rourke hocha la tête.

— Safi et Mimouni, répondit-il. Je les avais pourtant prévenus de ne pas rester collés ensemble.

Il fit sauter un caillou au creux de sa main, puis le jeta au loin.

— Unis dans la vie, unis dans la mort, ajouta-t-il avec une moue fataliste. C'est une leçon chère payée, mais les autres en prendront de la graine.

Le Pakistanais acquiesça gravement :

— *Mektoub...* (1)

Puis il porta les yeux sur les carcasses des camions qui finissaient de se consumer.

— Vous avez toute mon admiration, John. Grâce à vous, et à ce commando que vous avez formé, les rois de l'opium n'ont plus qu'à s'accrocher. Nous allons leur mener la vie dure.

Rourke tira un petit cigare de sa poche-poitrine et l'alluma à la flamme de son briquet tempête. Le capitaine eut un sourire épanoui. Il n'avait jamais vu un type sortir son Zippo aussi vite que lui, l'ouvrir d'une seule main en faisant claquer les doigts tout en frottant la molette du pouce. Il se servait d'une arme avec la même dextérité, la même rapidité. Un type redoutable... dans tous les domaines.

Rourke regarda les cimes brunes des montagnes se découper sur le ciel noir où luisaient quelques étoiles. Dans quelques heures le jour se lèverait et la canicule prendrait la place de ce vent glacé qui semblait venir tout droit des déserts galactiques.

Il serait loin alors...

Le Pakistanais alluma une Marlboro et plissa le front :

— Dans moins d'une année, toute la région sera nettoyée de ces chiens galeux !

Il cracha par terre avec une grimace de dégoût. Rourke sourit. Il passa la main dans sa tignasse noire, le cigarillo vissé au coin des lèvres puis, ayant consulté sa montre, il remonta le col de son parka et se leva.

— C'est l'heure des adieux, je crois, fit-il.

Les hommes se figèrent, raides comme des piquets. La plupart n'avaient pas trente ans. Ils appartenaient aux forces spéciales de la police pakistanaise chargées de la lutte contre le trafic d'opium, lequel trafic semblait alimenter directement les caisses des groupes terroristes soutenus par les communistes. Rourke les dévisagea longuement, sans ciller, scrutant les visages aux faciès redoutables, les regards froids, impénétrables. Ces types-là avaient au moins compris une chose : Rester en vie n'était pas un passe-temps, mais un métier, et il valait mieux en connaître toutes les ficelles...

— Ça va, vous ne m'avez pas fait honte, les gars, commença-t-il en souriant à demi. Si vous êtes en vie, c'est que vous le méritez. Safi et Mimouni ont commis une faute, ils en sont morts. Désolé pour eux, mais ça ne sert à rien de se lamenter sur leur sort. Ils ne se sont pas souvenus de l'essentiel au moment où ils en auraient eu le plus besoin. Sauver sa peau n'est rien de plus que ça.

Il se tut un instant et tira une longue bouffée de son cigarillo.

— Je ne vous reverrai sûrement jamais, alors je vous souhaite une longue vie à tous. Je serai de retour aux États-Unis dans quelques jours. La situation internationale n'est pas reluisante. J'ai une femme et des enfants là-bas. Ils ont besoin de moi.

Une ombre flotta dans les yeux de Rourke. Il jeta son cigare d'une pichenette et s'approcha des hommes pour leur serrer la main, s'attardant auprès d'Achmed, l'homme de tête du groupe de choc. Il le prit dans ses bras et lui tapota amicalement l'épaule.

— Bonne chance, vieux. Tu es un vrai dur à cuire.

Achmed eut un large sourire. La première fois qu'il avait entendu Rourke employer cette expression, il s'était demandé de quoi il voulait parler. Les yankees ont de ces clichés ! Mais aujourd'hui, il était plutôt fier que le terme s'applique à lui.

— Merci... et qu'Allah vous protège, répondit le Pakistanais.

Rourke hocha la tête et sortit le Heckler & Koch de son étui.

— C'est pour toi. Tu en auras besoin. Prends soin de toi.

Les deux hommes échangèrent un regard intense, puis Rourke se détourna. L'heure approchait.

Le capitaine scrutait l'horizon. Une faible lueur rose orangée venait d'apparaître à l'est. Le vent avait cessé de souffler. Tout se présentait bien. Il tira une autre Marlboro de son paquet cabossé et attendit...

L'hélicoptère dépassa la ligne des crêtes et descendit sur eux. Il était un peu plus de six heures et le ciel était déjà bleu. Les pales de l'appareil découpaient l'air immobile en fines tranches prêtes à servir. Rourke s'installa à côté du pilote, le capitaine derrière. Tous deux agitèrent la main tandis que l'hélicoptère décollait et prenait rapidement de l'altitude. Le commando se mit en route, grimpant le flanc de la montagne, direction le nord-est où se trouvait le repaire des trafiquants. Ils donneraient l'assaut avant midi. Vus de là-haut, ils eurent bientôt l'air d'un détachement de fourmis escaladant une dune de sable. Rourke médita un bon moment là-dessus...

Le pilote suivit la piste pendant quelques minutes puis vira sur la gauche, survolant les gorges au fond desquelles serpentait un oued qui ressemblait plutôt à une fuite d'eau qu'à une rivière.

Le capitaine lui tapota l'épaule.

— Le défilé de Khyber, fit-il en relevant ses lunettes fumées sur son front.

Rourke jeta un regard par le hublot et hocha la tête.

— Notre poste frontière est à dix minutes environ. Il y a quelques jours le contact radio a été rompu, continua le Pakistanais. Je veux m'assurer qu'il ne se passe rien d'anormal là-bas.

— Okay, répondit Rourke.

En fait, il se fichait éperdument de ce qui pouvait bien se passer en dessous. Il n'avait qu'une hâte : rentrer chez lui et serrer sa femme dans ses bras. Sarah lui manquait terriblement.

Le Pakistanais se pencha à nouveau vers lui.

— J'ai lu le dossier vous concernant, commença-t-il, et je me demandais comment on devient un expert en armes, un spécialiste en matière de survie et un instructeur de...

Rourke l'interrompit :

— Mon job consiste à enseigner les méthodes de combat antiterroriste, la CIA me paye pour ça.

Un sourire se dessina sur ses lèvres. Il tira un cigarillo de sa poche, mais cette fois, le Pakistanais fut le plus rapide et lui offrit du feu avant que le Zippo n'ait jailli dans sa main.

— J'ai toujours aimé les armes, reprit Rourke, et ça depuis que je suis gosse. J'adorais partir en montagne, traquer le gibier, dormir à la belle étoile. Ça a été en quelque sorte mon apprentissage de la vie. On apprend beaucoup sur les méthodes de survie quand on prend le

temps d'observer la nature... et de l'aimer surtout.

Il aspira une longue bouffée et l'avala en regardant songeusement au loin.

— Les histoires de politique internationale, de stratégie nucléaire, m'ont tellement foutu la frousse que je me suis penché sérieusement sur le sujet. Je me disais qu'un beau jour tout allait péter et que ceux qui auraient la chance de ne pas être grillés par la radioactivité, et bien ils avaient intérêt à en connaître un rayon en matière de survie. Le retour à l'état sauvage, quoi.

Le capitaine hocha gravement la tête.

— Une fois, en Amérique du Sud, je me suis retrouvé paumé en pleine jungle, seul, et avec une jambe truffée de plombs. Le reste du commando avait été décimé par les rebelles communistes. Tout ce que j'avais, c'était un 45, un M16, un poignard et une boîte d'antibiotiques. Rien à bouffer. J'ai passé six semaines dans cette foutue jungle et j'ai bien cru que j'allais y laisser ma peau. Je m'en suis finalement sorti, mais entre-temps, les cocos avaient pris le pouvoir et ma tête était mise à prix...

Il secoua la cendre de son cigarillo et le ficha entre ses dents. Le Pakistanais écoutait attentivement tandis que le paysage aride défilait sous eux.

— J'ai volé un bateau et dérivé pendant dix jours avant d'atteindre les côtes de Floride.

Rourke eut un ricanement amer.

— J'étais dans un sale état. Déshydraté, jambe gonflée de pus, début d'insolation... Mais j'ai survécu. C'est ce qui importe. C'est après ça que je me suis vraiment spécialisé dans les méthodes de survie. J'ai écrit pas mal d'articles dans des revues de la Défense nationale et du Pentagone et j'ai commencé à former des commandos. Voilà mon histoire.

— En fait, vous êtes un homme réaliste, fit le Pakistanais. C'est ça, non ?

Rourke sourit :

— Absolument. La planète est une poudrière et tout un tas d'illuminés brandissent des allumettes dans tous les coins. Un jour ou l'autre, ça va sauter. On ne peut plus l'éviter maintenant.

Le capitaine repoussa la visière de sa casquette et se gratta le front d'un air soucieux.

— Le monde est fou, fit-il d'un ton fataliste.

Rourke secoua la tête.

— Pas le monde, capitaine... les hommes.

L'hélico suivait la fracture accidentée du défilé de Khyber et descendait doucement. On apercevait du mouvement au loin. Un convoi sans doute.

— La frontière avec l'Afghanistan, dit le capitaine en pointant le doigt vers l'est.

Rourke chaussa ses Ray-Bann, aveuglé par le soleil qui se reflétait sur les falaises blanches.

Le Pakistanais se pencha vers le pilote qui n'avait pas encore dit un mot.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc là-bas ? Descends encore un peu.

L'appareil piqua du nez.

Rourke sursauta alors. La colonne de blindés qui cheminaient sur la piste portait les couleurs soviétiques. Ils avaient franchi la frontière et pénétré au Pakistan. Rourke hurla presque :

— Monte bon Dieu ! Monte ou ils vont nous dégommer !

Le pilote tira brusquement le manche à balai et l'hélico grimpa vers le bleu tranquille du ciel.

Le capitaine serrait nerveusement les dents, le front soudain inondé de sueur, le visage livide.

— Allah tout-puissant ! Ce n'est pas possible !

Rourke s'enfonça calmement dans son siège, le regard fixe.

— Voilà pourquoi je suis devenu ce que je suis devenu, capitaine. Vous pigez ? Survivre va bientôt devenir quelque chose d'aussi essentiel que de respirer ou de pisser !

Le Pakistanais esquissa un sourire blême. Sa main tremblait lorsqu'il alluma sa Marlboro...

CHAPITRE II

Achmed se tourna vers ses hommes embusqués dans une anfractuosité de rocher. Il passa la main sur sa joue râpeuse en réfléchissant à toute allure.

— On ne peut pas risquer un contact radio, dit-il à mi-voix. Le message a toutes les chances d'être intercepté...

Son regard s'arrêta longuement sur le visage de chacun des membres du commando. Il désigna Marzouk et Idir.

— Vous deux, retournez jusqu'à la route et suivez-la. L'avant-poste est à moins d'un jour de marche. Les troupes soviétiques ont franchi la frontière, il faut absolument prévenir les nôtres.

Les deux hommes acquiescèrent sans un mot.

— Ne vous arrêtez pas en chemin, poursuivit Achmed, sous quelque prétexte que ce soit. Chaque minute est précieuse. Filez !

Marzouk et Idir bondirent par le passage entre les blocs de pierre et disparurent dans la ravine, silencieux comme des chats.

Achmed leva le nez. D'énormes nuages noirs roulaient au-dessus des montagnes et le vent faisait tournoyer la poussière au pied de la falaise. Le soleil filtrait à peine. Il neigerait sans doute cette nuit.

Par la cassure dans la roche, il aperçut en contrebas la colonne de chars, les camions chargés de missiles, qui progressaient péniblement sur la piste accidentée. Il ajusta ses jumelles.

— Qu'Allah nous protège... gémit-il.

Le convoi ennemi semblait ne pas avoir de fin. Les blindés surgissaient sans arrêt au détour du défilé qui se trouvait à plus de quatre kilomètres.

De violentes rafales de vent lui cinglaient le visage. Achmed regagna l'abri naturel où le reste du commando - sept hommes à présent - attendait en silence. Il pensa à John Thomas Rourke, son ami et instructeur. Qu'aurait-il fait à sa place ? Il se mordit la lèvre inférieure déjà toute craquelée par les deux nuits précédentes passées dans le froid et l'anxiété. Il fallait regarder les choses en face. Une

poignée d'hommes ne pouvait rien contre plusieurs milliers de soldats pourvus de l'armement le plus sophistiqué. Il grilla une cigarette. L'âcre tabac noir lui râpait la gorge. Il cracha. Est-ce qu'ils ne pouvaient vraiment rien ?

— Alors, Achmed... Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Louimi, le cadet du groupe.

Achmed regarda tous les visages tendus vers lui, suspendus à ses lèvres. Il devait décider. Le vide se fit dans son esprit comme par miracle. Il ressentit une étrange sensation de légèreté et sa tension retomba. Il s'efforça de respirer avec l'abdomen comme le lui avait enseigné Rourke, puis il inspira profondément avec toute la poitrine. L'air froid monta jusqu'à ses épaules. Il bloqua alors son diaphragme et compta mentalement jusqu'à sept. Sept, le chiffre de l'action, du courage. Achmed expira lentement, contrôlant maintenant parfaitement son rythme cardiaque. Rourke lui avait répété mille fois... On ne prend jamais une décision avant d'avoir descendu le cœur à soixante pulsations par minute. Au-dessus de ce seuil, l'angoisse, la peur, prennent les commandes du mental.

Il s'assit sur les talons, les mains croisées entre les genoux et commença :

— Plusieurs milliers de soldats russes sont clans le défilé. Il nous est impossible de les arrêter, mais si nous faisons demi-tour sans rien tenter, nous manquons à notre devoir d'homme... et de Pakistanais. Nous ne ferons peut-être que retarder les communistes de quelques secondes si nous intervenons. Quelques secondes, c'est peu et c'est beaucoup. Des hommes peuvent vivre... ou mourir pendant ce laps de temps. Notre sacrifice ne sera pas vain. Nous aurons été utiles à notre peuple. Je vous laisse libres de prendre votre décision. Pour ma part, j'ai choisi de combattre.

Achmed jeta sa cigarette au loin et laissa ses longues mains brunes pendre entre ses jambes.

Il revoyait le visage de sa femme qui lui souriait... très loin, puis celui de sa fille, Radijah. Un sourire triste releva les coins de sa bouche. Il savait déjà qu'il ne les reverrait jamais, ni l'une ni l'autre.

— Que la main généreuse de Fatima soit toujours au-dessus de vous et vous préserve de tous les dangers, murmura-t-il entre ses dents.

Il alluma une nouvelle cigarette et releva la tête. Des larmes embuaient son regard.

— Alors ? fit-il en dévisageant ses hommes. Qui vient avec moi ?

Tous sans exception plissèrent les yeux en signe d'assentiment. Achmed se dressa alors, mitrailleuse au poing.

À l'ouest, les montagnes étaient couleur d'incendie. Le soleil avait passé la barre de nuages sombres et déclinait doucement. Il venait de commencer à neiger.

Louimi prit Achmed par le bras et lui adressa un regard douloureux,
— Puisque nous allons mourir, nous devrions prier.

Il approuva. Les hommes déposèrent leurs armes et s'agenouillèrent...

— *Allah akbar...* (2) firent-ils à mi-voix.

Dès que la prière fut terminée, ils descendirent l'étroit sentier qui menait à la route encaissée où continuaient d'affluer les divisions soviétiques.

Achmed secoua les épaules. La neige tombait depuis deux heures sans faiblir. Un épais tapis blanc feutraient leurs pas. Il faisait tout à fait nuit à présent et on apercevait au loin, à travers les arbres, les phares des chars et des camions qui tremblotaient dans le brouillard.

Le silence. Achmed entendait le sang battre à ses tempes. Le bruit ressemblait étrangement à celui de ses pas dans la poudreuse. Et puis, là-bas, le ronronnement des blindés. Il frissonna. Dans moins de dix minutes, le convoi arriverait à leur hauteur. Les motocyclistes qui ouvraient la route tomberaient les premiers. Son regard se posa sur la neige immaculée qui tapissait la piste. Ses dents claquaient malgré lui. Le froid, seulement le froid. Sa vue se brouilla et il eut l'impression de voir le sol couvert de cadavres, des taches de sang souillant cette blancheur parfaite. Achmed secoua la tête et respira profondément. Qu'est-ce qui lui prenait ?

Achmed s'arrêta et fit signe à ses hommes de l'écouter.

— Vous trois, vous venez avec moi, murmura-t-il. Les autres, vous vous espacez sur cent mètres le long de la piste. De cette manière nous ferons le plus de dégâts possible. Avec Louimi et Farid, je me charge d'abattre les motards. Vous, vous faites sauter camions et chars au lance-grenades.

Sa voix se durcit. Il leva son poing fermé et martela ses mots :

— Au nom d'Allah et pour la juste cause, mes frères... Adieu !

Le commando se sépara en deux groupes, celui d'Achmed s'embusquant derrière les rochers, à l'endroit où la route faisait un coude.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. Bientôt, le vrombissement des moteurs emplit le silence de la forêt sur laquelle la neige tombait encore. Achmed avala sa salive. Il prit appui sur une petite saillie de roc, le canon de la 9 mm pointé sur la piste. Il ferma une paupière et régula son souffle.

Les phares des motos apparurent à la sortie du virage, entourés d'un halo de brume. Il voyait les souffles des conducteurs fumer dans la nuit. Un soldat en arme occupait le side-car. Achmed posa le doigt sur la détente.

— Feu ! dit-il soudain.

Les trois premiers motards sautèrent violemment de leur siège et s'abattirent sur le dos sans avoir le temps de crier. Les rafales de mitraillette tracèrent un sillon noir dans la neige.

Achmed, Louimi et les deux autres atteignirent les occupants des side-cars en plein visage. Le sang jaillit, inondant les manteaux vert sombre de l'armée russe.

Les grenades fusèrent. Le premier camion explosa, illuminant le sous-bois de grands éclairs rouges. Une boule de feu monta vers le faite des arbres. Achmed et son groupe mitraillaient sans répit les soldats qui sautaient des véhicules pour tenter de riposter. Un char s'enflamma. Les chenilles s'arrêtèrent subitement et deux hommes casqués bondirent de la tourelle, toussant et crachant. Une rafale de 9 mm les cueillit tous les deux aux jambes. La neige tourna au rouge sombre.

Achmed remua ses doigts engourdis. Il rejeta le chargeur vide et regarnit son arme. Louimi lui jeta un bref coup d'œil et esquissa un sourire. Deux autres camions, soufflés par les grenades, retombèrent lourdement sur leurs essieux brisés. Les Russes fuyaient en désordre, poussant des hurlements de panique, avant de succomber sous les balles.

Un énorme tank surgit alors, repoussant les carcasses qui barraient la piste. Jamais Achmed n'avait vu un engin pareil. Trois grenades ricochèrent sur le blindage sans même l'entamer. Le sol tremblait furieusement sous ses pieds comme si une armée de dragons en colère le piétinait de toutes ses forces. Il saisit son propre lance-grenades et l'amorça. En faisant péter la falaise, il arrêterait le mastodonte. Il visa et tira. La grenade explosa contre la roche. Deux énormes blocs se détachèrent et roulèrent sur la piste. Le char était à moins de vingt mètres d'Achmed. Il envoya une seconde grenade. Cette fois un pan de falaise entier croula. C'est alors qu'il vit une longue flamme orange jaillir du canon de 75. Il eut la sensation de ne plus reposer sur rien. Le ciel bascula.

Achmed se retrouva sur le dos, brisé, un hurlement étranglé dans sa gorge. Impossible de bouger. Il toussa un caillot de sang. Il vit sa femme et sa fille qui lui souriaient au travers d'un rideau de buée. Il leur retourna leur sourire. Son dernier. Et puis, il entendit un bruit... comme une main qui effaçait la buée d'un carreau. À moins que ce ne soit un pas dans la neige. Oui, peut-être... Achmed ouvrit les paupières. Un soldat soviétique se tenait au-dessus de lui. La gueule béante de la Kalachnikov se posa sur lui et il sentit la bouche de la mort lui donner un baiser de bienvenue.

CHAPITRE III

Le Marine en faction devant l'ambassade américaine à Moscou se serra frileusement dans sa capote kaki. Le froid humide le pénétrait jusqu'aux os. Il eut une pensée émue pour sa Floride natale et ferma les yeux l'espace d'une seconde, juste le temps de s'imaginer flânant sur Palm Beach Drive au bras d'une belle poule à la peau dorée. Un sourire béat apparut sur ses lèvres... quand un flot de lumière inonda subitement les appartements privés de l'ambassadeur Stromberg, situés au premier étage de la grande bâtisse de briques rouges.

Le Marine consulta sa montre en fronçant les sourcils.

— Monsieur l'Ambassadeur, réveillez-vous ! Je vous en prie, réveillez-vous !

Stromberg se retourna en grognant et tira le drap sur sa tête.

— Monsieur l'Ambassadeur... C'est important, urgent !

Le dos du gros homme tressaillit. Il dressa la tête. Ses paupières gonflées de sommeil s'entrouvrirent. Stromberg jeta un coup d'œil sur le cadran du réveil et passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Nom de Dieu, mais qu'est-ce que vous foutez là ! Et où est ma femme ?

Hensley, le chiffreur — un jeune type d'une trentaine d'années au visage poupin — ouvrit son col et prit une profonde respiration.

— C'est madame Stromberg qui m'a ouvert. Elle a dit qu'elle allait faire du café...

— À trois heures du matin ! beugla Stromberg en s'asseyant dans son lit. Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel !

Le chiffreur avala péniblement sa salive. C'était le genre de situation délicate qu'il avait en horreur. Il brandit le morceau de papier bleu couvert de signes.

— Il n'y a que vous qui puissiez décoder ce message. Monsieur.

Stromberg devint cramoisi.

— Qu'est-ce que me veut encore ce foutu secrétaire d'État de mes deux ?

Les mains moites, Hensley agitait désespérément le message.

— Il est issu du Président lui-même, monsieur l'Ambassadeur.

Il y eut un silence pendant lequel Stromberg se mordit la lèvre inférieure.

— Merde.

Il arracha le papier des doigts tremblants d'Hensley et contempla les trois colonnes de huit chiffres d'un œil désabusé. Enfin, il adressa un sourire épanoui au chiffreur.

— Et vous trouvez indispensable de me réveiller pour ça, Hensley ? demanda-t-il très calmement.

Le jeune type rougit et se mit à bafouiller :

— Mais... Monsieur le... l'Ambassadeur... C'est arrivé en priorité absolue. Vous devez le lire sans attendre.

Stromberg vira au violet. Les coins de sa bouche tremblaient de rage. Il semblait prêt à exploser comme un ballon de baudruche.

— Nom de Dieu de nom de Dieu, Hensley ! Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! Les messages envoyés par le département d'état peuvent très bien attendre jusqu'au matin ! Pourquoi tout ce cirque ?

Le gros homme se tut subitement, écarquillant les yeux. Hensley crut un instant qu'il venait d'avoir une attaque.

— À moins que... bredouilla Stromberg.

— Monsieur ? fit timidement le chiffreur.

Stromberg agita la main d'un air impatient.

— Taisez-vous imbécile. Je réfléchis.

Ses doigts boudinés fouillèrent dans le paquet de Pall-Mall à la recherche d'une cigarette. Hensley lui offrit du feu.

— Il n'y a qu'un seul message susceptible d'être câblé de cette façon, articula péniblement Stromberg. Et c'est absolument impossible que...

Il bondit brusquement de son lit, enfila sa robe de chambre et se rua dans le bureau contigu à la chambre. Hensley trotta derrière lui.

L'ambassadeur fit coulisser la peinture abstraite qui figurait sur le mur du fond, découvrant la porte chromée d'un mini coffre. Il tourna fébrilement les boutons d'ouverture tandis que le jeune type toussotait nerveusement.

— Euh... Monsieur l'Ambassadeur... Les consignes de sécurité indiquent clairement que vous devez être seul lorsque...

— Au diable la sécurité, Hensley !

On frappa furtivement. Les deux hommes tressaillirent.

— Chéri, le café est prêt.

C'était Madame Stromberg. Elle entra avec un plateau où fumaient un pot de lait et une cafetière.

Stromberg bougonna quelque chose et continua son travail pendant

que le chiffreur ouvrait des yeux comme des soucoupes. Avant que Jane Stromberg n'ait posé le plateau et rajusté sa robe de chambre, il avait eu tout le loisir de lorgner l'aréole brune d'un sein qui pointait dans l'échancrure du tissu.

— Je te pose ça sur le guéridon, dit-elle en rejetant la mèche de cheveux blonds qui lui barrait le front.

— Attends ! fit l'ambassadeur en se retournant brusquement. Je veux que tu restes.

Jane Stromberg haussa les sourcils, mais ne répliqua rien. Hensley l'observait à la dérobée. Un sacré morceau de femme !

August Stromberg tira du coffre un petit carnet relié de cuir gris et s'assit à sa table de travail, étalant devant lui le message codé. Il tira une Pall-Mall de la poche de sa robe de chambre. Hensley se précipita pour lui offrir la flamme de son briquet jetable.

Stromberg se figea soudain.

— Hensley, dit-il en pinçant les lèvres. Faites appeler le chef de la sécurité. Qu'il monte ici. Ensuite, filez à la salle des transmissions et demandez confirmation de ce câble à Washington. Je veux savoir s'ils n'ont pas modifié le code Sigma 18. Insistez là-dessus. Je veux être tout à fait certain.

Le ton coupant de l'ambassadeur n'offrait pas d'autre alternative que l'exécution rapide et précise de ses ordres. Hensley bondit hors de la pièce comme pris d'une furieuse envie de pisser.

Sans accorder un regard à sa femme, l'ambassadeur resta de longues minutes à contempler le morceau de papier bleu. On aurait dit qu'il était penché sur une bombe à retardement dont il cherchait désespérément le bouton d'arrêt du mécanisme explosif. Enfin, il tira une longue bouffée de sa cigarette qu'il avala puis expira très lentement par le nez.

— Je vais te lire ce message, Jane...

Sa voix n'était plus qu'un mince filet sans timbre, étrangement pâle et détachée.

— Si c'est une erreur de la part du département d'État, alors tant mieux, sinon...

Jane porta la main à sa gorge et s'assit doucement dans le fauteuil de velours brun. Elle frissonna.

— Est-ce que c'est bien prudent que tu...

— Tais-toi et écoute, la coupa-t-il sèchement.

Il posa sa cigarette dans l'encoche du cendrier frappé aux armes des États-Unis d'Amérique et commença sa lecture :

— *Ordre de contacter le Premier soviétique pour entrevue privée concernant violation des accords de Genève. Troupes soviétiques doivent cesser IMMÉDIATEMENT leur incursion en territoire pakistanais et regagner la frontière afghane. Intervention possible des forces armées des*

États-Unis d'Amérique et de l'OTAN pour fermer le défilé de Khyber. Ceci en matière d'ultimatum, etc.

La phrase se termina en un murmure indistinct. August Stromberg, livide, parut s'enfoncer dans son siège, comme si le monde venait de lui tomber sur les épaules.

— Mon dieu ! s'exclama sa femme en crispant ses doigts sur sa gorge.

L'ambassadeur poussa un long soupir.

— Le message porte la signature du Président lui-même, Jane.

— Tu penses que...

Elle s'interrompt, effrayée par ce qu'elle venait de comprendre.

Stromberg hocha lentement la tête plusieurs fois de suite, la bouche tordue par un sourire glacé.

— Oui... murmura-t-il. La guerre... Ce serait un conflit international.

Il regardait fixement le téléphone posé devant lui, à côté du sous-main en cuir travaillé que lui avait offert Jane pour son anniversaire. Inutile d'attendre le retour d'Hensley pour confirmation. Il savait que le code Sigma 18 n'était appelé à servir qu'en cas de menace de conflit nucléaire...



Cigarette vissée au coin des lèvres, August Stromberg arpentait nerveusement l'antichambre du Premier soviétique. La pièce était complètement nue à l'exception de deux chaises à haut dossier. Les murs étaient peints d'une espèce de vert pâle rappelant les teintes blafardes des couloirs d'hôpital. Stromberg soupira. Une nausée lui tordait l'estomac depuis tout à l'heure...

Le secrétaire du Premier ouvrit la porte.

— Monsieur l'Ambassadeur, vous êtes attendu.

Stromberg suivit le type au complet sombre, cheveux noirs en brosse, à travers une enfilade de salles plongées dans la semi-pénombre pour enfin déboucher dans un grand hall où trônait un gigantesque portrait de Lénine. Le secrétaire s'arrêta devant une porte de bois massif. Il trappa trois coups brefs, puis poussa le battant et s'écarta pour le laisser entrer.

Le Premier, debout derrière son bureau d'ébène, le dévisagea un moment, fronçant ses épais sourcils noirs.

— Monsieur Stromberg, fit-il lentement et dans un excellent anglais. Quelle visite inattendue !

Une lumière jaune filtrait à travers les rideaux tirés, donnant au visage du Soviétique une teinte cireuse.

Stromberg inclina respectueusement la tête et le salua.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Vous devez être fatigué.

L'ambassadeur se cala confortablement dans le fauteuil de cuir sans

cesser d'observer le secrétaire général du parti communiste. Celui-ci alluma la petite lampe de bureau et se recula pour s'asseoir à son tour. Son expression impassible ne laissait paraître aucune émotion. Il plissa les yeux et croisa les mains sur son ventre.

— Puis-je savoir l'objet de votre visite ? demanda-t-il. M'apportez-vous un message de votre gouvernement ?

Stromberg s'éclaircit la gorge et se lança :

— Je vais aller droit au fait, Monsieur...

Le Premier se pencha et fit glisser vers lui un cendrier de cristal.

— Vous pouvez fumer si vous le désirez... Je vous trouve bien nerveux.

Un sourire crispé se dessina sur les lèvres de l'ambassadeur. Il sortit une cigarette et l'alluma.

— Je dois dire que je m'attendais à ce que votre Président m'appelle directement sur notre ligne rouge, Stromberg. Nous avons décidé de protéger les intérêts du peuple pakistanais...

— Les intérêts ? objecta August Stromberg. Mon Président voit plutôt cela comme un acte d'agression envers le gouvernement autonome pakistanais. Il ajoute, en outre, que par cette action vous compromettez gravement la paix mondiale et l'équilibre des forces entre le bloc Est et le bloc Ouest.

— Nous voyons les choses sous un autre angle, voyez-vous monsieur Stromberg, répliqua le Premier. Nous avons au contraire le sentiment de préserver la paix.

L'ambassadeur américain gigota sur son siège, soudain mal à l'aise. Le Premier était une vieille connaissance. Plus d'une fois ils avaient bavardé et plaisanté ensemble. Néanmoins, il savait que le vieil ours ukrainien était un dialecticien habile, extrêmement efficace et tranchant comme un rasoir.

— Permettez-moi d'être direct, monsieur...

Il hocha vigoureusement la tête.

— Bien sûr, Stromberg. Nous ne sommes pas là pour tourner autour du pot.

Le Premier posa ses mains à plat sur sa table de travail. Elles étaient massives, puissantes. Il émanait d'elles un calme et une sérénité qui surprenaient l'ambassadeur à chaque fois qu'il les observait. Des mains de paysan, songeait-il ni contemplant les taches brunes qui en parsemaient le dos.

— Je vous écoute...

August Stromberg sursauta. Il écrasa sa cigarette dans le cendrier et passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Le message du Président est on ne peut plus explicite. Monsieur. Si vous ne retirez pas vos troupes du Pakistan, vous vous exposez à voir intervenir les forces militaires américaines et celles de l'OTAN.

Stromberg avala sa salive et s'enfonça dans son fauteuil.

— Et vous, qu'en pensez-vous, Stromberg ? demanda le Soviétique en plissant le front. Croyez-vous que votre Président fasse allusion à un conflit mondial ?

L'ambassadeur ne répondit pas tout de suite. Il considéra son interlocuteur d'un œil indécis. À quoi jouait le gros ours ?

— Je ne crois rien, fit-il très lentement. Je me contente de vous transmettre cet avertissement qui arrive droit de Washington...

— Vous autres avez une expression qui me plaît par sa subtilité et sa... diplomatie, dit le Soviétique en esquissant un sourire malicieux. Vous dites « lire entre les lignes, » n'est-ce pas ? Vous ne savez pas lire entre les lignes, ambassadeur Stromberg ?

Le silence tomba entre les deux hommes, lourd et épais comme une coulée de mélasse. Le sourire du Premier s'agrandit, et puis il fit un geste de la main comme pour balayer ce qu'il venait de dire.

— Essayez-vous seulement de nous comprendre, Stromberg ? Notre objectif n'est pas d'assujettir le peuple pakistanaï, mais de renforcer nos positions en Afghanistan.

— Votre incursion au Pakistan représente une violation des accords de Genève, Monsieur, fit l'ambassadeur d'une voix blanche. À votre tour, essayez de comprendre mon Président. Vous ne lui laissez pas d'autre choix que de riposter militairement à votre acte d'agression.

— Je ne veux pas entrer en guerre avec votre pays et je ne l'ai jamais voulu, Stromberg. Mais la situation actuelle m'oblige à faire ce que j'ai fait.

Le Soviétique serra le poing et le laissa planer au-dessus du globe terrestre miniature posé sur son bureau, puis il jeta un regard énigmatique à l'Américain.

— Voyez-vous, continua-t-il, votre presse occidentale a qualifié notre conflit avec l'Afghanistan de « Vietnam soviétique ». Je me suis étonné que vos commentateurs politiques manquent de jugement à ce point... Les États-Unis sont à des milliers de kilomètres du Vietnam. Nous, nous avons une frontière commune avec l'Afghanistan. Bon nombre de nos centres de recherche sont situés près de cette zone...

Il ouvrit une longue boîte noire dont il tira un cigare qu'il huma avant de le faire glisser entre ses lèvres.

— Notre population musulmane montre de sérieux signes d'agitation. Le fanatisme religieux est une chose très dangereuse. Imaginez qu'il se passe en Afghanistan quelque chose de similaire à ce que vous avez vécu en Iran...

Il laissa sa phrase en suspens pour allumer son cigare tout en couvant l'ambassadeur du regard. Il poursuivit :

— La traînée de poudre passerait nos frontières. Le climat d'insurrection gagnerait les populations musulmanes des républiques

soviétiques. Or, nous avons la preuve que du matériel de propagande, des armes, et même des rebelles, pénètrent en Afghanistan par le Pakistan. Nous ne pouvons tolérer cela, et puisque personne d'autre ne semble s'en soucier, nous avons décidé de prendre les choses en main.

Un cercle de fumée bleue s'étira au-dessus de la tête du Premier soviétique qui plissa les yeux d'un air satisfait.

Stromberg croisa les jambes. L'issue de cette conversation paraissait inéluctable. Le vieil ours se cramponnait au pot de miel pakistanaï.

— Mais, Monsieur, l'occupation de l'Afghanistan est toujours sujette à...

Le Soviétique frappa du poing sur la table.

— Je sais ce que vous allez me dire, Stromberg. Mais est-ce que votre cravate bleue à rayures rouges plaît à chaque membre de votre famille ? Vous la portez quand même, n'est-ce pas ?

August Stromberg fronça les sourcils. La parabole, du Soviétique ne l'avait pas convaincu.

— Des soldats russes meurent en Afghanistan et ce ne sont pas vos discussions sans fin qui les ramèneront à la vie. Si nos troupes se retiraient maintenant, la population musulmane soviétique verrait cela comme un signe de faiblesse de la part du gouvernement. Ce serait la porte ouverte au terrorisme, au chantage et à je ne sais quoi encore. Vous savez bien que nos centres de recherche pour le faisceau à particules sont situés près de la frontière afghane, et donc dans un secteur à majorité musulmane...

Le Premier fit tomber la cendre de son cigare dans le cendrier et releva lentement la tête.

— Je dois dire à ce sujet que nous avons plusieurs années d'avance sur vos chercheurs. En plus de nos satellites équipés de rayons laser, nos faisceaux à particules sont capables de détruire en vol n'importe lequel de vos missiles ou de vos bombes. Notre pouvoir de dissuasion est bien supérieur au vôtre.

L'ambassadeur américain desserra son nœud de cravate. Quelques gouttes de sueur perlaient à son front.

— Nous suivons vos travaux de près, mais croyez-moi, notre technologie est au moins aussi...

Le Soviétique secoua la tête d'un air irrité.

— Je sais de quoi je parle, Ambassadeur. Nos services de renseignements sont bien informés. Pourquoi croyez-vous que nous avons accepté d'ouvrir le débat sur la limitation des armements nucléaires ?

L'Américain ne répondit pas, se contentant de hocher la tête d'un air vague. Le Premier eut un petit sourire en coin.

— Tout simplement parce que nous sommes sûrs de la victoire en cas de conflit, cher monsieur Stromberg. Ceci n'est en aucun cas une

menace, comprenez-le bien, un rappel à l'ordre tout au plus...

— Que comptez-vous faire en ce qui concerne le Pakistan, monsieur ? insista l'Américain.

Un nuage de fumée dissimula un instant le visage du Russe. Il le chassa d'un geste de la main.

— Nous ne souhaitons pas la destruction du monde ; pas plus que vous, mais nous ne retirerons pas nos troupes avant d'avoir toute la zone frontalière sous notre contrôle. Après cela, dans quelques mois, une année peut-être, nous quitterons le Pakistan en y maintenant seulement des forces de paix. Telles sont mes conditions, Stromberg.

L'Américain regardait fixement le bout de ses chaussures. Le ton ferme et cassant de l'Ukrainien ne lui laissait aucune illusion.

— Sincèrement, reprit le Premier, je ne crois pas que votre Président s'engage, dans une guerre mondiale pour protéger les intérêts pakistanais. Bluff... C'est bien le mot, n'est-ce pas ? Oui, il bluffe. J'en suis convaincu. S'il rend son ultimatum public, il perdra sa crédibilité aux yeux du reste du monde. Jamais l'OTAN ne vous suivra dans cette voie. Je ne pense pas qu'il veuille passer dans la postérité en tant que destructeur des États-Unis d'Amérique... Mais pourrait-on encore parler de postérité après un conflit nucléaire ?

Stromberg frémit.

— Vous feriez cela ?

— Je mets toute ma foi dans la cause communiste, Stromberg, et je suis prêt à tout pour assurer la sécurité de mon peuple. Ce ne sont pas seulement des mots, mais l'expression d'une volonté farouche.

L'ambassadeur américain se leva. Il s'aperçut qu'il transpirait comme un diable. Était-ce un avant-goût des feux de l'enfer ?

— Allez dire cela à votre Président, reprit le Soviétique en se levant à son tour. Je souhaite sincèrement que la raison l'emporte et que nous n'entraînions pas nos deux peuples vers l'irréversible.

Stromberg inclina la tête et se dirigea vers la porte.

— Encore une chose...

Le Premier s'approcha de lui et posa sa grosse patte velue sur son épaule.

— Je vous aime bien, fit-il d'un ton suave. Nous nous connaissons depuis plus de trois ans, n'est-ce pas ? Le temps rapproche les hommes... Aussi, permettez-moi de vous donner un conseil. Restez en Union Soviétique, vous y serez en sécurité... vous et votre famille. Pensez à votre femme, à votre fille... En cas de déclenchement d'un conflit nucléaire, Moscou sera l'endroit le plus sûr de la planète.

L'Américain détourna les yeux, un masque tragique sur le visage.

— J'aimerais que tout cela ne soit qu'un cauchemar, fit-il avec lassitude.

Le Premier soviétique hocha la tête :

— À bientôt, Stromberg.

CHAPITRE IV

Sarah Rourke ouvrit les yeux et s'étira en bâillant. Elle roula sur le côté et alluma la lampe de chevet, puis se redressa brusquement dans le lit. Le réveil n'avait pas sonné. Elle était pourtant sûre de l'avoir mis sur sept heures la veille au soir. Michael arriverait en retard à l'école.

Elle rejeta ses longs cheveux noirs en arrière et repoussa les couvertures en étouffant un nouveau bâillement. Elle avait eu un mal fou à s'endormir. Elle avait regardé les actualités de fin de programme, ne cessant de songer à John. Avait-il quitté le Pakistan avant l'invasion russe ?

— Michael ! appela-t-elle en enfilant ses chaussons. Dépêche-toi de te lever ! Il est presque huit heures ! Toi aussi, Ann ! Ann ? Allez debout les enfants !

Michael accourait déjà dans le couloir.

— B'jour m'man !

Elle le souleva dans ses bras et l'embrassa.

— Va vite réveiller ta sœur. Moi, je prépare le petit déjeuner.

Elle se figea en haut de l'escalier. On aurait dit... Sarah fronça les sourcils. Oui, une odeur de cigare. Impossible. Son imagination lui jouait des tours. Elle pensait tellement fort à lui depuis les récents événements du Pakistan...

Elle descendit les marches le cœur serré lorsqu'un cliquetis métallique attira son attention. Le bruit venait du salon. Et puis cette odeur de tabac qui persistait. Elle poussa un cri de joie et se rua dans la pièce.

— John ! Oh John !

Il avait allumé un feu dans la cheminée et se tenait dans le fauteuil de cuir noir, occupé à nettoyer la carabine dont il avait fait cadeau à Sarah quelques mois plus tôt. Il sourit.

— Le café est en route, dit-il simplement.

Le sourire de la jeune femme se crispa. À peine rentré dans son foyer, il cajolait déjà ses armes... ses maudites armes ! Ça tournait à

l'obsession chez lui.

John Rourke fit claquer la fermeture du fusil et se leva. Michael bondit dans ses bras en glapissant de joie.

— Papa ! Papa ! Mon papa !

Sarah se détourna brusquement et courut dans la salle de bains où elle s'enferma à double tour. Elle regarda longuement son visage dans la glace. Ses yeux s'embuèrent de larmes. Un sanglot la secoua. Elle s'obligea néanmoins à sourire, contemplant son reflet avec une sorte d'étrange détachement.

— Obsession... fit-elle entre ses dents.

Puis, elle ouvrit le robinet en grand, et passa son visage sous l'eau fraîche.



Rourke rangea le break Ford dans l'allée et jeta un coup d'œil vers l'écurie. Tornado et Esperanza, leurs deux chevaux, le regardaient depuis leur box. Il les avait nourris dès son arrivée, alors que l'aube pointait à peine et la ration d'avoine supplémentaire qu'il leur avait donnée avait été accueillie par des hennissements de joie.

Sarah l'attendait sur le pas de la porte, vêtue d'un jean rapiécé et d'un tee-shirt blanc sans manches. Un rayon de soleil lui effleurait le bout du nez.

Il claqua la portière de la voiture.

— Les gosses n'étaient pas trop en retard...

— Tu n'as tué personne sur ton chemin, au moins ? demanda-t-elle d'un ton sarcastique.

Rourke plissa le front, dévisageant sa femme d'un air intrigué.

— Quelle mouche te...

Mais elle avait déjà disparu à l'intérieur.

Il se doutait de ce qui clochait. Il avait laissé son 45 sur le meuble de cuisine et elle l'avait vu. Il secoua la tête et grimpa les trois marches du perron, portant instinctivement la main à sa hanche gauche. L'autre Detonic pendait à sa ceinture. Peut-être bien qu'il s'ennuyait de son petit frère...

Il jeta son blouson sur le canapé et fila vers la cuisine. L'odeur du café emplissait ses narines et, en bon intoxiqué qu'il était, il n'aurait su résister plus longtemps à la divine caféine.

Sarah était en train de casser deux œufs au dessus de la poêle tout en surveillant le bacon qui grésillait sur la plaque.

— J'ai vu que tu avais repeint la porte du garage... Superbe ! fit-il en se versant une tasse de café noir.

— J'ai attrapé de sacrées crampes dans les bras, répondit-elle sans se retourner.

Il attendit un moment, un peu mal à l'aise, puis :

- Comment vont les mômes ?
- Tu ne leur as pas demandé ?
- Si, mais... Je les ai à peine vus.

Sarah haussa les épaules. Elle tourna le bouton de la plaque électrique et sortit une assiette du placard.

— Ils m'ont dit que je leur avais manqué, dit Rourke en allumant un cigarillo. Et à toi, je t'ai manqué ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle balaya une mèche rebelle de son front. Ses yeux verts avaient tourné au gris... à l'orage. Rourke le sentait venir depuis tout à l'heure. Il soupira et tenta un sourire.

— Oui, tu me manques, John. Mais qu'est-ce que ça change que je te dise ça ?

Rourke attaqua ses œufs brouillés et ses toasts à la confiture de groseilles sans la quitter des yeux.

— Je me faisais du souci, continua-t-elle. Je me demandais si tu étais encore au Pakistan ou non. Tu ne devais pas assister à un séminaire au Canada, sur... je ne sais plus quoi.

Il but une gorgée de café.

— Sur la malaria et autres spécialités exotiques, précisa-t-il. C'est un congrès médical qui réunit tout un tas de sommités. J'essaie de me maintenir au niveau...

Sarah croisa les bras.

— Quand je pense que tu pourrais être médecin aujourd'hui, au lieu de... (Elle secoua la tête). Pourquoi avoir abandonné des études de médecine pour entrer dans la CIA ? Je ne comprendrai jamais...

Rourke laissa tomber sa fourchette, il repoussa brusquement sa chaise et se leva.

— Sarah, fit-il en s'efforçant de garder un ton mesuré. Si nous devons recommencer la même discussion que l'autre fois...

Elle l'interrompit. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Je me permets de te poser la question parce que je n'ai pas encore entendu une réponse valable sortir de ta bouche !

— J'aime ce que je fais, Sarah, un point c'est tout.

— Tuer des gens ! s'exclama-t-elle. Tu aimes ça, tuer des gens ?

Il s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. Sarah était une femme tellement épatante quand elle faisait un petit effort.

— Dis-moi franchement, tu aimes la violence tant que ça ?

Il se retourna lentement et la fixa dans le blanc des yeux.

— La violence, les armes, les voyages, tout ça fait partie de mon job. C'est comme ça parce que ce n'est pas autrement. C'est ma façon à moi de me sentir utile sur cette terre. Je ne peux peut-être pas faire de l'or avec de la merde, mais j'essaie au moins de faire avancer les choses. Okay ?

Sarah baissa les yeux. Il s'approcha et lui prit le menton, la forçant

à relever la tête.

— J'entraîne des hommes, des flics, des officiers — des types qui répondent présent quand on les appelle au secours — je leur apprends à rester en vie dans un monde hostile, à survivre dans des conditions où n'importe qui d'autre préférerait se faire sauter la cervelle. Si je leur enseigne ça c'est pour qu'au moment venu ils aident des gens comme toi...

— Le moment ? Quel moment ? Tu ne penses qu'à ça. Ça te ferait plaisir que les Russes nous déclarent la guerre, hein ? Ça prouverait que tu avais raison !

Il serra les mâchoires. Une engueulade avec Sarah était pire qu'une opération de commando... pour ses nerfs, en tout cas !

Elle s'écarta de lui. La colère bouillait dans ses veines. Rourke sentait la pression monter dangereusement. L'aiguille était dans le rouge.

— C'est toi qui as la solution, bien sûr ! se moqua-t-elle. Oyez, Oyez bonnes gens, voici venu le jour du jugement dernier, ne partez pas sans le livre de recettes du célèbre John Thomas Rourke ! Les mille et une façons de rester en vie. Tremblement de terre, holocauste nucléaire, famine ! Choisissez votre catastrophe !

Elle s'arrêta, à bout de souffle, et le toisa. Il n'avait pas bronché.

— Tu as déjà fini ? demanda-t-il de l'air le plus innocent qu'il pouvait.

— Salaud ! murmura-t-elle.

Puis elle sourit, malgré elle. C'était cette manière qu'il avait de la regarder. On aurait dit un enfant puni. À chaque fois, elle fondait.

Rourke lui enserra le poignet et l'attira contre lui, fermement, mais sans rudesse. Elle céda.

— Pourquoi est-ce qu'on se bat tous les deux, hein ?

Elle déposa un baiser dans son cou, puis lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Parce qu'on s'aime. Tu es le tigre, je suis la tigresse. Deux fauves, ça fait des dégâts !

Il sourit à son tour et la pressa davantage contre lui. Un courant électrique le parcourut. Ça faisait quelques semaines qu'il pensait au moment où il allait la prendre dans ses bras, la déshabiller et lui faire l'amour.

— Tu ne crois pas que c'est l'heure de la sieste ?

— Il est neuf heures du matin, John.

— C'est bien ce que je disais...

Sarah s'agenouilla sur le lit et dégrafa son jean. Elle fit passer son tee-shirt par-dessus sa tête et l'envoya voler à travers la chambre. Ses cheveux retombèrent doucement sur ses épaules. Le rayon de soleil qui pénétrait dans la chambre traçait un sillon lumineux sur son ventre.

— Le tigre a faim, dit-il à mi-voix.

Elle ferma les paupières et caressa ses seins, attrapant le mamelon durci entre ses doigts. Rourke sentit le sang lui monter à la tête. Il avala péniblement sa salive et s'approcha...

Elle lui encercla les hanches et se frotta contre lui jusqu'à ce qu'il grogne de plaisir, puis, avec des gestes lents et précis elle commença à le déshabiller. Rourke enfouit ses doigts dans ses cheveux et lui malaxa la nuque tandis qu'elle le prenait dans sa bouche. Il cambra les reins, s'enfonçant entre ses lèvres avec une volupté animale...

Un peu plus tard, étendus côte à côte sur le lit, leurs corps luisants de sueur, le souffle haletant, ils se dévisagèrent un long moment sans rien dire. Rourke avait l'impression de perdre pied dans le vert profond des yeux de Sarah. Il étira le bras et prit un cigarillo qu'il alluma. Ces instants de bonheur valaient tout l'or du monde.

Sur la table de travail de sa femme, il aperçut la planche à dessin et le flacon d'encre de Chine.

— Un nouveau boulot ? demanda-t-il en se relevant sur un coude.

— Oui, des illustrations pour un livre d'enfants. Le léopard des neiges. Une histoire merveilleuse...

Il sourit.

— Encore un fauve !

Il regarda pensivement le plafond.

— Et ce conte que tu as écrit et illustré ?

Sarah croisa les mains derrière sa tête avec un sourire épanoui.

— Figure-toi que c'est un gros succès de librairie. L'éditeur de New York m'en a commandé un autre.

Rourke se pencha et embrassa la pointe de son sein.

— Tu sais, quelquefois je me demande ce que j'ai bien pu faire pour mériter une femme aussi merveilleuse que toi.

Elle fit une moue incrédule.

— Moi aussi, John.

Ils éclatèrent de rire.



Ils prirent l'allée qui s'enfonçait dans le bois, serrés l'un contre l'autre. Le soleil pleuvait à travers les feuillages rouge et or qui laissaient entrevoir, là-haut, la mosaïque bleue du ciel. Ils marchèrent jusqu'à la petite clairière où ils étaient venus si souvent ensemble, ne disant rien, écoutant seulement le bruit de leurs pas sur le tapis de feuilles.

L'euphorie de tout à l'heure était passée et Sarah sentait à nouveau l'angoisse lui nouer l'estomac.

— Pourquoi es-tu revenu, John ?

— Parce que je ne veux pas te perdre, fit-il, et parce qu'avec les enfants tu es la personne qui compte le plus au monde pour moi.

Elle hocha gravement la tête.

— Les enfants, est-ce que tu penses vraiment à eux ? demanda-t-elle après un silence.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire, c'est que... je ne supporte pas l'idée qu'ils puissent devenir comme toi, obsédés par la violence, la mort, la destruction. Tu ne parles que d'apocalypse et de fin du monde, John. Si tout le monde était comme toi, la vie serait impossible !

Rourke tira une bouffée de son cigarillo. Son regard métallique fixa un point au loin.

— Tu préfères la politique de l'autruche ? On se met la tête dans le sable en attendant que la planète vole en éclats. Il sera trop tard alors pour crier au secours.

Sarah soupira. Elle s'assit sur un tronc d'arbre, une expression désespérée dans les yeux. Rourke s'agenouilla devant elle et lui releva le menton.

— Et dire qu'après toutes ces années, tu n'as toujours pas compris ce que je fais et pourquoi je le fais ! Si seulement tu te décidais à venir à l'abri, peut-être que les choses seraient plus claires dans ta tête.

Elle ne répondit rien. Rourke s'assit à côté d'elle et continua d'une voix posée :

— Cet abri, ce repaire, que j'ai fait construire, Sarah, c'est pour toi et les enfants, pour que quelque part en ce monde vous ayez un endroit où vous puissiez vous sentir en sécurité en cas de problème grave... Tu m'écoutes, au moins ?

Elle hocha lentement la tête.

— Il n'y a pas de route pour monter là-haut, reprit-il, à peine un semblant de chemin. En moto trial ou à cheval, c'est un vrai plaisir. Tu m'as toujours dit que tu aimais la montagne, non ? Il y a tout ce qu'il faut, Sarah. De grandes salles creusées dans la roche. Bibliothèque, cuisine avec tout le confort, équipement vidéo. L'électricité est produite à partir d'une source souterraine. Il y a...

— C'est de la science-fiction, John !

— Pas du tout. C'est notre seconde maison, et si tu la voyais je suis sûr qu'elle te plairait.

Sarah esquaissa un mince sourire.

— Personne ne nous trouvera là-haut et nous pouvons survivre plusieurs années en autarcie complète... Les enfants ne manqueront de rien et vous serez en sécurité ! C'est mon souci, ma peur.

Il prit tendrement la main de sa femme dans la sienne.

— Sarah, fit-il avec émotion, ce serait terrible si je devais me rendre compte que j'ai fait tout ça pour rien... Je veux dire, si toi et moi, ça

ne collait plus et que...

Elle le fit taire, plaquant sa bouche sur la sienne et glissant sa langue entre ses lèvres.

Rourke ferma les yeux et se laissa glisser dans un abîme de plaisir.

— Combien de temps resteras-tu au Canada ? demanda-t-elle ensuite dans un murmure.

— Trois ou quatre jours, pas plus.

— Et après ?

Il s'écarta doucement. Son regard s'assombrit.

— Tout dépend de l'évolution des choses au Pakistan...

Elle le dévisagea intensément.

— Tu crois que...

— Tout est possible, même le pire... Surtout le pire. Si une guerre éclate, nous nous réfugierons tous les quatre dans l'abri.

Elle se serra frileusement contre lui :

— Moi non plus, John, je ne veux pas te perdre...

CHAPITRE V

Le technicien étudia l'écran de contrôle indiquant les positions des bombardiers soviétiques. Deux nouvelles lampes oranges se mirent à clignoter sur le pupitre.

— Point limite zéro, fit le jeune type. Douze unités de combat... secteur nord nord-est... progressant vers alerte rouge.

Debout derrière lui, le capitaine Ronnie Hancock fronça les sourcils.

— Vous voulez que je répète, mon capitaine ?

Hancock secoua la tête. Le panneau lumineux était assez explicite. Il se tourna vers l'écran de synthèse dominant la rangée de consoles qui crépitaient dans la vaste salle. Les lampes bleues puisaient, sans cesse plus nombreuses, à la limite de la zone d'alerte. Un frisson glacé parcourut l'échine du capitaine. Autant de lampes bleues, autant d'ogives nucléaires à bord des Ilyushin et des Myasishchev...

Il alluma une Lucky et regarda les crêtes noires des montagnes Sioux se profiler dans la nuit. Des techniciens en uniforme passaient sans arrêt devant l'immense baie vitrée, acheminant les informations vers la salle des transmissions.

Depuis le début de l'après-midi, la station était en effervescence. Les radars ne savaient plus où donner de la tête. En quelques heures de temps, une dizaine de bombardiers Myasishchev avaient décollé. Ils survolaient à présent les frontières finlandaises et polonaises en décrivant de larges cercles. On aurait dit des vautours en train de guetter une proie.

— Capitaine !

Hancock jeta un dernier coup d'œil sur la carte géante où clignotaient les lampes oranges et bleues et se dirigea vers le téléphone que lui tendait le sous-officier.

Ils commençaient à se poser des questions à Washington... Il y avait de quoi !



Andrew Hodges, le Président, serra sa femme dans ses bras et l'embrassa tendrement sur le front.

— Ma chérie, sois raisonnable. C'est une simple précaution, mais je serai plus tranquille. Je vais sans doute avoir à prendre de graves décisions et, si je me fais du souci pour les enfants et toi, je ne serais pas aussi disponible.

Il lui sourit, mais elle sentait toute l'amertume, toute l'anxiété, qui passait dans son regard. Il avait tant changé. Elle le revoyait encore lors de la cérémonie d'investiture... Il n'avait pas ces plis soucieux au coin de la bouche, ni ces rides profondes qui lui barraient le front. Il lui semblait que plusieurs siècles avaient passé sans qu'elle s'en aperçoive.

— Pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? suggéra-t-elle d'une voix craintive. Tu es en liaison directe avec le Pentagone depuis le mont Lincoln, non ?

Il secoua fermement la tête.

— Que penserait le peuple américain, Marilyn ? Chacun sait que le mont Lincoln est une retraite en cas de guerre. Les esprits sont déjà assez échauffés comme cela...

Elle leva vers lui des yeux angoissés.

— C'est imminent, n'est-ce pas ?

— Stromberg dramatise la situation ! fit-il après un temps. Le Premier soviétique essaye de nous bluffer. Son fameux faisceau à particules n'est pas encore au point... seulement expérimental. Il refuse d'admettre le fait que nous lui sommes militairement supérieurs. Tout cela est très délicat... car en plus, sa politique est désavouée par une partie du Soviet suprême. Il va falloir que je me montre particulièrement diplomate avec lui.

Il consulta sa montre d'un air soucieux.

— Je dois l'appeler sur la ligne rouge.

Il prit sa femme par les épaules et l'écarta doucement, plongeant son regard dans le sien.

— Grochov est un homme sensé et un partisan de la paix. Je suis certain que nous parviendrons à un accord.

Le Président l'accompagna jusqu'au grand hall d'entrée où les enfants les attendaient déjà. Andrew Jr, dix-sept ans, Louise, quatorze ans, et Bobby, huit ans.

— Hey, p'pa ! cria le petit dernier en l'apercevant. Viens voir !

Bobby brandissait un vaisseau spatial rouge et vert muni d'un canon laser et d'un gyroscope fluorescent.

Le Président le souleva dans ses bras.

— Eh bien, monsieur l'astronaute ! Quelles sont les dernières

nouvelles d'Alpha du Centaure ?

Le gosse plissa son nez constellé de taches de rousseur.

— Sale histoire, répondit Bobby avec une mine préoccupée, les martiens ont intercepté nos schtroumpfs zigouilleurs !

Le Président sourit.

— En tant que commandant en chef de la flotte spatiale, je vous ordonne de m'embrasser.

Bobby frotta sa joue contre celle de son père. Le Président sentit comme un pincement au cœur en reposant son fils par terre.

— Andrew, fit-il à l'aîné. Je veux que tu veilles sur ta mère. Elle n'est pas très rassurée en hélicoptère.

Le garçon hocha la tête.

— Le lieutenant Brightonson vous aidera à vous installer.

Ils descendaient tous les cinq le perron de la Maison-Blanche lorsque Paul Dorian, le chef d'état-major, accourut derrière eux.

— Monsieur le Président !

Andrew Hodges fit signe à sa femme de prendre place à bord de la limousine noire. Il l'embrassa sur les lèvres. Les portières claquèrent et la puissante Lincoln démarra. Le Président resta un moment à agiter la main.

— Monsieur ? appela Paul Dorian.

— Je vous écoute, Paul. Où en sommes-nous ?

— Nous sommes en état d'alerte, Monsieur, déclara-t-il d'une voix étranglée. Le QG des montagnes Sioux vient de nous faire savoir que les bombardiers soviétiques survolent en ce moment les frontières finlandaises et polonaises.

Le Président sentit ses épaules se voûter. Il prit une profonde inspiration et regarda Dorian dans les yeux :

— Quand puis-je avoir le Premier soviétique sur la ligne rouge ?

— Quand vous voulez, Monsieur. Il est prévenu. Il attend votre communication.

Andrew Hodges gravit le perron, puis se retourna vers le chef d'état-major.

— Faites ordonner une répétition générale du plan Eden, dit le Président d'une voix grave. Il faut être prêt à tout.

Paul Dorian sentit les battements de son cœur s'accélérer. Il porta la main à sa poitrine. Ce foutu job finirait par avoir sa peau...

— Oui, monsieur le Président.



Elisabeth Jordan chassa la mèche de cheveux blonds qui lui tombait dans les yeux, rajustant les écouteurs du casque radio sur ses oreilles. Elle étouffa un bâillement et frappa le message sur le clavier. Les mots

apparurent sur l'écran du pupitre...

« Le Président des États-Unis sera sur la ligne d'un instant à l'autre, Yuri. À vous. »

Elle s'enfonça dans son siège et soupira, attendant la réponse du Kremlin. Elle essaya de se faire une image de Yuri... Elle ne connaissait de lui que ce qu'il avait bien voulu lui dire. Il était brun, cheveux en brosse, avait un visage plutôt maigre, un nez droit et... des cernes sous les yeux la plupart du temps, car il passait ses nuits à étudier pour devenir informaticien. Quoi d'autre ? Oui, il avait vingt-quatre ans — un an de moins qu'elle — et avait un goût prononcé pour les harengs à la crème.

Elisabeth esquissa un sourire. Depuis trois ans qu'ils étaient en rapport sur la liaison satellite Moscou-Washington, ils avaient eu le temps de se raconter leur vie. Célibataires tous les deux, leur job consistait à garder un contact constant entre les deux capitales. La ligne rouge devait être disponible à toute heure du jour et de la nuit.

La réponse du Kremlin apparut sur l'écran.

« Je suis inquiet, Liz. La situation semble s'aggraver. Je pense à toi... Le Premier soviétique sera en ligne dans quelques secondes. À bientôt. Je t'aime. Terminé. »

Elisabeth ôta son casque. Le téléviseur s'emplit de minuscules points lumineux.

Les deux chefs d'état étaient en communication.

C'était la première fois que Yuri lui disait qu'il l'aimait.

CHAPITRE VI

— J'ai lu tous vos articles, Rourke, ainsi que votre bouquin. Passionnant. Vous êtes un sacré type. Votre laïus sur la maladie du légionnaire était sacrément calé.

Rourke but une gorgée de whisky, du Crown Royal douze ans d'âge, et sourit modestement.

— Vous me flattez, Major, et j'apprécie cette invitation chez vous. Superbe maison.

— Ne croyez pas que ce soit tout à fait désintéressé, répliqua l'inspecteur de la police montée canadienne. De toute manière, cette tempête de neige vous obligeait à passer la nuit à Ottawa. J'ai simplement profité de l'occasion.

Rourke tira un cigare de son étui et fit sauter son Zippo dans la paume de sa main.

— En quoi puis-je vous être utile, Major ?

L'autre remplit leurs verres et reposa le flacon en cristal sur le coin du bureau.

— Puisque les armes n'ont pas de secrets pour vous, j'aimerais que vous m'aidiez. Voilà, je veux équiper les types de ma section antiterroriste de ce qui se fait de mieux et je...

Rourke était ailleurs. Il regardait la neige tomber à gros flocons, l'air absent. Il se sentait nerveux, inexplicablement nerveux...

— Rourke ? fit l'inspecteur en plissant le front. Quelque chose vous préoccupe ?

— Je me fais du souci pour ma femme et mes enfants. Ces rumeurs de guerre ne me disent rien qui vaille.

Le major eut un geste vague de la main.

— Peuh... des rumeurs, sans plus.

Une ombre passa dans ses yeux et il ajouta :

— Enfin, souhaitons-le...

Rourke but une bonne lampée de Crown Royal et se fendit d'un large sourire.

— Revenons à votre problème. Je suis toutes oreilles.
— En résumé, je voudrais ce que vous utilisez vous-même comme armes. C'est la meilleure référence...

Il lui adressa un clin d'œil complice.

— En échange de votre secret, je vous promets un fameux dîner. Ma femme est un cordon bleu.

— Mais, c'est de la corruption ! fit Rourke en riant.

L'inspecteur de la police montée tortilla les pointes de sa moustache. Ses yeux pétillaient de malice.

— Il y a de ça...

Rourke se leva et s'appuya à la bibliothèque de chêne massif.

— Marché conclu, dit-il en ouvrant son blouson.

Le Major reposa lentement son verre, regardant fixement les deux 45 sagement rangés dans leur holster.

— Detonic 45, annonça Rourke. Le meilleur automatique que je connaisse. Fiabilité, solidité, précision. Un bijou.

L'autre hocha la tête, le menton dans la main.

— Han-han... Quoi d'autre ?

— En combat, le Python avec chambre de conversion 22 long rifle. Un monstre d'efficacité. Pour la guérilla urbaine, je vous conseille le Colt Lawman. Petit, rapide. Équipé d'un silencieux, c'est une vraie patte de velours... sauf pour celui qui est en face, bien sûr.

Rourke ralluma son cigare. La porte s'ouvrit à ce moment. L'épouse du major les observa un instant sans rien dire, la mine défaite.

— Goldie ? Que se passe-t-il ?

La jeune femme s'appuya au chambranle de la porte.

— La radio... balbutia-t-elle. Ils viennent d'annoncer le départ de troupes américaines pour le Pakistan. Des commandos d'assaut, ou quelque chose comme ça. Le porte-parole du Pentagone doit faire une déclaration plus tard dans la soirée.

Rourke écrasa fébrilement son cigare dans le cendrier.

— Je ne crois pas que je resterai dîner, Major, déclara-t-il d'une voix blanche.



Pendant ce temps-là, quelque part dans la passe de Khyber...

— C'est pas juste ! Mon frère il a un boulot en or, au chaud dans un bureau, et moi je me les gèle dans ces foutues montagnes du Pakistan !

Le soldat repoussa sa Kalachnikov et frotta ses mains pour les réchauffer.

— Il cause avec cette fille, cette Américaine, sur la liaison satellite entre Moscou et Washington. Ouais, camarade, c'est ce qu'il fait mon frère ! Même qu'il m'a dit qu'il était amoureux d'elle. Comment ? Ça je

sais pas, vu qu'il l'a jamais rencontrée. En tout cas, il est bien tranquille, lui, et moi je garde ces saletés de camions...

— Tu parles trop, fit le sergent en donnant un coup de pied dans un paquet de neige. Tout à l'heure, j'ai entendu les officiers dire que les Américains étaient en route. Nous nous battons peut-être bientôt, Ivan Meliscovitch.

— Tant mieux, ça nous réchauffera, marmonna l'autre.

Le sergent secoua la tête. Les rides profondes qui sillonnaient son visage se creusèrent davantage encore.

— J'étais au siège de Stalingrad, moi. J'avais seize ans. Tu ne sais pas ce que c'est que la guerre. Ne te plains pas.

— Le passé, c'est le passé, bougonna Ivan.

— J'avais un manteau déchiré et des trous à mes bottes, continua le sergent. Les choses s'améliorent, tu vois. On porte des pelisses fourrées et nos croquenots ne prennent pas l'eau.

Ivan regardait droit devant lui, dans le trou noir de la nuit. Il frissonna :

— Qu'est-ce qu'on fait ici, sergent ? Franchement, qu'est-ce qu'on fout ici ?

— Nous sommes russes. Nous sommes soldats. Pourquoi se poser la question, camarade ? Dis-moi, toi et ton frère, vous avez une mère, une sœur ?

— Notre petite mère est morte il y a cinq ans. Nous avons deux sœurs. Natacha et Lisa.

— Alors c'est pour elles que tu te bats, lança le sergent avec conviction. Ne cherche pas une autre raison. Lutte pour quelque chose que tu aimes et qui est proche de toi. Le reste, c'est de la politique, et la politique ce n'est pas pour nous.

Il fit une pause pendant laquelle il fouilla ses poches à la recherche d'une cigarette, puis il reprit :

— Moi, j'ai trois petits-enfants, plus jeunes que toi. Eh bien, quand viendra l'heure de combattre, je penserai à eux et ça me donnera du courage. Si ma chère petite femme était encore en vie, je verserai mon sang pour elle, seulement...

Sa voix s'étrangla. Il plaça une Papyros tordue et fripée entre ses lèvres et craqua une allumette.

Ivan Meliscovitch crut voir briller un point au loin. Il plissa les yeux, puis se crispa soudain. Un rictus affreux tordit sa bouche. Une fleur écarlate venait de s'ouvrir sur son front. Il tomba à genoux, très lentement, comme dans un ralenti cinématographique. Un mince filet de sang apparut à la commissure de ses lèvres. Il mourut sans un cri.

Le sergent se jeta à plat ventre et roula sous le camion.

— *Alerte ! Alerte ! hurla-t-il.*

L'écho de sa voix s'enfonça dans les profondeurs ouatées de la nuit.

Silence. La neige crissait sous ses doigts. Il rampa sous le véhicule et se releva de l'autre côté, puis se mit à courir en direction du campement. Il entendit des cris. Une rafale de mitraillette déchira le silence. Le sergent se demanda sur qui ses camarades soldats pouvaient bien tirer. Lui, il n'avait vu personne...

Il se retourna sans ralentir sa course. Son souffle laissait un sillage de fumée blanche derrière lui. C'est alors qu'une douleur fulgurante lui traversa le côté gauche. Il s'écroula le visage dans la neige tandis que des bouquets d'étoiles explosaient dans sa tête. Il resta un moment sans faire un mouvement, puis porta la main à son flanc. Il se redressa sur les genoux. Son gant était taché de sang. Il vit le faîte des arbres tourner vertigineusement au-dessus de lui et perdit connaissance.



L'ambassadeur américain à Karachi posa sa coupe de champagne sur un petit guéridon d'acajou et se leva. Il jeta un regard soucieux sur le petit groupe d'invités qui bavardaient dans le salon. Quelqu'un s'approcha de lui.

— Monsieur Bruckner, commença la grosse dame en robe de mousseline rose, c'est une charmante attention que vous avez eue là, vraiment charmante.

Wallace Bruckner esquissa un vague sourire. Comme toutes ces mondanités lui paraissaient dérisoires aujourd'hui ! Le monde était sans doute à la veille de...

— À notre santé à tous ! s'écria la matrone d'une voix très haut perchée.

L'ambassadeur dévisagea Charles Montand, essayant de définir pourquoi il l'avait trouvé antipathique au premier coup d'œil. Le jeune attaché d'ambassade français avait un visage harmonieux mais sans caractère. Bruckner se demandait ce que sa fille pouvait bien lui trouver de si exceptionnel. Cheryl et lui s'étaient beaucoup vus ces derniers temps... beaucoup trop. L'hypothèse qu'il se serve d'elle pour glaner des informations à l'intérieur de l'ambassade américaine avait traversé son esprit plus d'une fois. Après tout, Cheryl et lui avaient commencé à se fréquenter après l'invasion du Pakistan par les troupes soviétiques. Pas mal de renseignements confidentiels passaient entre les mains de Bruckner et peut-être en disait-il trop à sa fille... Depuis que son épouse était morte, Cheryl l'avait en quelque sorte remplacée, accompagnant l'ambassadeur dans les réceptions officielles et se mêlant aux discussions politiques...

— Quelque chose ne va pas, papa ?

Il secoua la tête, sans toutefois parvenir à sourire. Cheryl le regardait de ses grands yeux bleus en amande.

— Assure-toi que nos hôtes ne manquent de rien, fit-il d'une voix lasse. Je suis attendu dans la bibliothèque pour parler de...

Elle le coupa :

— De cette sacrée guerre qui nous pend au nez ?

Montand s'avançait vers eux un verre à la main.

— Guerre ? Quelle guerre ? fit-il en plissant le front.

Bruckner se renfroigna.

— Cheryl dramatise la situation...

— Vous croyez, excellence... répliqua le Français. Le gouvernement américain vous rappelle cependant à Washington.

Wallace Bruckner détourna le regard. Montand avait le don de l'irriter avec ses réflexions insidieuses.

— Nous ne nous reverrons sans doute pas, dit-il en lui tendant la main. Alors...

— Oh, mais si, monsieur l'Ambassadeur. Figurez-vous que je viens d'apprendre ma mutation pour Washington. N'est-ce pas une merveilleuse coïncidence ?

— Euh... en effet, bafouilla Bruckner déconcerté. Ravi pour vous...

Le Français adressa une œillade complice à Cheryl.

— Ça m'aurait véritablement brisé le cœur de ne plus voir votre ravissante fille.

Bruckner était écoeuré par l'aplomb et la suffisance de ce petit jobard. Un vrai pot de colle !

— Si vous voulez bien m'excuser, fit-il abruptement, le devoir m'attend.

Et il tourna les talons.

L'ambassadeur referma doucement la porte de son bureau et salua les quatre hommes qui bavardaient en dégustant un cognac.

— Messieurs. Désolé d'avoir tant tardé.

Le représentant du gouvernement britannique répliqua avec son flegme habituel :

— C'est pour votre bouteille de cognac que vous devriez être désolé, pas pour nous.

Les trois autres s'esclaffèrent.

Bruckner se versa un doigt d'alcool, puis s'assit à son bureau.

Krupt l'ambassadeur ouest-allemand pointa le doigt en direction de la fenêtre.

— Les journalistes font le siège de votre ambassade, Wallace. Ils sont bien une trentaine dehors.

Bruckner hocha la tête.

— Comme vous le savez tous, ma fille et moi nous envolons pour Washington demain matin...

— Qu'est-ce que vous allez leur raconter ? demanda le Britannique.

— La version officielle, ni plus ni moins. Navré, Reinhardt, mais nous vous laissons seul dans la fosse aux crocodiles...

L'ambassadeur suisse leva son verre comme pour porter un toast.

— Chacun son lot, fit-il d'un air résigné. Être suisse n'est pas toujours une sinécure...

Le Français fit circuler son paquet de Craven A puis dévisagea Bruckner par-dessus ses lunettes à monture d'écaille.

— Les Soviétiques intensifient leurs envois de troupes, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'en dit la CIA ? La guerre est-elle imminente ?

Bruckner contempla pensivement la gravure orientale accrochée au mur et but une gorgée de cognac avant de répondre.

— Je ne le souhaite pas, mais il faut arrêter les Russes. L'enjeu est trop important.

Le Britannique se pencha en avant, la mine grave.

— Les forces américaines sont-elles sur le point d'intervenir ?

— C'est encore top-secret, mais plusieurs divisions de Marines basées en Égypte sont prêtes à faire route pour le Pakistan, répondit Bruckner.

Le Français écrasa nerveusement sa cigarette dans le cendrier sur pied et jura.

— Bon Dieu, je n'arrive pas à y croire ! Est-ce que le monde est en train de devenir fou ?

Le Suisse croisa les jambes et regarda par la fenêtre. Son visage rougeaud avait tourné à l'écarlate sous l'effet de l'alcool.

— Les communistes sont en train de nous figurer la fin du monde, lâcha-t-il entre ses dents.

— Du calme. Du calme, fit Bruckner. Tempérons nos propos, messieurs. La situation n'est peut-être pas irréversible...

— Honnêtement, Bruckner, reprit l'Anglo-saxon de la même voix posée, combien de temps avant l'offensive ?

Il y eut un silence pendant lequel les cinq hommes se dévisagèrent. L'ambassadeur américain consulta alors sa montre et dit :

— Moins de vingt-quatre heures, Toynbee.

— *Scheizer !* jura Herr Krup.

L'Allemand de l'Ouest se leva brusquement et alla jusqu'à la fenêtre. Il faisait déjà nuit.

— *Scheizer !* répéta-t-il en frappant ses deux poings l'un contre l'autre.

— Je reprendrai bien un peu de cognac, dit le Français en tendant son verre.

Sa main tremblait.

Bruckner lui versa une copieuse rasade et fit passer la bouteille à la ronde, puis il se pencha à nouveau vers le Français :

— Avez-vous toute confiance en Montand ?

L'autre fronça les sourcils.

- Quelle question, bien sûr. Pourquoi cela ?
Bruckner secoua la tête.
- Je ne sais pas au juste. Une impression... Je ne voudrais pas qu'il se moque de Cheryl... C'est stupide sans doute. Oublions ça.
- Il s'éclaircit la gorge et haussa la voix :
- Messieurs, il y a plusieurs détails que je voudrais que nous étudions, notamment concernant le rapatriement des civils de nos nations respectives...



Le capitaine Mitch Wilmer donna l'ordre d'immersion à la salle des machines et vérifia l'écran de contrôle du sonar.

— Paré à la manœuvre, boss, fit le mécanicien-chef depuis le fond du sous-marin. Ballast un et deux fermés. Moteur auxiliaire pleine puissance. À vous.

Le capitaine relâcha le bouton de l'intercom.

— Okay, Billings. Profondeur huit cents pieds. Angle d'immersion trente degrés. Terminé. Je vous rappelle plus tard.

Les trois techniciens du poste central navigation-opérations s'affairaient devant les consoles de commande du sous-marin atomique *Benjamin Franklin*, exécutant en silence les gestes répétés mille fois au cours des précédentes missions.

Wilmer se tourna vers le Second.

— Contact radio ?

— Cinq sur cinq, capitaine.

— Si vous avez besoin de moi, je serai dans ma cabine, Pete.

Mitch Wilmer fit pivoter son siège et se leva. Il consulta sa Rolex. Ils avaient quitté la base navale de New London, Connecticut, depuis un peu plus d'une heure. Il était temps pour lui de prendre connaissance de l'ordre de mission top-secret.

Il descendit la passerelle menant à la coursive et se dirigea vers sa cabine.

Le capitaine Wilmer poussa un soupir et sourit, tirant de son placard la bouteille de Johnnie Walker Black Label. Il jeta sur la couchette la casquette de base-ball brodée aux armes de la Navy et se versa une bonne rasade de whisky. Il avait bien droit à ça...

L'enveloppe cachetée à la cire rouge lui avait été remise par l'amiral en chef le matin même. Il la contempla un instant, puis ses yeux se posèrent sur la photo de sa femme et de son fils. Il eut un sourire ému pour eux. À chaque fois qu'il prenait la mer, il avait cette sensation de vide et d'angoisse indéfinissables... Il remplit à nouveau son verre et le but d'un trait.

Il déplia lentement l'ordre de mission. Trois mots seulement, écrits

en lettres capitales rouges : *Etoile du Matin*.

Wilmer se pencha et composa la combinaison sur le cadran du coffre blindé niché dans les rayonnages. Il sortit le fichier métallique et le feuilleta en plissant des yeux.

« Etoile du Matin », code 116 B. Il décacheta anxieusement la seconde enveloppe.

La feuille de route indiquait qu'il devait emprunter l'itinéraire de Perry, doubler la baie de Baffin, le Groenland, et mettre le cap sur la mer de Barentz et la péninsule de Kanin. Sa cible se situait à 67° Nord et 31° Est, non loin de Murmansk.

Mitch Wilmer releva la tête et regarda fixement devant lui. Arkhangelsk, sur la mer Blanche, et Murmansk, abritaient une grosse partie de la flotte sous-marine soviétique. Voilà donc quel était le but de sa mission... Ils devraient rentrer sous la banquise en doublant les côtes norvégiennes et prier le ciel pour qu'ils n'aient plus à faire surface.

Le haut-parleur de l'intercom grésilla. C'était la voix du Second.

— Captain... Chalutiers soviétiques signalés droit devant.

Wilmer alluma une cigarette. Ce n'était plus un secret que les Russes utilisaient les chalutiers pour faire leur repérage en mer. Les satellites opéraient la liaison avec l'état-major du Kremlin.

— Le problème, captain, c'est qu'il y en a beaucoup plus que d'habitude.

Wilmer se pencha pour parler dans le micro de l'appareil.

— Je vais monter jeter un coup d'œil. En attendant, Pete, ne tamponne pas un de ces Russkoffs... J'ai horreur de l'odeur de crevettes !

Pete Waldorf éclata de rire. Wilmer coupa la communication. Il empocha l'ordre de mission, referma le coffre, et ouvrit le tiroir de son bureau. Il soupesa l'automatique 9 mm et le fit glisser dans son holster suspendu à son épaule...

Quelques minutes plus tard, il faisait donner l'alerte générale.

— Appel à tous les chefs de section, fit-il depuis le poste de contrôle. Appel à tous les chefs de section... Dispositif de sécurité en alerte rouge. Je répète, dispositif de sécurité...

Pete Waldorf lui décocha une œillade anxieuse. Wilmer coupa la radio intérieure et repoussa la visière de sa casquette. Quelques gouttes de sueur perlaient à son front.

— Nous allons nous approcher des côtes soviétiques sous cette foutue banquise, expliqua le capitaine. Ayez l'œil.

Le Second hocha la tête.

— D'autres instructions, captain ?

— Pas pour l'instant.

Wilmer prit le livre de bord et commença à rédiger son rapport.

Le signal sonore s'intensifia. Le technicien régla le volume et se retourna vers Wilmer.

— Nous approchons de la banquise, captain.

— *Okay*, Dan.

Il décrocha le micro de l'intercom.

— Billings ! appela-t-il, moteur arrière, pleine puissance. Restez en contact avec le poste de propulsion pour stabilisation ultérieure. Angle de plongée maximum. Terminé.

— *Okie dokie*, fit le mécanicien-chef.

Le technicien desserra son col de chemise, ne cessant de surveiller le pupitre de contrôle où clignotaient les signaux lumineux.

Waldorf et le capitaine se dévisagèrent sans un mot. Wilmer força un sourire sur ses lèvres.

— Ce qu'il faudrait avec toute cette glace, c'est un bon scotch !

— Ça y est, Capitaine, lança Dan après un moment. Nous avons environ cent cinquante pieds de banquise au-dessus de nous.

Wilmer brancha l'intercom.

— Billings ?

— Yep, Capt' ! Nous y sommes, hein ! Je stabilise. Vitesse quarante nœuds. À vous.

— Beau travail. Restez à l'écoute. Terminé.

Ils naviguaient sous les glaces depuis une heure, lorsque le technicien sonar attira leur attention.

— Capitaine ! fit-il en se dressant sur son siège. Bâtiment signalé à cinq cents yards par devant tribord.

Wilmer accourut vers l'écran de contrôle.

Un autre sous-marin venait de rentrer dans leur zone de détection.

— Les Soviétiques... murmura Waldorf en crispant nerveusement sa bouche.

Wilmer hocha lentement la tête. Il coiffa l'écouteur et écouta attentivement les signaux sonores. Sa décision était déjà prise. Il se rua vers la radio :

— Billings ! Chargez tube un et deux. Système de lancement, plein potentiel. Nous avons de la visite !

La sirène d'alerte mugit à travers le submersible. Waldorf, penché au-dessus du technicien sonar, regardait le point lumineux puiser sur l'écran.

— Quatre cent soixante yards... Quatre cents yards... commentait-il les dents serrées.

— Paré, Capt', fit Billings depuis la salle des machines. Pression maximum. À vous.

— Tenez-vous prêt. *Standby*.

Waldorf bondit soudain.

— Captain ! hurla-t-il. Torpille ennemie fonce droit sur nous !

— *Damned !* rugit Wilmer. Billings ? A tribord, toute ! Moteur un et deux pleine puissance !

Le *Benjamin Franklin* fut secoué sur toute sa longueur. Un bourdonnement sourd emplît leurs oreilles. La torpille venait de les frôler. Le capitaine approcha le micro et hurla :

— Tube un, lancez ! Tube deux, lancez !



Flux déviant, zéro. Signal bleu. Dix... Neuf... Huit...

Mikhaïl Vorovoï promena un regard satisfait sur la salle de lancement où les techniciens s'activaient. Tandis que le compte à rebours s'égrenait dans les haut-parleurs, il posa la main sur le mécanisme de déclenchement de la charge laser accumulée dans la chambre à particules.

Dans quelques secondes, le Jet de l'armée en pilotage automatique décollerait de la base. Au même moment, les missiles seraient lancés depuis l'Ukraine...

— Comment te sens-tu, Mikhaïl ? fit une voix derrière lui.

Il se retourna. Ses yeux rencontrèrent le regard pétillant d'Elizabeta. La jeune femme était vêtue de la blouse blanche réglementaire sous laquelle il devinait ses rondeurs généreuses. Chaque nuit, il serrait ce corps voluptueux contre le sien et connaissait l'extase... Quel bonheur quand travail et plaisir marchaient si bien ensemble !

— Ton premier essai sur cibles multiples... Tu dois être fier, Mikhaïl ?

Il hocha la tête.

— Tu sais tout ce que cela représente, Elizabeta. Si les tests d'aujourd'hui sont concluants, le faisceau à particules sera bientôt opérationnel. Nous entrerons alors dans une ère nouvelle. La guerre nucléaire sera complètement dépassée, reléguée dans le passé...

Mikhaïl lui prit tendrement la main et la pressa dans la sienne.

— Si je réussis, la menace nucléaire cessera de peser sur nos têtes comme une épée de Damoclès. Le faisceau à particules est l'arme de dissuasion idéale. Pas de contamination ni d'extermination massive...

— La paix universelle, Mikhaïl Andreyevitch. Grâce à toi, la race humaine va peut-être terrasser ses démons.

Il plissa les yeux et caressa ses longs cheveux blonds.

— Et grâce à toi, camarade Brozievna.

Elle sourit.

— *Odyin !* fit la voix du technicien dans le haut-parleur. Allumage... Pression maximum...

Mikhaïl Vorovoï s'écarta de la jeune femme.

— Je dois déclencher le faisceau moi-même, dit-il à mi-voix. Nous vivons un moment historique.

Elle acquiesça en silence. Il l'embrassa rapidement sur le front et descendit l'escalier de fer vers le poste de contrôle et de mise à feu.

— Surpression enregistrée, fit-il en prenant place devant le pupitre de commande. Ionisation, douze points...

Sur l'écran, la station de poursuite retransmettait la courbe orbitale du missile. À côté, il suivait la trajectoire du Boeing radiocommandé. Le faisceau devait pulvériser les deux cibles simultanément, à l'instant précis où elles se croisaient dans l'espace.

Mikhaïl régla l'intensité du rayon laser, mais à présent, tout était déjà joué, car la fiabilité de l'arme dépendait autant du programme informatique qu'il avait mis au point que de la puissance du faisceau lui-même.

Le technicien lui jeta un coup d'œil anxieux. Les signaux lumineux émis par le missile et le Jet se rapprochaient de la mire graduée au centre de l'écran.

— Altitude, trente mille pieds, fit le jeune type. Cible Alpha stabilisée. Cible Beta encore ascensionnelle...

— Plafond, trente-huit mille pieds, répondit Mikhaïl d'une voix tendue. Blocage du système manuel d'accélération...

Une lampe rouge s'alluma sur la console. Les deux cibles venaient d'entrer dans la zone de tir.

Mikhaïl crispa sa main sur le levier de mise à feu.

— Sept... Six... Cinq... Quatre... Trois...

Le technicien scrutait l'écran sans ciller.

— ... Un... Zéro !

Le Boeing explosa. Le missile vola en éclats à un dixième de seconde d'écart. Réussite totale.

Les deux hommes bondirent de joie et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Un tonnerre d'applaudissements retentit dans la salle de contrôle informatique de l'autre côté de la vitre. Un sourire radieux éclairait le visage de Mikhaïl Andreyevitch Vorovoï. Il se tourna alors vers Elizabeta qui l'observait depuis la tourelle. Leurs espoirs étaient devenus une réalité. Le monde entra dans un nouvel âge... Il regarda longuement la jeune femme et leva la main en faisant le « V » de la Victoire...



Le contre-amiral Roger Corbin entra dans la salle de réunion où l'attendaient les officiers. D'un geste vif, il leur fit signe de se rasseoir.

— Messieurs, commença-t-il d'un ton tranchant. Soyons brefs. Je suis attendu à la Maison-Blanche dans moins d'une demi-heure...

Le commandant Hurl attira son attention :

— Nous venons à l'instant d'avoir confirmation...

Corbin l'interrompit sèchement.

— Je sais. Je sais... La Commission de Sécurité vient d'avertir l'état-major. Un engin explosif nucléaire a explosé sous la banquise, dans la mer de Barentz... à peu près à l'endroit d'où provenait le dernier contact radio du *Benjamin Franklin*. Le capitaine Wilmer venait juste de nous signaler la présence d'un sous-marin soviétique, le...

Le lieutenant assis à sa gauche enchaîna :

— Le *Volga*, monsieur. Sous-marin atomique, catégorie Potemkine.

Le contre-amiral fronça les sourcils et poursuivit :

— C'est cela, le *Volga*... Collision ou acte d'agression de la part des Russes, nous n'en savons rien encore. Il faudrait se rendre sur place pour établir la vérité. Il n'en est pas question pour le moment. La version officielle, la voici : Les deux bâtiments se sont télescopés. C'est un accident... nucléaire.

Le contre-amiral alluma une cigarette. Il toussa et reprit :

— Mon opinion personnelle c'est que les deux sous-marins se sont retrouvés face à face. Le Russe, un certain capitaine Kosnuyevski d'après nos informations, a très certainement tiré le premier. Je connais bien Wilmer, il n'aurait pas risqué une chose pareille sans l'accord de l'état-major.

Le lieutenant-colonel Dwayne Chapman leva la main pour poser une question, mais Corbin ne lui en laissa pas le temps.

— Je sais ce qui vous préoccupe tous, fit-il après s'être éclairci la gorge. La puissance estimée de l'explosion est d'environ soixante-dix mégatonnes...

Il y eut un silence. Les visages consternés des officiers se figèrent brusquement. Le contre-amiral écrasa sa cigarette dans le cendrier et en alluma aussitôt une autre.

— C'est-à-dire, poursuivit-il, que toutes les ogives nucléaires ont sauté à bord des deux sous-marins... et sans doute les réacteurs également...

Corbin dévisagea longuement chacun des officiers. Ses yeux gris ne cillèrent pas. Il tira nerveusement sur sa cigarette avant de reprendre :

— D'après le rapport de nos experts, les conséquences peuvent être diverses. Grandes marées, banquise fracturée avec d'énormes icebergs dérivant vers les routes de navigation. Il est probable que des changements climatiques temporaires se fassent sentir en Europe du Nord. L'atmosphère terrestre ne devrait pas être affectée cependant...

Corbin étouffa une quinte de toux, puis croisa ses mains sur la table. Ses doigts étaient jaunis par la nicotine.

— D'autres questions, messieurs ?

Personne ne broncha.

— Alors, vous m'excuserez, fit-il en se levant.

Je dois aller faire un rapport complet à notre Président.

Rourke se pencha vers le chauffeur :

— Il n'y a pas moyen d'aller un peu plus vite ?

Le type se contenta de secouer la tête en marmonnant quelque chose qu'il ne comprit pas.

Rourke poussa un soupir exaspéré et se renversa dans son siège. Son visage tendu et préoccupé se tourna vers l'inspecteur de la police montée canadienne. Celui-ci haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Avec toute cette neige, John, on ne peut guère faire mieux.

Le ciel s'était un peu dégagé, mais il était tombé près d'un mètre de poudreuse. Sur les quatre voies du freeway, deux seulement avaient été déblayées. La circulation s'en trouvait considérablement ralentie. Rourke regarda devant eux la file interminable de voitures qui s'enfonçait dans la nuit avec une lenteur désespérante. On aurait dit une sorte de serpent rouge fluorescent qui rampait vers le néant.

— À votre avis, Burt, fit le major au chauffeur, combien de temps pour atteindre l'aéroport ?

Le type fit une moue désenchantée.

— Au moins une heure et demie, monsieur.

Il pointa le doigt vers la gauche. À travers la fine brume qui montait du sol, on apercevait les feux de bout de piste.

— Le terminal est juste là. À peine deux kilomètres, mais on ne peut pas couper à travers champs, hein ?

Burt émit un petit rire fataliste qui eut pour effet d'irriter Rourke encore davantage. Il jeta son cigarillo par la vitre. Sans le savoir, Burt venait de lui donner une fameuse idée... La Mercedes Sedan s'immobilisa. À une centaine de mètres devant, ils aperçurent les gyrophares bleus de voitures de police qui striaient la nuit d'éclairs aveuglants.

— *To hell with'em !* (3) grogna le chauffeur.

— Un accident, sans doute, fit l'inspecteur.

Rourke serra son sac contre lui.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Burt... Le vent a balayé pas mal de neige dans le champ. Il n'y a pas plus de cinquante centimètres, non ? Quelle est la nature du terrain ?

Burt se fendit d'un large sourire. Décidément, ce gars était prêt à tout pour attraper son avion.

— En été, c'est de l'herbe à chat ici. Tout doux, tout lisse, monsieur Rourke. Si vous avez pas peur de vous mouiller les bas de pantalon...

— John ! Vous n'y songez pas ! s'exclama l'inspecteur.

— Pourquoi pas ?

— La neige... Le froid... Le vol a peut-être été annulé, nous n'en savons rien, alors, restez dans cette voiture et attendez que nous arrivions.

— Je dois rentrer chez moi, major, et ce n'est pas en faisant du surplace ici...

Il secoua la tête.

— Écoutez, vous avez entendu la radio. Cette collision de sous-marins. Et s'il ne s'agissait pas d'un accident, mais d'une attaque ? L'Inde a lancé un ultimatum à l'URSS. La Chine vient d'annoncer qu'elle soutiendrait les forces américaines si elles décidaient d'intervenir. Ça fait beaucoup de choses, tout de même. Vous ne trouvez pas ?

— Bien sûr, mais...

Rourke le dévisageait avec intensité.

— J'ai une femme et deux enfants, major, et je veux les mettre à l'abri avant que les événements ne se précipitent. Je possède une retraite perdue en pleine montagne, mais Sarah, ma femme, ignore comment s'y rendre...

Il alluma un petit cigare. L'inspecteur l'observait d'un air soucieux. Peut-être avait-il raison... De toute manière, il n'en ferait qu'à sa tête, alors, à quoi bon...

— Si les Russes lancent une offensive contre notre pays, ils viseront New York, Washington, les bases navales de New London, de Charleston. Le nord-est de la Géorgie sera sûrement épargné. C'est là-bas que se trouve l'abri que j'ai fait construire. Je dois faire vite. Il n'y a plus une minute à perdre...

Le major acquiesça sans rien dire.

— Si j'étais vous, reprit Rourke, je ferais demi-tour tout de suite et j'irais m'occuper de placer ma famille en un lieu sûr.

— Vous croyez vraiment que tout va péter ? fit Burt avec un sourire insouciant.

Rourke ignore sa question. Il avait déjà ouvert la porte et bondi dehors. Depuis plus de dix minutes, la file de voitures n'avait pas avancé d'un centimètre. L'inspecteur se pencha par la portière. Les deux hommes échangèrent une solide poignée de main.

— Vous êtes convaincu, hein ? La guerre est imminente... lui demanda-t-il.

Rourke enfila ses gants et hocha lentement la tête :

— Oui, major. Nous nous reverrons peut-être. Que Dieu vous protège.

Il sortit du coffre la mallette contenant le Python et ses accessoires et fit glisser la lanière autour de son cou, puis il prit l'étui contenant son fusil de haute précision et, chargé comme un sherpa, il dévala le talus. Il se retourna et adressa un signe de la main au major qui le suivait des yeux, le front collé à la vitre de la Mercedes.

Il avait à peu près trois cents mètres à parcourir à travers champs avant d'atteindre le parking et les entrepôts. La marche serait alors plus aisée.

Il s'enfonça dans la neige jusqu'aux genoux et commença à progresser lentement. Le froid vif lui cinglait le visage. Il serra les dents, essayant de contrôler son rythme respiratoire et de garder la même allure. Il avait fait tant de marches de commando, dans la neige, le froid ou la canicule, que ses gestes s'enchaînaient les uns aux autres avec une logique et une efficacité parfaites. Son sac de cuir rejeté par-dessus son épaule, ses armes à bout de bras, Rourke se disait qu'il ne lui manquait plus que ses Rangers et un treillis pour se sentir tout à fait à l'aise.

Il escalada le talus de l'autre côté du champ et prit pied sur le parking. Il s'arrêta un peu pour respirer et regarder autour de lui. Il n'avait plus qu'à longer les entrepôts et tourner derrière les hangars pour arriver au bâtiment principal de l'aéroport.

Il entendit alors un bruit de moteur derrière lui. Un blondinet au volant d'une voiture de louage s'arrêta à sa hauteur.

— Je vais à l'embarquement. Je vous dépose ? fit-il avec un fort accent canadien.

Rourke secoua la tête :

— Non merci. C'est une belle nuit pour prendre un bol d'air.

L'autre haussa les sourcils :

— Américain ?

— Han-han, fit Rourke en tirant un cigarillo de sa poche.

Le Zippo sauta dans sa main. Le couvercle eut un claquement sec et la flamme jaillit, éclairant le bas de son visage.

Le Canadien jeta un coup d'œil sur la longue mallette de cuir noir et eut un petit sourire en coin.

— Bon, et bien, peut-être à plus tard.

Rourke regarda la voiture s'éloigner et leva les yeux. Le ciel était constellé d'étoiles à présent. La tempête était loin. Il aspira une longue bouffée, savourant le goût corsé du tabac brésilien.

CHAPITRE VII

Le Président des États-Unis s'enfonça dans son fauteuil, l'oreille collée à l'écouteur. Il desserra sa cravate d'une main, regardant fixement le plafond du bureau ovale.

— Monsieur le Premier, reprit-il, nous avons beaucoup parlé au cours de ces dernières heures, et...

Le Soviétique l'interrompt. Sa voix rocailleuse semblait rouler du fond d'un tunnel avant de parvenir jusqu'à l'Américain.

— Je sais ce que vous allez me dire, Monsieur le Président. Dans un peu moins de six heures, vos troupes vont intervenir au Pakistan, et vous me demandez des explications sur l'accident survenu dans la mer de Barentz...

Le Président américain prit une profonde inspiration.

— J'ai eu un long entretien avec l'ambassadeur Stromberg. Il a une très haute opinion de vous, Monsieur. Vous me semblez être un homme raisonnable, œuvrant pour la paix dans le monde. Aussi, je souhaite que nous trouvions un accord rapide. La situation se dégrade d'heure en heure. Des soldats soviétiques et américains ont déjà fait le sacrifice de leur vie. Que cela nous serve de leçon pour que nos deux pays se rapprochent...

Le Premier resta silencieux un long moment, puis :

— Je suis d'accord avec vous dans le principe, Monsieur le Président, mais il y a certaines choses que vous ignorez...

Nouveau silence. L'Américain remua inconfortablement dans son fauteuil, attendant la suite.

— Bien que cette information soit encore secrète, il est bon que vous sachiez à quoi vous en tenir. Notre faisceau à particules est désormais opérationnel. Nous l'avons testé à haute altitude, sur deux cibles, puis sur quatre cibles. Succès sur toute la ligne ! Nous avons à présent le pouvoir de stopper vos MRV.

Le Président américain alluma une cigarette mentholée, la première qu'il fumait depuis plusieurs mois. La tension nerveuse sapait ses

efforts de volonté.

— Monsieur le Premier, commença-t-il, j'ai déjà pris toutes les mesures pour une riposte immédiate en cas d'attaque. De plus, je suis prêt à intervenir massivement au Pakistan si vos troupes ne se retirent pas... Je ne bluffe pas. Les États-Unis ne céderont pas.

— Alors, les dés sont jetés, comme on dit, fit le Soviétique. J'espérais que votre ambassadeur arriverait à vous convaincre de la légitimité de notre action au Pakistan, mais puisque vous n'en tenez aucun compte, je ne peux rien ajouter.

L'Américain entendit le souffle oppressé du Premier soviétique qui semblait chercher ses mots.

— La guerre n'est jamais une solution, reprit l'ours ukrainien, mais ma réponse ne se fera pas attendre si les forces armées américaines décident d'intervenir sur le territoire pakistanais. Notre entretien touche à sa fin, je pense.

L'Américain poussa un soupir.

— Oui. Gardons le contact si vous le voulez bien...

— Bien sûr. Encore une chose...

Sans répondre, l'Américain contempla le bout incandescent de sa cigarette mentholée.

— Je souhaite vous faire une petite démonstration, Monsieur le Président, qui sera je crois, tout à fait convaincante.

— Qu'est-ce que...

— Nous utilisons pour notre liaison téléphonique, le satellite Interland, n'est-ce pas ?

— Exact, répondit le Président américain en fronçant les sourcils.

— Mais les autres relais sont également opérationnels ?

— En effet. Où voulez-vous en venir ?

Le Premier soviétique ignore sa question et continua d'un ton neutre et détaché :

— La voix que vous allez entendre est celle d'un technicien. Lui, ne peut nous entendre. Ne vous alarmez pas, monsieur le Président. Ceci n'est qu'un simple test.

— Dix... Neuf... Huit... Sept...

L'Américain se redressa brusquement dans son siège.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il. Je vous demande de...

— Zéro... FEU !

Le président Andrew Hodges essuya son front inondé de sueur. La ligne était coupée. Il n'entendait plus qu'un lointain grésillement. Il raccrocha, regardant fixement devant lui. Un instant plus tard, l'intercom sonna.

— Monsieur ? fit la secrétaire.

— Qu'y a-t-il ?

— Le Premier est à nouveau en ligne.

Il prit le récepteur téléphonique. Il y eut un déclic, puis la voix, du Soviétique qui disait :

— Simple démonstration. Nous vous rembourserons pour ce satellite qui vient d'être pulvérisé par notre faisceau à particules à haute fréquence.

— Ça ne prouve rien du tout !

— Vraiment ? Vous m'attristez beaucoup, Monsieur le Président. J'espérais sincèrement vous faire entendre raison.

La communication fut à nouveau interrompue. Le Président se leva précipitamment et arpenta son bureau ovale. Il revint à son bureau et pressa le bouton de l'intercom.

— Mademoiselle ?

— Oui, Monsieur le Président...

— Appelez monsieur Antonais, notre conseiller scientifique.

— Il est occupé sur une autre ligne, Monsieur.

— Ça m'est égal. Passez-le-moi immédiatement.

Il alluma une autre cigarette et tira nerveusement dessus.

— Dimitri ? Ici, le Président. Est-ce que vraiment...

Antonais ne le laissa pas terminer sa phrase.

— Oui, Monsieur le Président. Le satellite Interland a été pulvérisé à exactement...

— Je vous attends dans mon bureau. Faites vite.

Andrew Hodges raccrocha violemment le récepteur. Il marcha jusqu'à la fenêtre et regarda le parterre de rosiers. Le ciel roulait de gros nuages gris et menaçants. Le président respira profondément. L'atmosphère était tout à coup étouffante...



— Vous êtes flic ?

Rourke se retourna. Le blondinet de tout à l'heure l'observait en plissant les yeux, un sourire niais au coin des lèvres.

— Non ! répondit Rourke sans ménagement.

La salle d'embarquement était bondée. Pour tromper leur ennui, les passagers suivaient à travers la vitre les travaux de déblaiement des chasse-neige.

— Je croyais, continua le Canadien d'un air vaguement déçu. Quand je vous ai vu arriver, tout plein de neige, comme si vous étiez venu à pied, je me suis dit : ce type-là, c'est un flic ou un agent secret...

— Tout le monde peut se tromper, fit Rourke sans se retourner.

Le type éclata de rire.

— Je suis chasseur... Ces étuis, là, c'est pas ordinaire. Les fusils, passe encore, mais dans la mallette, je parie que c'est un Python. Je reconnais le sigle avec les deux aigles...

Il rit à nouveau. Ses yeux pétillaient.

— Je suis pas mauvais, hein ?

« Et puis, c'est pas tout le monde qui se trimballe dans un aéroport avec de pareils engins.

Rourke lui décocha une mauvaise œillade :

— Je suis instructeur en techniques de combat antiterroriste. J'entraîne une unité spéciale de Mounties.

L'autre hocha la tête. Il parut rassuré. Peut-être s'imaginait-il être tombé sur un fou dangereux qui s'apprêtait à détourner un Boeing des Canadian Airlines.

— Je me rends à Atlanta pour affaires, je suis dans l'immobilier, continua-t-il, toujours avide d'échange. Et vous ?

— Je rentre chez moi, répondit Rourke d'un ton qui cette fois n'entraîna plus de question.

L'attente durait depuis plus d'une heure déjà, lorsqu'ils entendirent les réacteurs du Boeing se mettre à rugir. L'avion était parké devant le manchon cylindrique, et les hommes de l'entretien le douchaient à l'eau chaude pour enlever la couche de glace qui recouvrait les ailes.

Une voix s'éleva alors dans les haut-parleurs :

« Ici, le capitaine Ferguson. Ladies and gentlemen, nous nous excusons pour ce retard dû aux mauvaises conditions atmosphériques. Nous allons enfin pouvoir décoller. La tour de contrôle vient de me donner le feu vert. Nous vous prions donc de vous présenter à l'hôtesse, muni de votre carte d'embarquement... »

Un moment plus tard, Rourke était assis près du hublot, contemplant le désert blanc qui s'étendait jusqu'à l'horizon. L'agent immobilier, Mike Holt de son nom, prit place sur le siège voisin. Rourke pensa avec ironie qu'il ne risquait pas de s'ennuyer. Son voisin était un véritable moulin à paroles... doublé d'un pot de colle !

Les signes NO SMOKING s'allumèrent. Rourke boucla sa ceinture de sécurité. La voix du capitaine se fit entendre à nouveau :

« Nous allons nous placer en bout de piste et attendre notre tour. Nous survolerons les Grands Lacs, puis les Smokey Mountains, avant de descendre sur l'aéroport d'Hartsfield, Atlanta. Vous trouverez là-bas un ciel dégagé et une température de dix-huit degrés. En raison du retard pris par ce vol, la compagnie vous offre gracieusement un cocktail de votre choix. Le personnel navigant se joint à moi pour vous souhaiter un excellent voyage. Nous espérons avoir le plaisir de vous revoir prochainement sur nos lignes... »

Si une guerre devait vraiment éclater, pensait Rourke, Sarah serait bien obligée de reconnaître qu'il avait eu raison. Ça faisait des années qu'il tentait de la convaincre de l'importance, de l'urgence, pour chacun, d'apprendre les techniques de survie. Elle l'envoyait promener, lui et ses armes, et ses plans d'abri antiatomique... Il eut un

sourire amer. La situation actuelle n'augurait rien de bon, et il aurait mille fois préféré s'être trompé depuis le début. Seulement voilà, chaque heure qui passait semblait lui donner un peu plus raison...

Mike Holt se pencha vers lui, un large sourire aux lèvres.

— Vous avez écouté les nouvelles ? Je me demande ce qu'ils ont tous à crier au loup ! On dirait une bande de gamins surexcités. La guerre ! Peuh... Moi, je dis que c'est impossible !

— Je m'y connais un peu en politique mondiale, répliqua Rourke. Je peux vous assurer que ce n'est pas du bla-bla. On est à deux doigts de la catastrophe, mon vieux.

Le blondinet haussa les épaules.

— Ce serait de la folie pure !

Rourke le toisa durement.

— Qui vous dit que ce n'en est pas ? Les Russes ont perdu la boule, c'est sûr. Envahir le Pakistan alors que le reste du monde a les yeux sur eux... et le doigt sur la détente !

Holt le regarda pensivement.

— À votre place, continua Rourke, j'irais chercher ma femme et mes gosses et je détalerais au plus vite vers le premier abri.

— Vous êtes sacrément pessimiste !

— Même pas, mon vieux... Même pas...



Le porte-parole du président, Thurston Potter, tendit le communiqué au chef d'état.

— Lisez-le-moi, fit Hodges d'un ton cassant.

— Bien Monsieur...

— Allez à l'essentiel.

— Le gouvernement indien vous avise qu'à expiration du délai accordé aux Soviétiques pour se retirer du Pakistan, ils seront prêts à faire usage de leurs armes nucléaires. Ceci exprime leur volonté face à l'invasion communiste...

— C'est absurde ! s'écria le Président. C'est... c'est insensé ! Faites venir l'ambassadeur indien ici tout de suite !

Thurston quitta la pièce au pas de course. Hodges se tourna alors vers Bernard Thorpe, son conseiller pour la sécurité de l'état et son plus vieil ami.

— Qu'est-ce que tu penses de ça, Bernie ?

Thorpe essuyait consciencieusement ses verres de lunette avec un petit carré de soie.

— Andrew, commença-t-il...

Mais le secrétaire au commerce extérieur Meeker l'interrompit.

— Monsieur le Président, tout porte à croire que la guerre ne peut

plus être évitée. Il faut que vous quittiez Washington. De votre retraite vous pourrez diriger les opérations en toute sécurité.

Thorpe hocha lentement la tête.

— Meeker a sans doute raison, Andrew. Si l'Inde envoie des ogives nucléaires sur les troupes soviétiques, les Pakistanais en feront sans doute de même. On ne peut arrêter un buffle au galop avec de belles paroles.

— Quel est l'avis d'Antonais sur le faisceau à particules ? demanda Meeker.

— Il y a de bonnes chances pour qu'il soit effectivement opérationnel. Mais la destruction du satellite Interland ne prouve rien. Le coup était peut-être projeté depuis des jours, voire des semaines. Ça ne veut pas dire qu'ils soient capables de neutraliser nos MRV.

— Que comptez-vous faire, Andrew ? fit Thorpe en chaussant ses lunettes cerclées d'or.

— Appeler le Premier à nouveau. Nous devons tomber d'accord sur une solution de compromis.

Le Président pressa le bouton de l'interphone.

— Mademoiselle...

Il leva un regard inquiet sur ses deux conseillers.

— Je fais apprêter le Jet, expliqua-t-il. Si les choses ne s'arrangent pas, je me rendrais au mont Lincoln...



Le Premier soviétique s'assit à son bureau. La pièce était plongée dans une semi-obscurité. La lampe de bureau dessinait un cercle lumineux sur la table encombrée de dossiers et de feuilles volantes. Le Soviétique affichait une mine soucieuse. Il grimaça. Son arthrose de la hanche recommençait à le faire souffrir.

— Vous êtes certaine de ce que vous affirmez ? demanda-t-il.

Natalia Fedorovna acquiesça gravement.

— Nos services secrets ont confirmé l'exactitude de cette dépêche, Camarade Premier. Il n'y a aucun doute à avoir.

Le Soviétique dévisagea longuement la jeune femme qui se tenait devant lui et fut frappé par l'éclat redoutable de ses profonds yeux bleus.

Il hocha la tête en souriant à demi.

— Major... Vous avez le grade de major dans nos services de renseignements, n'est-ce pas ?

— Oui, Camarade Premier, répondit-elle légèrement mal à l'aise.

Il se recula afin que son visage reste dans l'ombre.

— Est-ce que le Pakistan a été averti que s'ils utilisaient des armes nucléaires contre nous, ils risquaient de déclencher un conflit

mondial ?

— Je ne le pense pas, Camarade Premier.

Il croisa ses mains noueuses sur son ventre et regarda songeusement la jeune femme.

— Le Président américain vient d'essayer de me joindre. Je n'étais pas disponible. Il doit me rappeler depuis sa retraite du mont Lincoln.

Il sourit.

— Je vais l'imiter et me rendre dans mon abri. Il le faut pour ma tranquillité d'esprit. Camarade... Natalia Fedorovna, je crois ?

— Oui...

— Vous êtes une très jolie femme... et très efficace également si j'en crois les rapports vous concernant.

Elle baissa timidement les yeux.

Le Premier décrocha le téléphone.

— Nicolaï... Faites savoir au lieutenant que je vais avoir besoin d'un hélicoptère dans les plus brefs délais. Réunissez les membres du Politburo, les conseillers scientifiques et les officiers supérieurs de l'état-major. J'ai à leur parler. Dans dix minutes dans le salon Lénine.

Il raccrocha. Son regard se posa à nouveau sur le major.

— Absolument ravissante... dit-il à mi-voix.



Le major Nikita Mikhaïlovitch Porembski leva les yeux du dossier ouvert devant lui. La jeune femme lieutenant se mit au garde à vous.

— Repos, fit le major. Que puis-je pour vous ?

— Camarade Major, commença-t-elle...

Elle se mordit la lèvre.

— De quoi avez-vous peur, Camarade Lieutenant ? Parlez.

— Voilà, c'est au sujet de mon fiancé. Il est sur le front pakistanais et je me demandais...

Les yeux de glace du major la regardèrent avec indulgence.

— Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, malheureusement, concernant nos troupes stationnées là-bas. Nous sommes en état d'alerte. Les bruits courent que nous allons commencer à bombarder le continent américain ainsi que certaines cibles européennes. Je ne sais rien de plus, Camarade Lieutenant.

Il loucha un instant sur la poitrine généreuse de la jeune femme que la vareuse de toile grise semblait avoir du mal à contenir.

Elle rougit et détourna les yeux.

— Il y a une réunion extraordinaire au Kremlin, c'est ce que j'ai entendu dire. Vous croyez qu'ils vont rapatrier les troupes du Pakistan, Camarade Major ?

Il secoua la tête.

— Sincèrement, je ne le pense pas. L'enjeu est trop important. Votre ami est-il officier ?

Elle acquiesça.

— Nous nous connaissons depuis le collège. Nous avons formé de projet de nous marier au printemps prochain.

Le major Porembski se leva et s'avança vers elle.

— J'ai terminé mon service. Que diriez-vous de m'accompagner à la cantine ? Nous pourrions parler de tout ça.

Elle esquaissa un mince sourire et accepta.

À peine sortis dans le couloir, un cri les fit sursauter.

— C'est la guerre ! *La guerre !*

Un officier-radio les dépassa en courant, les yeux écarquillés, le teint livide, brandissant une dépêche qui venait d'arriver par câble.

La jeune femme sentit son sang se glacer. Elle éclata en sanglots tandis que le major répétait d'un air hébété :

— La... guerre...



Le Premier soviétique regarda par la vitre de l'hélicoptère. On n'apercevait en bas qu'une masse sombre parsemée de minuscules points lumineux.

Il reporta son attention sur les documents qu'il tenait à la main. Le compte rendu de la réunion avec les membres du Politburo et les experts stratégiques contenait plusieurs points qu'il devait étudier sans tarder.

Tout d'abord, le Premier n'accordait qu'une confiance très modérée à ce fameux faisceau à particules. Les officiers supérieurs étaient de son avis. Il n'y avait que cet illuminé de Mikhaïl Vorovoï pour croire qu'il allait sauver le monde avec son invention ! Il ne pensait pas que ce rayon puisse arrêter les fusées intercontinentales à ogives multiples. En tout cas, le risque était trop énorme. Si les Indiens ou les Pakistanais déclenchaient une attaque nucléaire, la riposte soviétique serait immédiate. Les missiles SS 20 étaient déjà pointés sur Kabul et Quetta.

Second problème : la Chine. Quelle allait être sa réaction ? Le Premier était persuadé que les dirigeants chinois attendraient que le Pakistan ou l'Inde ait lancé une première offensive pour tenter quelque chose contre l'URSS. Or, d'après les Services de renseignements, l'attaque était imminente. Les troupes soviétiques avaient interrompu leur progression en territoire pakistanais, se contentant d'assurer leurs positions. L'ours flairait le vent avant de bondir sur sa proie.

Le Premier eut un petit sourire. Le fait qu'on le comparait à un

ours... un ours ukrainien, bien sûr, lui plaisait assez. Malgré son âge avancé, il se sentait encore puissant et féroce comme un fauve. Le grizzli yankee ne lui faisait pas peur...

Le Premier éteignit le plafonnier. Son front se plissa et il ferma ses paupières lourdes de fatigue. Inutile de consulter sa montre. Il savait que le premier missile avait déjà décollé. Dans quelques minutes l'Amérique capitaliste pousserait son premier râle d'agonie.

Le Soviétique inclina son siège. Il soupira. Depuis qu'il avait pris la décision d'utiliser la force nucléaire, l'idée de la mort ne cessait de le poursuivre.



« Le message qui va vous être diffusé a été enregistré dans le bureau ovale de la Maison-Blanche il y a quelques minutes. Mesdames et Messieurs, le Président des États-Unis d'Amérique, monsieur Andrew Hodges... »

Sarah Rourke accourut depuis la cuisine et s'assit en face du téléviseur.

— Maman ! appelait Michael en larmoyant. Ann m'a piqué mon pistolet désintégrateur ! Maman !

— C'est pas vrai, maman ! Je l'ai pas !

— Taisez-vous tous les deux. J'écoute le flash spécial.

Les deux enfants s'accoudèrent au dossier du canapé, le menton dans la main, la mine boudeuse.

Le visage du Président apparut sur l'écran. Il paraissait avoir vieilli de dix ans depuis son allocution au siège des Nations-Unies...

« Bonsoir mes amis et chers concitoyens. Ce message vous concerne tous. Le gouvernement et moi-même sommes très préoccupés par la situation actuelle dans le monde. La tension n'a fait que s'accroître ces jours derniers entre Washington et le Kremlin, au point qu'il paraisse aujourd'hui impossible d'éviter un conflit armé entre nos deux pays. Nous ne sommes pas en état de guerre et je vous demande instamment de garder tout votre calme et votre sang-froid. Pour votre sécurité et afin de mieux assurer votre protection au cas où une offensive serait déclenchée contre les États-Unis, le gouvernement et moi-même avons adopté le plan d'alerte dont tous les détails vous seront exposés ultérieurement... »

Sarah se dressa d'un bond. Elle eut l'impression que son cœur venait de cesser de battre. Ann et Michael l'observaient les yeux ronds.

— Mais, maman, pourquoi il dit ça le Président ? fit Michael ingénument.

Ann lui fit signe de se taire. Andrew Hodges poursuivait :

« Le peuple américain a toujours lutté pour préserver la paix, et

sauvegarder les droits de l'homme à travers le monde. Aujourd'hui plus que jamais, notre volonté doit s'exprimer dans nos actes et ne pas se laisser fléchir par les défenseurs de l'oppression et de la dictature. Je vous demande de rester en contact permanent avec votre comité de défense local et de suivre les instructions qui vous y seront données. Toute vente d'alcool, d'armes, de munitions et d'explosifs, est suspendue jusqu'à nouvel ordre, etc. »

Sarah prit sa tête dans les mains. Elle avait envie de crier, une envie irrépressible de hurler pour que son cri soit entendu jusqu'à l'autre bout de la terre. Son visage se couvrit de larmes et elle s'écroula sur le canapé, secouée de sanglots.

Michael se pencha et la prit dans ses bras.

— Ne pleure pas, maman, dit-il à mi-voix.

Elle était incapable de parler, incapable de refouler cette terreur qui montait en elle. Une seule pensée l'obsédait. John avait-il déjà pris l'avion ? Où était-il en ce moment ?

Elle serra ses deux enfants sur son cœur et les couvrit de baisers...

CHAPITRE VIII

Le ronronnement monotone des réacteurs fut interrompu par la voix nasillarde du commandant de bord.

« *Ladies and gentlemen*, je dois vous avertir qu'il nous sera impossible d'atterrir sur l'aéroport national d'Atlanta comme prévu. Les raisons invoquées par la tour de contrôle concernent la sécurité générale. Rassurez-vous, il ne s'agit pas d'un incident technique, tous les vols sont ainsi orientés vers l'intérieur du pays. Je n'en sais pas plus pour l'instant. Nous faisons route vers Phoenix, Arizona, que nous atteindrons dans environ deux heures cinquante minutes... »

Rourke accrocha l'hôtesse par le bas de sa robe. Elle lui lança un regard propre à désarçonner un bataillon de lanciers. Il lui sourit de toutes ses dents.

— Désolé, Miss, mais il est important que je sache ce qui se passe.

Elle crispa désagréablement les lèvres.

— Je n'en sais pas plus que ce que vient d'annoncer le commandant, Sir. Maintenant, restez tranquille.

Le haut-parleur grésilla à nouveau.

« Ici le commandant. J'apprends que les relations diplomatiques entre les États-Unis et l'URSS ont été rompues. Le Président Hodges déclare le pays en état d'alerte... »

Mike Holt était pétrifié. Blême comme une coiffe de nonne, il balbutia quelque chose d'incompréhensible en regardant Rourke mais déjà celui-ci se déplaçait et filait vers la cabine de pilotage. Il s'arrêta à mi-chemin. L'hôtesse lui barrait le passage.

— Je vous ai dit de rester tranquille, Sir. Ce n'est guère le moment de...

« Je viens de capter un message destiné à la tour de contrôle d'Atlanta, coupa brusquement la voix affolée du commandant. Un missile intercontinental soviétique a été lancé sur le territoire américain... »

Un brusque trou d'air faillit faire perdre l'équilibre à Rourke.

L'appareil reprenait de l'altitude. Il vit par le hublot la ville d'Atlanta qui disparaissait à l'horizon. Les lumières de la ville se noyaient lentement dans la nuit.

Un cri retentit alors. À l'autre bout de la rangée des premières, une femme aux cheveux grisonnants porta les mains à sa gorge et s'écroula à terre. Rourke fut près d'elle en un éclair.

— Du calme tout le monde ! lança-t-il. Cette personne a une attaque.

Il dégrafa le haut de sa robe et s'agenouilla.

Elle suffoquait déjà. Sans perdre une seconde, il écarta ses mâchoires en lui relevant la tête et ramena sa langue dans sa bouche.

— Vous êtes médecin ? demanda l'hôtesse penchée sur lui.

— À moitié seulement. Faites une annonce pour savoir s'il y en a un à bord.

Il s'inclina pour donner le bouche-à-bouche et s'aperçut alors que le pouls avait cessé de battre. Rourke pesta et se mit à marteler la cage thoracique de son poing fermé. Une chance sur dix pour que le cœur reparte. Il fallait tenter le tout pour le tout.

Il entendit l'annonce, mais l'hôtesse revint seule. Pas de toubib parmi les passagers.

— Vite ! fit-il sans se retourner. Trouvez-moi un sèche-cheveux et une rallonge ou n'importe quoi pour le brancher.

— Un quoi ?

— Bon Dieu ! hurla-t-il. Remuez-vous un peu les fesses !

La jeune femme accourut avec l'ustensile moins d'une minute plus tard. Rourke le lui arracha des mains. Il dénuda le fil à l'aide d'un couteau de poche sous les regards médusés de l'hôtesse et du cercle de passagers qui l'entourait.

— Branchez ça quand je vous le dirai. Surtout que personne ne la touche !

Il arracha le haut de la robe.

— Maintenant ! lâcha-t-il entre ses dents.

Une étincelle jaillit du fil électrique. Il l'appliqua sur la poitrine immobile de la femme. Une violente décharge secoua son corps qui se raidit et s'arc-bouta. Rourke recommença une seconde fois, puis colla l'oreille sur son cœur. Il battait.

— Elle respire ! s'écria l'hôtesse.

Il arracha le fil de la prise et porta la ressuscitée jusqu'à son siège.

— Installez-la confortablement, fit-il en prenant son pouls.

Le rythme cardiaque semblait normal. Il jeta un coup d'œil à l'hôtesse qui lui souriait d'un air gêné.

— Je suis désolée pour tout à l'heure...

Il haussa les épaules.

— Il faut que quelqu'un reste avec elle pour s'assurer que sa respiration se maintient. Prévenez le commandant de bord. Cette

femme aura besoin d'être transportée d'urgence dans un hôpital.

Il se redressa et écarta les curieux.

— À vos places, s'il vous plaît. Tout va bien.

Puis il traversa les premières jusqu'au cabinet de toilette où il s'enferma en poussant un soupir. Le Boeing fit alors une brusque embardée et Rourke alla s'écraser contre la cloison. Il eut tout juste le temps de se protéger le visage, le miroir explosait. Un flash aveuglant passa sous la porte. Il attendit quelques secondes et se rua à l'extérieur...



Le Président et son porte-parole traversèrent la pelouse de la Maison-Blanche au pas de course. Le mini-Jet argent et or les attendait au bout de l'allée goudronnée. À bord se trouvaient déjà le pilote, le copilote et le sergent Burns, officier de l'Air Force qui suivait le Président dans tous ses déplacements.

Burns tenait sur ses genoux une mallette noire rattachée à son poignet par une chaîne double à fins maillons. À l'intérieur, un radiotéléphone relié directement au Pentagone devait permettre au Président de déclencher une attaque nucléaire d'où il le désirait et quand il le désirait.

Hodges et Potter s'installèrent à l'arrière de l'appareil. Les réacteurs vrombirent. Le porte-parole observait le Président d'un air soucieux. Toutes les informations concordaient. Les missiles soviétiques volaient en ce moment au-dessus de l'Atlantique Nord.

— Allez-vous donner l'ordre au Pentagone de...

Andrew Hodges l'arrêta d'un geste de la main.

— Pas encore, Thurston. Il reste un espoir.

Les jardins de la résidence présidentielle défilèrent par les hublots à une vitesse folle et le jet décolla, s'élevant presque à la verticale. Alors que l'appareil se stabilisait à l'altitude de vol moyenne, une violente secousse l'ébranla. Le copilote se retourna comme pour s'assurer que tout allait bien. Potter fit signe qu'ils étaient okay.

— Nous serons au mont Lincoln dans un quart d'heure, fit le Président. Le Premier soviétique attend mon appel de là-bas.

Thurston Potter fit une moue incrédule.

— C'est peut-être déjà trop tard...

Un sifflement aigu emplit la cabine. Burns roula des yeux inquiets tandis que le pilote vérifiait ses instruments de navigation. Le copilote brancha la radio et coiffa les écouteurs. Il pâlit soudain et se tourna vers le Président. L'horreur se lisait dans son regard.

— Monsieur le Président... Washington annonce qu'un missile se dirige droit sur eux, venant de l'Est...

Hodges ne dit rien tout d'abord. Ses traits se figèrent, puis il promena ses yeux sur le paysage qui se déroulait sous eux.

— Donnez-moi la mallette, murmura-t-il au sergent Burns.

Il se mit en communication avec le Pentagone. En quelques secondes les ordres furent donnés. Il remplaça le téléphone noir sur la fourche et referma l'attaché-case. Un rictus douloureux tordait sa bouche.

— Messieurs, fit-il gravement, l'heure est à la prière...

Thurston voulut parler puis se ravisa. Le Président inclinait la tête, les mains jointes. Burns avala sa salive et ferma les yeux. Le copilote pleurait en silence, les épaules secouées de sanglots étouffés...



Sarah et les deux enfants charrièrent des bouteilles d'eau jusque dans la cave. La radio était accrochée à un vieux clou, la voix du speaker prodiguant ses conseils et mises en garde depuis le centre anti catastrophe. Sarah tira le matelas près d'eux. Elle transpirait. Il fallait penser à tout et agir vite. Le temps pressait. Les recommandations de John lui revenaient en mémoire malgré elle. Des choses simples, des détails essentiels...

— On va se couvrir avec la couverture, les enfants, et se glisser sous le matelas, d'accord ? Si par malheur la maison était touchée, il ne nous arriverait rien.

Michael et Ann hochèrent la tête en silence.

— Il faut fermer les yeux très fort parce qu'il va y avoir une sorte d'éclair qui pourrait nous éblouir. Ensuite le vent va se mettre à souffler comme un jour de tempête. Les fenêtres vont sans doute se casser, mais ce n'est pas grave. Nous sommes à l'abri ici. N'ayez pas peur. Je vais vous serrer dans mes bras. Il y aura un bruit d'explosion. Gardez la bouche ouverte et bouchez-vous les oreilles...

Michael gonfla la poitrine.

— Je vous protégerai, dit-il bravement.

Sarah eut un sourire attendri.

— J'espère bien, murmura-t-elle en l'embrassant sur le front.

Elle prit un bout de la couverture et la déplia. Michael aidait sa sœur à ramper sous le matelas. Sarah attira les enfants près d'elle et alluma la lampe électrique qu'elle plaça entre ses jambes. Elle entendait encore la voix lointaine du speaker, puis se boucha les oreilles et baissa la tête. Michael et Ann ne bougeaient plus.

Le sol trembla soudain. Une lueur violente filtra à travers ses paupières closes. Elle passa le bras autour des deux enfants et les pressa contre elle.

Un bruit sourd roula au-dessus d'eux. Ann gémit de peur. On aurait

dit que la terre allait s'ouvrir. Les murs tremblaient jusque dans leurs fondations. Sarah sentit un courant d'air chaud arriver et les envelopper, et puis un sifflement strident la fit grincer des dents. Elle entendit un vacarme au-dessus d'eux. Un bruit de verre brisé. Le tremblement diminua enfin et s'éloigna.

Un silence de mort tomba soudain. Sarah souleva doucement le matelas, attentive au moindre craquement. Après une courte accalmie, le vent se mit à rugir, cognant contre la maison comme un monstre furieux. Une colonne de poussière tournoya dans l'escalier. Le plafond de poutrelles grinçait sinistrement. Sarah se recroquevilla sous la couverture...

— Tout va bien, chuchota-t-elle. Papa sera bientôt là.

Mais elle ne pouvait chasser de son esprit l'idée que John était sans doute mort. À moins que...

— Papa ! gémit Michael.



Quelque part dans les montagnes du Nebraska...

— Ma femme ? Et les enfants ? s'enquit Hodges avec anxiété.

Thurston Potter rassura le Président.

— Ils sont indemnes. Nous sommes en sécurité ici.

Le porte-parole s'assit dans le fauteuil et laissa pendre ses mains entre ses genoux. Andrew Hodges appuya la tête sur l'accoudoir du divan et regarda au plafond en poussant un long soupir.

— Tout le monde est arrivé au mont Lincoln ? demanda-t-il encore.

— Dorian, votre chef d'état-major, est ici, ainsi que Thorpe, le contre-amiral Corbin et quelques officiers supérieurs. Le lieutenant Brighton est avec vos enfants. Il leur passe des dessins animés dans la salle de projection.

— Et Meeker ?

Le porte-parole baissa les yeux.

— Aux dernières nouvelles, il était parti chercher sa femme. Personne ne l'a revu. Washington n'est plus qu'un tas de cendres. Sneed, le vice-président, a également été porté disparu...

Hodges se redressa.

— Mon Dieu... Sneed... Meeker... Et combien d'autres ? Combien de millions d'Américains ?

Un silence épais tomba entre les deux hommes. Puis, la voix blanche du président s'éleva à nouveau :

— Des estimations sur le nombre de victimes, Thurston ?

Potter n'eut pas le temps de répondre. On frappait nerveusement à la porte. Corbin entra, la mine pâle et défaite, et s'avança vers eux, oubliant le salut militaire d'usage.

- Monsieur le Président. J'ai là un premier rapport sur la situation.
- Hodges se pencha vers son bureau pour attraper le paquet de Kool. Il prit une cigarette et l'alluma.
- Combien de morts, de blessés ? fit-il.
- C'est encore trop tôt pour le dire, Monsieur, répondit le contre-amiral. Mais nous avons été l'objet d'un bombardement massif visant la plupart de nos capitales fédérales et de nos bases militaires. Il semblerait que des charges à neutrons aient été utilisées...
- Et de leur côté ?
- Centres industriels détruits pour la plupart, Monsieur. Importants dégâts dans les zones urbaines. Mais on peut dire que nous avons subi les plus lourdes pertes.
- Il y eut un silence, puis Corbin reprit :
- Je crois que nous avons perdu la première bataille, fit-il d'un ton amer.
- La première ? dit Hodges en roulant sa cigarette entre ses doigts. Mais, amiral, il n'y en aura pas d'autre...



— Que personne ne regarde par les hublots ! hurla Rourke. Rentrez la tête dans les épaules et protégez vos yeux !

Il venait d'apercevoir un autre éclair fluorescent à l'ouest. Le 747 venait juste de traverser le Mississippi. Un énorme champignon blanc s'était élevé dans le ciel. La ville de Saint Louis, Missouri, n'existait plus.

Il s'assit et essuya la sueur qui perlait à son front. La chance était avec lui. S'il n'avait pas été à l'abri dans le cabinet de toilette, tout à l'heure, il aurait sans doute perdu la vue...

Après quelques minutes, les turbulences cessèrent. Rourke se releva. La plupart des passagers pleuraient. Les visages effarés se tournaient vers lui. Il voyait la mort dans chacun de ces regards agrandis par la terreur.

Un vieil homme cherchait ses lunettes à tâtons dans l'allée. Il se traînait sur les genoux en pleurnichant. Rourke le prit par le bras.

— Asseyez-vous, je vais vous aider.

Le vieillard leva sur lui un visage hagard.

— C'est... la fin ? demanda-t-il un sanglot dans la voix.

Rourke lui tendit ses lunettes, et secoua la tête.

— Non. Nous sommes encore là. En bas, je ne sais pas...

Un éclair bleu traversa l'horizon. Il tapota l'épaule du vieux et se retourna. L'hôtesse accourait vers lui. Une nouvelle secousse déstabilisa le Boeing et elle tomba sur le côté. Rourke se précipita.

— Pas de mal ?

Elle écarta la mèche de cheveux roux qui lui barrait le front.

— Ça va, répondit-elle.

— Comment vous appelez-vous ?

— Joanna...

Elle était d'une pâleur effrayante. Ses lèvres tremblaient comme si elle allait tout à coup éclater en larmes. Rourke la serra contre lui.

— Dites-moi ce qui se passe. Vous venez de la cabine de pilotage, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça et enfouit son visage dans ses mains.

— Joanna... insista-t-il. Je dois savoir.

Il sortit sa carte de la CIA et lui releva doucement le menton.

— Vous comprenez ? fit-il à mi-voix.

Il essuya les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Le pilote et le copilote ont perdu la vue... C'est ça ?

— Oui, répondit-elle en avalant péniblement sa salive. L'éclair juste avant l'explosion...

— Ils sont en pilotage automatique ?

Elle hocha la tête.

— Oui, mais avec toutes ces turbulences, je ne sais pas si...

Il se redressa et lui tendit la main.

— Il faut faire une annonce pour calmer tous ces malheureux, déclara-t-il.

Rourke empoigna le micro :

« Mesdames, Messieurs, mon nom est Rourke, John Rourke. Je suis un agent spécial du gouvernement... »

Des murmures s'élevèrent de toutes parts, bientôt couverts par des appels de détresse. Rourke devait presque crier pour se faire entendre.

« Je vous en prie, calmez-vous et écoutez ce que j'ai à vous dire. Tout d'abord, tirez le rideau du hublot et ne regardez pas à l'extérieur. Si quelqu'un à côté de vous a des troubles de vision, ne vous inquiétez pas... Ce devrait être temporaire seulement... »

L'hôtesse ouvrit des yeux ronds. Rourke mentait, mais le mensonge peut être un allié précieux dans de pareilles circonstances.

« ... J'ai reçu une formation de médecin et je passerai tout à l'heure pour porter assistance aux blessés. Nous devons nous entraider au maximum. Que chacun fasse ce qui est en son pouvoir pour... »

Le 747 bascula subitement. Rourke s'accrocha au montant du siège et empoigna l'hôtesse au moment où elle heurtait le panneau de contrôle de l'interphone. Des hurlements fusèrent dans l'appareil. Le Jet se stabilisa progressivement.

« Inutile de vous dissimuler la vérité. Les États-Unis sont sous attaque nucléaire, poursuivit-il en s'efforçant de maîtriser l'intensité de sa voix. Je ne connais pas l'ampleur des dégâts, mais nous autres ici, sommes à l'abri d'éventuelles radiations. »

« Je fais maintenant appel à celui ou ceux d'entre vous qui possèdent des notions de pilotage. Qu'ils se présentent dans le cockpit avant. Pas de panique, le commandant contrôle parfaitement l'appareil, mais en raison des turbulences et de la chaleur intense qui monte du sol, il a besoin d'assistance. S'il y a des infirmières ou infirmiers, secouristes ou autre, qu'ils viennent me trouver... »

Quelques passagers se levèrent et accoururent dans le poste avant. Rourke les fit entrer dans la cuisine de bord. Il ferma les rideaux et se tourna vers les six hommes et femmes qui attendaient ses directives.

— Est-ce que l'un de vous a des notions de pilotage ?

Une femme d'une trentaine d'années aux traits énergiques fit un pas en avant. Rourke la dévisagea. Il alluma un cigarillo à la flamme de son Zippo et s'appuya au frigo.

— Je prends des leçons de pilotage depuis trois semaines environ, fit la jeune femme.

— Combien d'heures de vol ?

— Quatre.

Rourke haussa les épaules.

— C'est mieux que rien. Quelqu'un d'autre ?

Personne ne broncha. Il contempla songeusement la braise de son cigare et adressa un sourire à Joanna.

— J'en conclus donc que les autres possèdent quelques rudiments de médecine. Joanna va réunir les médicaments qui se trouvent à bord. Une infirmière parmi vous ?

Pas de réponse. Il hocha la tête.

— J'ai menti tout à l'heure, poursuivit-il. Le fait d'être dans cet avion ne protège nullement des radiations. Évitez d'utiliser l'aspirine et les trucs de ce genre qui risquent d'irriter l'estomac. Appliquez des compresses froides pour les brûlures. Bref, faites ce que vous pouvez pour soulager les plus atteints. Du tact, de la psychologie et une bonne dose de gentillesse et de compréhension, voilà ce qu'il faut surtout. Des questions ?

Les volontaires secouèrent négativement la tête.

— Si vous avez un problème, n'hésitez pas à venir me trouver.

Il se tourna vers l'apprentie pilote :

— Votre nom, Miss ?

— Mandy Richards.

— Okay. Tous les deux nous allons voir si nous pouvons être utiles au commandant.

La jeune femme se mordit la lèvre.

— Vous savez, je... ne connais rien à ce genre d'appareil, monsieur Rourke.

Il lui prit le bras.

— Appelez-moi John. Vous savez ce que c'est qu'un manche à balai ?

Oui. Alors, suivez-moi.

Joanna était en train de vider l'armoire à pharmacie sur le comptoir tandis que les autres préparaient déjà les pansements.

Rourke passa devant la jeune femme et referma la porte du poste de pilotage derrière elle. Le commandant et le copilote se tordaient de douleur sur leurs sièges, le visage au creux des mains. Mandy Richards frémit et eut un sursaut de recul. Elle venait de comprendre.

— Mais... ils... ils sont *aveugles* ! murmura-t-elle en écarquillant les yeux.

Une flamme sombre dansait dans le regard de Rourke.

— C'est bien pour ça que nous sommes ici, Mandy.

Elle s'appuya contre la porte, les jambes coupées.

— Qui... êtes-vous ? fit le commandant d'une voix brisée.

L'autre gémissait doucement en balançant le haut du corps.

— Commandant Stewart, mon nom est Rourke, John Rourke. Je suis venu vous aider.

— C'est vous le toubib ?

— En quelque sorte, répondit-il. Mais j'ai aussi piloté des chasseurs de combat et des hélicoptères. La jeune femme qui m'accompagne a de vagues notions en matière d'aviation de tourisme. Si nous suivons vos conseils, nous devrions parvenir à atterrir sans trop de dommages.

Le commandant grimaça de douleur.

— Impossible, toubib. Ces zincs sont trop compliqués à manier. Il faut connaître la machine. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi ?

Rourke soupira. Il fit passer son cigarillo au coin de ses lèvres et reprit :

— On n'a pas le choix. Nous devons essayer.

Il se pencha sur le tableau de bord.

— D'après ce que je vois sur la jauge, il nous reste l'équivalent de deux heures de vol avant d'être à sec. C'est à peu près ça, hein ?

Le commandant acquiesça sans mot dire.

— A la prochaine onde de choc, le pilote automatique risque de tout lâcher...

Stewart éloigna lentement les mains de ses yeux. Des larmes sillonnaient son visage buriné.

— Mais qu'est-ce que ça peut foutre de toute manière, nous sommes tous morts... *morts* !

Rourke essaya de le calmer.

— Peut-être pas, commandant fit-il fermement. Il y a des femmes et des enfants dans cet avion et ils n'ont pas encore parlé de se suicider. Il faut tout tenter pour les sauver !

Il y eut un lourd silence. Le copilote tourna vers eux son visage brûlé, une expression atroce déformait ses traits.

— Il a raison, dit-il à mi-voix. Il a raison boss. Il reste une chance.

Stewart hocha la tête. Il ouvrit le cran de sûreté de sa ceinture et tendit les bras pour que Rourke l'aide à se lever. Mandy le prit sous les aisselles et tous deux l'allongèrent dans le fond de la cabine.

— Allez chercher des oreillers, couvertures, de l'eau et deux ou trois serviettes, dit Rourke à la jeune femme.

Il inclina ensuite le siège du copilote. Sa tête roula en arrière. Il avait déjà sombré dans l'inconscience.

Mandy était de retour.

— Faites ce que vous pouvez pour le commandant. Je vais essayer de piger quelque chose à tout ce bazar.

Il s'installa aux commandes et décrocha le micro.

« Ici Rourke, fit-il. Joanna, venez dans le poste de pilotage dès que vous avez une seconde... »

— Comment va le commandant ? demanda-t-il à l'adresse de Mandy.

— Il s'est évanoui.

Il consulta la myriade de cadrans lumineux, de compteurs, de voyants rouges, bleus, verts, puis regarda droit devant lui. Une chaîne de montagnes se profilait au loin. Il devinait les cimes blanches dans la nuit... La première nuit nucléaire. Un frisson glacé remonta le long de son échine. L'ombre immense du ciel enveloppait la terre. L'image de toutes ces villes peuplées de cadavres traversa son esprit. Il serra les dents. Et Sarah ? Et les enfants ?

Joanna posa la main sur son épaule. Il sursauta.

— Vous m'avez appelée ?

Il prit une profonde inspiration.

— Est-ce qu'il y a un manuel du parfait petit pilote qui traîne quelque part ? fit-il sans sourire.

CHAPITRE IX

Sarah repoussa le matelas et la couverture tout en serrant ses enfants contre elle. Elle plissa le front. Cette odeur... De la fumée ? Non, plutôt de la poussière de plâtre.

— Je crois qu'on peut aller voir ce qui s'est passé, maintenant.

Des gravats jonchaient le sol de la cave et une poutre s'était détachée du plafond. Sarah rampa sur les genoux et ramassa le transistor égaré dans un coin. Pas un son n'en sortait, simplement une sorte de silence qui chuintait sinistrement. Elle le secoua, puis essaya un autre poste. La bande FM était muette également.

— Comment ça se fait qu'on n'entende plus rien ? demanda Michael.

— Sûrement qu'un fil s'est dessoudé, répondit-elle en évitant le regard scrutateur de son fils. Je n'y connais rien. Ton père pourrait mieux t'expliquer...

— Où est papa ? fit Ann.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Sarah la prit dans ses bras et couvrit ses joues de petits baisers sonores.

— Il va venir, murmura-t-elle. Il va bientôt venir...

Elle reposa l'enfant à terre. Michael passa un bras autour des épaules de la petite.

— Reste ici avec ta sœur, lui ordonna Sarah. Je monte pour voir s'il n'y a pas trop de dégâts.

Il secoua vivement la tête avec un regard égaré.

— Ne nous laisse pas, maman ! On vient avec toi.

Elle hésita un instant, puis :

— D'accord, mais marchez derrière moi.

La lampe électrique — une Kel-Lite appartenant à John — était toujours allumée. Elle dirigea le faisceau lumineux sur l'escalier et gravit les marches. Une odeur de gaz la fit s'arrêter net. Elle se tourna vers Michael.

— Mike, fit-elle doucement, va chercher les bonbonnes d'eau. Dépêche-toi.

Il plissa le front.

— Maintenant ?

— Tout de suite. Il y a une fuite de gaz. Le feu peut se déclarer à n'importe quel moment. Ne touche à rien de métallique et ne traîne pas les pieds. La moindre étincelle et tout peut sauter.

Michael se mordit les lèvres et redescendit précautionneusement. Ann serrait fébrilement la main de sa mère dans la sienne.

Sarah prit l'une des bonbonnes et continua à monter. Des morceaux de plâtre et des éclats de bois jonchaient les marches. Elle débaya le passage, attentive à chacun de ses gestes. Une vraie « conscience de Samourai », pensa-t-elle, pour reprendre l'une des expressions favorites de John. Elle réprima soudain un cri en voyant son fils donner des coups de pied dans les gravats.

— Michael ! *Non !*

Il la regarda d'un air ahuri.

— N'envoie pas promener ces machins, fit-elle. Je te répète qu'il suffit d'une étincelle... Prends ta sœur par la main, et pour l'amour de Dieu, fais attention !

Ann levait sur elle ses yeux apeurés, retenant un sanglot qui lui nouait la gorge.

— Tout va bien, ma chérie. N'aie pas peur.

La porte qui ouvrait sur le rez-de-chaussée était fermée. Sarah contempla fixement la poignée de cuivre. L'odeur de gaz était de plus en plus forte. Une étincelle... Une étincelle seulement et tout risquait de sauter. Elle avança la main. Le métal froid lui arracha un frisson. Le pêne risquait de frotter et...

— Qu'est-ce qu'il y a maman ? demanda Michael. Tu veux que je l'ouvre pour toi ?

Elle lui fit signe de se tenir tranquille. Trop tard. L'enfant tournait la poignée.

— Mike !

Son cœur manqua un battement. Elle avait instinctivement fermé les yeux, protégeant Ann de ses bras écartés. Michael sourit.

— Eh ben quoi ! C'est pas sorcier d'ouvrir une porte !

Elle secoua la tête d'un air exaspéré. John aurait dû donner à son fils quelques leçons de prudence élémentaire...

La maison était un vrai désastre. Toutes les fenêtres avaient éclaté. Les meubles projetés contre les murs étaient en mille morceaux. Des débris de vaisselle étaient éparpillés jusque dans l'entrée. Des fils électriques pendaient un peu partout et l'une des cloisons s'était effondrée...

Ann regardait tout ça, bouche bée, une lueur d'effroi traversant ses yeux bleus.

— Qu'est-ce qui s'est passé, maman ? J'ai peur.

Sarah entoura ses épaules.

— De méchants messieurs ont jeté des grosses bombes sur notre pays, ma chérie...

Elle balaya la pièce du geste.

— Toute cette dévastation, c'est à cause de la bombe qu'ils ont fait tomber sur Atlanta...

Ann tordait entre ses doigts une mèche de cheveux blonds. L'incompréhension se lisait sur son visage.

— Mais, maman... Comment ça se peut ? Il nous faut une heure et demie en voiture pour aller à Atlanta !

Sarah resta silencieuse un long moment. Un flot de souvenirs envahit son esprit. Les avenues brillantes, les restaurants, les cinémas, le zoo... Tous ces lieux qu'elle aimait n'étaient plus que des ruines à présent. Sa gorge se resserra. Atlanta comptait plus de 500 000 habitants...

Elle souleva Ann dans ses bras et la pressa contre son cœur.

— Écoute-moi bien, commença-t-elle. Nous allons prendre quelques affaires et nous irons dormir dans l'écurie. Papa nous rejoindra là-bas. D'accord ?

L'enfant fit la grimace.

— Je n'aime pas l'écurie.

— Moi non plus, renchérit Michael.

Elle reposa Ann à terre et soupira.

— Nous ne pouvons pas rester ici, les enfants. Vous sentez le gaz ? C'est très dangereux. Faites confiance à maman.

Ils hochèrent la tête à contrecœur.

— Aidez-moi à rassembler ce dont nous avons besoin. Mike, monte dans la chambre. Prends des paires de jeans pour toi et ta sœur, des chemises et quelques pulls. Mets tout ça dans ton sac à dos. N'oublie pas tes chaussures de tennis. Ann, les tee-shirts sont dans le tiroir de la commode, avec ta salopette bleue. Allez ! Dépêchez-vous tous les deux !

Le premier étage était complètement dévasté également. Sarah fit le tour des chambres derrière les enfants et redescendit vers sa chambre.

— Faites bien attention aux éclats de verre ! cria-t-elle depuis l'escalier.

Elle soupesa le Colt dans sa main, debout devant la coiffeuse. Son reflet dans la glace la fit sursauter. « Model Mk IV/Series 70. Caliber 45 ACP », lut elle sur le canon chromé. Avec le fusil, c'était la seule arme que John avait laissée dans la maison. La crosse était munie de bandes de caoutchouc pour l'adhérence et l'image d'un cheval était gravée dans un petit médaillon. Elle empocha les deux chargeurs de rechange et jeta une boîte de cartouches dans le sac de sport. Elle glissa le Colt dans son jean. L'acier froid la fit frissonner.

Les portes de l'armoire pendaient bizarrement sur leurs gonds. Des vêtements gisaient çà et là. Sarah ramassa deux jeans délavés, quelques tee-shirts et pulls, ses chaussures de marche et autant de paires de chaussettes qu'elle put en trouver, puis fourra le tout dans le sac.

Dans la salle de bains, elle prit plusieurs blocs de savon, du dentifrice, pansements adhésifs et spray désinfectant, qu'elle tassa dans la poche latérale.

En sortant, elle aperçut leur photo de mariage sur le sol. Le cadre était brisé. Elle dégagea le cliché grand format, le plia en quatre et le rangea dans la poche intérieure de sa fly-jacket. La photo des enfants suivit le même chemin.

Michael et Ann l'attendaient dans le couloir. Elle vérifia qu'ils n'avaient rien oublié et les poussa, vers la cuisine. Là, elle remplit le duffle-bag de sachets de nourriture lyophilisée, de soupes en boîte et autres bricoles, tubes de vitamines, lait en poudre, etc.

— Michael, tu porteras ce sac. Ann, la petite valise avec les vêtements. J'arrive tout de suite.

Sarah se précipita dans le salon et décrocha le fusil à double-barillet accroché au-dessus de la cheminée. Son regard tomba alors sur le poignard de John, un superbe *Semper Fidelis* gravé aux armes de l'*US Marine Corps*, cadeau d'un ami officier. Elle le glissa dans sa poche.

Les chevaux piaffaient dans l'écurie. Elle se figea sur le perron de la maison et tendit l'oreille. Les deux enfants retenaient leur respiration. Des chiens hurlaient au loin. Un vent tiède les caressait. Malgré l'heure avancée de la nuit, une immense lueur orangée couvrait l'horizon...

L'un des chevaux se mit à hennir. Sarah frissonna. Elle percevait d'étranges vibrations dans la pénombre qui les entourait. Une sorte d'électricité dans l'air. Elle avala péniblement sa salive et descendit les trois marches qui la menaient dehors.

Toutes les maisons de la rue avaient été soufflées. Pas un cri, pas un appel. Rien. Des silhouettes d'arbres torturées se profilaient dans la nuit. Leurs troncs avaient éclaté, et des branches brisées jonchaient le sol. Des rats couraient dans tous les sens et les frôlaient à chaque pas. Un énorme oiseau vola vers eux dans un lugubre claquement d'ailes, et disparut dans un cri sinistre.

Sarah frissonna. Était-elle la seule, avec ses enfants, à avoir survécu ? Elle serra davantage la main de son fils et de sa fille, puis respira longuement. À présent, il fallait qu'elle soit forte. Qu'elle les protège de ce cataclysme qui avait balayé en quelques heures leur vie familière et les avait plongés dans un cauchemar. D'un pas décidé elle les entraîna vers l'écurie. C'est à ce moment, qu'elle perçut un bruit. Quelque chose d'indistinct qui ressemblait à une menace...

CHAPITRE X

Thurston Potter entra dans le bureau. Il avait les traits tirés et de larges cernes sous les yeux. Le Président se redressa en étouffant un bâillement.

— J'ai les premières estimations, Monsieur.

— Elles ont été vérifiées ? demanda Hodges.

— Oui, par ordinateur...

— Alors ?

— Seulement vingt pour cent de nos missiles sol-sol ont atteint leurs cibles. Nos bombardiers ont été extrêmement efficaces. Quinze pour cent de pertes sur une flotte de six cents appareils. Les submersibles *La Fayette* et *Poséidon* équipés de fusées Polaris ont causé de grands dommages sur les régions côtières de la Baltique. En tout cas, leur faisceau à particules est un vrai démon. Il a neutralisé une soixantaine de nos missiles balistiques et...

Hodges l'interrompt d'un geste de la main.

— Le nombre de victimes, Thurston, c'est ce que je veux savoir.

Le porte-parole s'éclaircit la gorge. Ses jambes tremblaient sous lui.

— Euh... Nous estimons que soixante pour cent de la population des États-Unis est décimée. Cent quarante-cinq millions de morts ou de mourants, Sir.

Andrew Hodges blêmit.

— Enfer et damnation ! rugit-il.

Potter s'assit sur le bord du fauteuil. Il avait du mal à respirer. Il continua cependant d'une voix entrecoupée :

— Le nombre de brûlés au troisième degré est soixante-quinze fois supérieur au nombre de lits disponibles dans les hôpitaux spécialisés...

Il s'arrêta un instant et essuya la sueur qui inondait son front.

— Il faut compter que vingt pour cent du reste de la population succombera aux empoisonnements dus à la radioactivité. Dans quelques semaines, nous devrions atteindre le chiffre maximum de cent soixante-quinze millions de morts...

— Mon Dieu... souffla le Président.

Un groupe d'étoiles scintillait dans l'espace. Il regarda longuement par la vitre renforcée.

— Et du côté soviétique ? demanda-t-il.

— Nous avons détruit soixante pour cent de leur industrie lourde et quarante pour cent de leur population. La Chine les pilonne sans arrêt depuis hier soir. Leurs pertes vont être énormes. Les îles Britanniques ont été dévastées ainsi que plusieurs grandes villes canadiennes.

La France est intacte, mais les blindés russes sont en train de déferler sur l'Europe du Nord. À mon avis, ils n'iront pas loin. Les Chinois vont leur donner du fil à retordre.

— Où en sont nos troupes, Thurston ?

— Les divisions basées en Europe ont été décimées à quatre-vingts pour cent, continua Potter, et d'après le rapport du Pentagone, nos lampes de lancement, dépôts d'armes et de blindés, situés sur le territoire ont été détruits. La nouvelle la plus terrible...

Le porte-parole se leva et arpenta la pièce. Un tic nerveux faisait tressauter tout un côté de son visage. Il poursuivit :

— Les missiles qui ont atteint la Californie auraient causé la rupture de la faille de San Andréas provoquant des tremblements de terre et de gigantesques raz-de-marée. Nous n'avons pas encore eu confirmation, mais tout laisse à croire que...

Andrew Hodges frappa l'accoudoir de son poing fermé. La colère et l'impuissance bouillaient dans ses veines. Thurston marchait toujours de long en large, tout en débitant d'une voix hachée :

— New York a été englouti. Les eaux de l'Atlantique sont montées de plusieurs mètres. Impossible à mesurer cependant. Les systèmes de graduation ont été emportés.

— Asseyez-vous, Thurston, vous me donnez le tournis, fit Hodges d'une voix sans timbre.

Le porte-parole s'appuya au rebord de la fenêtre.

— Est-ce que les Russes sont en train de nous envahir ?

Potter hocha gravement la tête, frottant ses paumes moites sur son pantalon de serge bleu.

— Ils ont déjà débarqué dans les villes dévastées par les bombes à neutrons, donc sans risque de contamination. Mais leur action est plus symbolique qu'autre chose. Ils n'ont plus assez d'hommes pour occuper notre pays et, comme je vous le disais, leur industrie lourde est pratiquement anéantie. De plus, nous avons encore assez de troupes de choc pour leur mener la vie dure pendant des années...

Le regard du Président se leva à nouveau vers le ciel. La constellation d'Orion apparaissait à présent au-dessus des montagnes.

— Certains de nos savants prédisaient qu'en cas d'explosions nucléaires massives, la terre serait précipitée dans l'espace et irait se

fracasser sur le soleil...

Il eut un sourire amer.

— Je suppose que Dieu en a décidé autrement.

Le porte-parole cilla.

— Il est fort possible que l'axe de rotation de notre planète ait été dévié, Sir. Cela causerait d'importants changements climatiques. Il est trop tôt pour se prononcer sur ce sujet...

Un lourd silence s'installa entre les deux hommes. Andrew Hodges entendait le sang battre à ses tempes comme un tambour de guerre et sa vue se brouillait peu à peu. Il porta la main à sa poitrine en respirant profondément...

— Qu'allez-vous faire, Sir ? demanda Potter.

Le Président s'adossa lentement à l'accoudoir.

— Je savais que vous finiriez par me poser la question. Je n'ai aucun précédent historique pour me guider. Les États-Unis d'Amérique ne sont que ruines et désolation...

Il secoua la tête, le front creusé de rides profondes.

— Et au sujet des retombées radioactives ? Nous avons quelque chose là-dessus ?

— Plusieurs plans à l'étude. Il faut analyser la situation de plus près, mais très vraisemblablement, les retombées vont se localiser dans des secteurs bien définis. Certaines zones vont devenir *Nuclear Wasteland*, des déserts nucléaires. Rien à tirer de ces terres pendant plusieurs centaines d'années. La région la plus durement touchée est le bassin du Mississippi. On peut dire que tout le centre du pays, les États du Midwest et une partie du Texas, ne seront qu'un vaste *no man's land*.

Le président ferma à demi les yeux.

— La planète n'est toutefois pas morte...

— À première vue, non, Sir. Je ne sais pas si je dois vous faire part de cette réflexion de l'amiral Corbin...

— Dites toujours.

— Il émettait l'opinion que les générations futures pourraient bénir cette guerre nucléaire. Seuls survivront ceux qui sauront s'adapter. Il va s'opérer une sorte de sélection naturelle qui va améliorer la race, la rendre plus résistante. Il prévoit un bond fabuleux de l'homme dans son évolution génétique...

Hodges se gratta pensivement le menton, puis dit comme en lui-même :

— Corbin est un imbécile. Je l'ai toujours pensé...



Le Premier soviétique feuilleta la liasse de documents posée devant lui et signa les quatre premiers feuillets. Les transports de troupes en

direction de l'Amérique du Nord commenceraient dans moins d'une heure, le temps pour ces ordres de parvenir au QG de l'armée. La première ville investie serait Chicago... ou ce qu'il en restait après le raz-de-marée du lac Michigan. La majorité des grandes cités de la côte est, Washington, Atlanta, par exemple, étaient inhabitables en raison des dangers de la radioactivité. Le Premier consulta le rapport des experts. Deux cent quatre années ! Il faudrait attendre plus de deux siècles pour que les risques de contamination soient définitivement écartés...

Il éteignit la lampe de bureau et se frotta les yeux. Le plafonnier faisait pleuvoir dans la pièce une lumière blafarde, une sorte de jaune sale. Il donnerait des ordres pour qu'on change ça. Un abri antiatomique se devait d'être un peu moins triste qu'un caveau funéraire tout de même.

L'ours ukrainien plissa douloureusement les lèvres. Los Angeles et San Francisco avaient été rayés de la carte, ainsi que toute la partie occidentale du Canada. En se détachant du continent, la Californie avait provoqué une demi-douzaine de raz-de-marée géants atteignant l'extrême pointe de l'Alaska. Les répercussions des séismes qui agitaient encore l'Ouest américain étaient susceptibles de se faire sentir jusqu'en Sibérie et jusqu'au Japon.

Il poussa un juron. Cette série de catastrophes n'augurait rien de bon. Si jamais le socle sibérien se mettait à bouger...

Il remua inconfortablement sur son siège. Son arthrose le faisait terriblement souffrir.

Cent vingt millions de Soviétiques étaient morts. Des hommes, des femmes, des enfants, et le conflit armé avec la Chine était loin d'être résolu.

Le Premier se leva en grimaçant de douleur. Il ne supportait plus cette lumière...



Rourke se retourna vers la jeune femme toujours agenouillée près du commandant Stewart. Elle leva sur lui un regard angoissé.

— Il... il est mort, balbutia-t-elle.

Rourke inclina la tête. Le second avait rendu l'âme une demi-heure plus tôt.

— Au poker, on appelle ça une mauvaise main, Mandy.

— Je ne crois pas que ce soit le moment de...

Il la coupa.

— De faire de l'humour ? Mais je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux, Miss.

Elle rabattit la couverture sur le visage du pilote et se redressa.

— Okay, dit Rourke dans un soupir. Nous avons moins de deux heures de vol devant nous. Une centaine de passagers hystériques derrière, et un holocauste nucléaire en dessous. Il nous reste l'espoir d'une vie meilleure au royaume des Cieux, c'est vrai, mais en attendant, le destin nous a refilé de drôles de cartes !

Mandy Richards s'accouda au dossier du siège, le regard perdu dans la sombre immensité qui s'étendait autour d'eux. Cette impression de solitude glacée la pénétrait peu à peu et la faisait frémir.

Rourke maintenait tant bien que mal le nez de l'appareil pointé au-dessus de la ligne d'horizon. Il avait retiré le pilote automatique quelques minutes auparavant et repris de l'altitude pour éviter les turbulences.

Il mordit nerveusement son cigare éteint et le fit rouler au coin de ses lèvres. La radio était branchée, mais rien d'autre ne leur parvenait que le crachotement continu des parasites.

Joanna et l'équipe médicale improvisée avaient rétabli le calme parmi les passagers. Il y avait une dizaine de cas de brûlures au troisième degré. On avait injecté une dose de morphine aux plus faibles. De toute façon, pour eux, la mort était au bout...

Rourke sursauta soudain. Une voix lointaine s'élevait dans le haut-parleur. Il augmenta le volume et tendit l'oreille. C'était la première manifestation de vie qui leur parvenait de la terre.

La friture cessa tout à coup. Il en profita pour émettre.

— 747 de Canamerican. Vol 601. Est-ce que vous me recevez ? Répondez. Je répète. 747 de Canamerican...

Le brouillage reprit. La voix parut s'éloigner, puis revint.

— Ici Buck Anderson. Je suis radioamateur. Tombstone, Arizona. Je vous reçois trois sur cinq, commandant. À vous.

Rourke eut un petit sourire crispé.

— Je ne suis pas plus commandant que vous, mon vieux. Juste un passager. Pilote et copilote sont morts par irradiations. Pouvez-vous nous brancher sur la fréquence de l'aéroport de Tucson ? À vous. Terminé.

— Il n'y a plus de Tucson...

La voix du type se perdit dans les parasites. Rourke jura.

— Buck ? Me recevez-vous ? Ici vol 601. Buck ?

La réception s'éclaircit à nouveau.

— Je vous reçois... Tout l'Ouest est sous les eaux... : faille de San Andréas... La Californie s'est détachée du continent... L'Arizona est une île à présent...

Mandy et Rourke se dévisagèrent fixement. Des larmes jaillirent dans les yeux de la jeune femme.

Le radioamateur continuait :

— Tout le monde est mort... L'eau monte d'heure en heure... Aucun

espoir... Bombes... Séismes...

La friture reprit le dessus. Rourke tourna lentement le bouton de fréquence à la recherche de Buck. Mandy n'écoutait plus. Le visage noyé de larmes, elle se tourna vers la vitre... vers le vide et le néant qui semblaient se rapprocher d'eux à chaque minute.

— Buck ? Buck ? appelait Rourke penché sur le micro.

— Washington... New York... Saint Louis... Tous morts. Je... je suis atteint par les radiations... Je n'en ai plus pour longtemps... Désolé de ne pouvoir vous aider... À vous.

— Avez-vous des nouvelles d'Atlanta, Buck ? À vous.

— Ville détruite, Canamerican... Ne sais rien de plus... Mon générateur me lâche... Je dois couper... C'est l'enfer en bas. *Good luck...*

Rourke sentit son cœur se serrer. Le type était en train de mourir et il le savait.

— Adieu, Buck...

Il raccrocha le micro. À ce moment une colonne de feu s'éleva du sol, six mille mètres plus bas. Un énorme champignon orange se forma. La carlingue vibra effroyablement. Le jet fit une brusque embardée. Rourke serra les dents et s'accrocha au manche de commande.

Au prix d'un effort surhumain il réussit à redresser l'appareil. Il balaya la sueur qui ruisselait sur son front et jeta un coup d'œil sur Mandy. La jeune femme était accroupie, le dos appuyé contre la cloison et secouait la tête comme pour chasser une image qui la hantait. Son regard faisait presque peur...

— Mandy ? fit-il doucement. Vous aviez quelqu'un en Californie, c'est ça ?

Elle acquiesça et murmura d'une voix étranglée :

— Mon... mari.

Rourke ne répondit pas tout de suite.

— J'ai une femme et deux gosses en Géorgie.

Elle ferma les paupières.

— Je veux mourir... dit-elle. Mourir pour ne plus penser à rien. Vous, vous avez un espoir de retrouver les vôtres. Moi, aucun.

Rourke chercha quoi lui dire, mais chaque être humain ne devait-il pas trouver sa propre raison de vivre, au plus profond de son cœur ?

Elle avait raison cependant. Il était absolument impossible que quelqu'un puisse survivre à la catastrophe californienne.

— Il faut poser cet avion, Mandy. Si nous ne le faisons pas pour nous, faisons-le pour eux !

Il fit un geste en direction des compartiments arrière.

— Qu'est-ce qui nous attend en bas... si jamais nous parvenons à atterrir ? Vous l'avez entendu comme moi, ce type sur la radio...

Rourke eut un léger haussement d'épaules.

— Si vous voulez mon avis, je ne crois pas que l'humanité soit arrivée au bout du rouleau. C'est sans doute la fin d'un monde, d'une civilisation, mais il y aura autre chose. Les ruines serviront de fondations pour les temples futurs...

La jeune femme essuya ses larmes, dévisageant curieusement Rourke. Elle se remit sur ses jambes. Un mince sourire apparut sur ses lèvres.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-elle après un silence.

Il mordilla son cigare à demi consommé.

— Allez me chercher un scotch, Mandy. J'ai besoin d'un remontant. Ensuite, je réfléchirai...

CHAPITRE XI

N'ayant pu localiser d'où venait ce bruit anormal, Sarah s'était jetée à terre, serrant très fort la crosse de son fusil dans sa main. Les enfants se blottirent contre elle.

— Qui c'est, maman ? fit Michael d'une voix inquiète.

— Chut...

Elle risqua un œil par la fenêtre à guillotine. Le carreau cassé laissa pénétrer une bouffée d'air chaud. Quatre hommes et une femme inspectaient les abords de la maison. Ils étaient relativement jeunes et chacun d'eux portait un pistolet-mitrailleur en bandoulière. Leurs silhouettes menaçantes se découpaient sur le ciel sombre piqué d'étoiles. L'un des types se mit à tourner autour de l'écurie. Sarah sentit son sang se glacer.

— Hé, là-dedans ! hurla la fille en pointant le canon de son arme sur la porte restée entrouverte.

Son crâne était rasé sur les côtés. Une crête de cheveux rouges descendait jusque dans sa nuque. Une large cicatrice barrait sa joue droite.

— Maman ! s'écria Ann. La dame elle dit bonjour à la maison !

Sarah lui fit signe de se taire, mais trop tard. Les autres l'avaient sûrement entendue. Deux des hommes bondirent dans les taillis. Le plus grand fit quelques pas vers l'écurie. Il était coiffé d'une casquette de cuir noir cloutée et portait une tunique kaki qui lui arrivait à mi-cuisse.

— Qui est là-dedans ? lança-t-il d'une voix haineuse.

Sarah entendit son cœur cogner dans sa poitrine. Ann s'était mise à pleurer.

— Quand je pose des questions, j'aime bien qu'on me réponde ! cria le type.

Une ombre le dépassa. Le quatrième homme se glissait sur le côté, courbé en deux. Il était complètement chauve et ses yeux luisaient dans l'ombre.

Elle arma le fusil d'un geste sec.

— C'est moi qui suis là ! fit-elle. Je vous préviens que je suis armée et prête à me défendre !

Un ricanement fusa derrière elle. Elle fit volte-face. L'un de ces salauds avait réussi à pénétrer dans l'écurie par la lucarne du fond et braquait son M 16 sur les enfants. L'éclat bleuté du canon vibrait dangereusement dans l'obscurité.

— Lâche ton pétard, lady, ou bien je tue les mômes ! aboya-t-il.

Michael sauta sur ses jambes.

— Ne bouge pas ! hurla Sarah.

— Laissez ma mère tranquille ! lança-t-il rageusement.

Elle entendit un bruit de pas précipités dans la cour, puis la voix de la fille s'éleva dans son dos :

— Tu n'as aucune chance. Jette ton arme.

Sarah sentit son estomac se nouer. Un autre homme se faufilait entre les stalles. Les chevaux se mirent à hennir. Elle laissa tomber le fusil sur le sol poussiéreux.

— Écarte-toi des mômes ! ordonna le type à la M 16.

Les yeux de la jeune femme lancèrent des éclairs.

L'autre eut un sourire cruel.

— Fais ce que je te dis, lady, ou je leur troue la peau !

Sarah se redressa lentement. Du coin de l'œil, elle aperçut Michael qui rampait vers leurs sacs. Instinctivement, elle sut ce qu'elle devait faire. Elle avança vers le centre de l'écurie. Le plancher inégal grinçait sous ses pas. Elle était à moins de cinq mètres de l'homme. Son regard brillait étrangement dans la semi-pénombre. Il avait un nez crochu d'oiseau rapace, des lèvres minces, un cou de taureau.

La fille coiffée à l'iroquoise appela depuis la fenêtre :

— Qu'est-ce que tu fais, Eddie ?

Il fit un geste obscène de la main.

— Madame et moi, on va s'en payer une tranche, ricana-t-il. Après on verra...

Sarah se retourna. Ann pleurait dans le coin, les bras repliés sur son visage.

— À genoux, lady. Tu vas me montrer ce que tu sais faire.

L'homme fit glisser sa M 16 dans son dos et s'approcha de Sarah. La jeune femme referma les doigts autour du manche du couteau à lame courte et lentement, très lentement, elle le tira de sa poche pour le faire remonter dans sa manche.

Le Rapace était à moins d'un mètre d'elle. Elle vit la boucle de son ceinturon lancer un reflet glacé dans l'obscurité. Il dégrafa son pantalon, puis brandit son poing fermé sur le nez de Sarah. Derrière lui, l'autre type les observait, son pistolet-mitrailleur pointé vers le sol.

— Hé, lady ! cracha le Rapace. Tu vas me prendre dans ta bouche et

rentrer les dents ou je te fais sauter les mâchoires !

Il éclata d'un rire gras. Sarah sentit une nausée monter à ses lèvres. La boucle du ceinturon représentait une tête de buffle à longues cornes. Elle prit une profonde inspiration et plongea subitement en avant. Sa main droite décrivit un brusque arc de cercle et vint frapper l'homme entre les reins. Il poussa un hurlement et s'effondra sur elle. Le poignard était fiché jusqu'à la garde dans le bas de son dos. Une tache de sang noir s'élargissait sur le blouson du Rapace.

La jeune femme roula sur le sol avec la rapidité de l'éclair. Michael vit l'autre type relever le canon de son arme.

— Maman ! Attention !

Sarah avait déjà dégainé le 45. Elle prit appui sur les coudes et releva le chien. Le coup de feu claqua. Une flamme orange troua l'obscurité. L'homme porta les mains à sa poitrine et tomba sur les genoux. Un flot de sang jaillit de sa bouche en un affreux gargouillis. Un spasme le secoua et il ne bougea plus.

Sarah bondit sur ses jambes et fit volte-face, l'automatique à bout de bras. L'Iroquoise braquait son arme sur Ann, le doigt crispé sur la gâchette. Le 45 aboya deux fois. La fille partit en arrière, comme soufflée par un furieux appel d'air, et retomba sur le dos, la poitrine ensanglantée.

— Mike ! Prends ta sœur. Allez vous cacher dans les stalles !

Elle se précipita vers la porte de l'écurie qu'elle entrouvrit. Les deux autres sortaient de la maison en courant. Ils traversèrent la cour, mais Sarah les tenait en joue. Les balles miaulèrent à leurs pieds. Le type chauve plongea derrière un arbre. L'autre s'abrita derrière le muret du jardin.

Elle aperçut la visière de la casquette du grand type. Les clous étincelaient dans l'ombre. Le réverbère du trottoir d'en face dispensait encore une faible clarté orange.

— Hé ! pouffiasse ! hurla-t-il. Rends-toi. Je te donne une minute. Après ça je fous le feu à ta foutue cabane. Toi et les mômes vous allez griller !

Michael appela depuis le fond de la grange :

— Maman ? Ça va ?

— Ne bougez pas, les enfants, dit-elle à mi-voix.

Sarah était étonnée de son calme. Ses mains ne tremblaient pas. Elle étreignait fermement la crosse de l'automatique, scrutant la pénombre. Elle étendit la jambe et ramena le fusil à elle. Le double barillet était plein. Elle repoussa le cran de sûreté et posa l'arme en travers de ses genoux.

Elle éjecta ensuite le chargeur du 45 et le remplaça par un nouveau.

Il fallait qu'elle tue ces deux types qui la guettaient dehors. C'était la seule alternative. Les bandes de pillards dans leur genre devaient

sillonner la ville. Les brigands du post nucléaire, songea-t-elle avec un sourire amer. Le règne de la terreur commençait pour les survivants de l'holocauste. Survivre allait devenir le mot clé de cette nouvelle ère.

Elle regarda le fourgon aménagé garé dans la rue. John avait passé ses week-ends à fignoler les arrangements intérieurs du Bedford. Mais elle n'irait pas bien loin avec ce gouffre à essence. Sans doute faudrait-il se battre pour chaque goutte de carburant.

Restait les chevaux. Tornado, un étalon alezan de cinq ans, et Esperanza, une jument grise achetée l'année dernière à *Jo's Corral*. Avec eux, elle pourrait fuir vers les montagnes et, peut-être trouver l'abri que John avait fait construire pour eux...

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Michael serrait sa sœur dans ses bras. Tous les deux étaient blottis contre le flanc de bois de la première stalle.

— Chaque seconde te rapproche de l'enfer, lady ! hurla le type depuis la cour.

Sarah sentit le feu de la colère monter en elle. La rage de vivre décuplait son courage. Elle posa le 45 sur le rebord de la fenêtre et empoigna le fusil.

Les balles ricochèrent sur le muret, envoyant voler des éclats de pierre. Elle entendit le type jurer. Le chauve riposta d'une rafale de pistolet-mitrailleur qui déchiqueta le châssis de la fenêtre.

Sarah sourit dans l'ombre. Une idée venait de germer en elle. Elle se redressa prudemment. Le cadavre de l'Iroquoise gisait au milieu de la cour, les bras en croix. Elle n'éprouvait pas le moindre sentiment de pitié pour elle cependant... Quelqu'un qui était capable de pointer le canon d'une arme sur la tête d'un enfant méritait cent fois la mort.

La jeune femme visa la fenêtre du rez-de-chaussée et tira. La vitre dégringola.

— Arrête ça, lady ! gueula l'homme couché derrière le muret.

Sarah pressa la détente à nouveau, déterminée à mettre son plan à exécution. C'était eux qui allaient brûler dans les feux de l'enfer, pas elle. Ils se trouvaient à moins de cinq mètres de la maison et l'explosion les soufflerait à coup sûr. Cette fuite de gaz était son salut...

Elle tira un autre coup de feu. Elle entendit une sorte de grondement sourd puis une énorme boule orange et bleue fit éclater les fenêtres et les murs de planches. Les flammes pleuvaient dans la cour en crépitant follement, embrasant les taillis, se coulant dans la nuit comme une traînée de lave. Le grand type bondit sur ses jambes. Ses vêtements étaient en feu. Sarah épaula et pressa la détente. Il se cambra bizarrement et roula dans la poussière. Le chauve tenta de fuir. Sarah voyait la lueur orangée des flammes danser sur son crâne

lisse. Elle le suivit un instant dans la ligne de mire et tira. Il mourut sans un cri...

CHAPITRE XII

— Monsieur le Président...

Thurston Potter secoua doucement Hodges par l'épaule. Celui-ci ouvrit un œil.

— Qu'est-ce que...

— Vous vous êtes endormi sur le divan, Sir. Andrew Hodges regarda autour de lui d'un air égaré.

— Ce n'était donc pas un cauchemar...

Le porte-parole secoua lentement la tête.

— Malheureusement, non.

Le Président se redressa.

— Où en sommes-nous ?

— Nous venons de recevoir un message du Kremlin. Les Russes menacent de détruire les quelques villes encore intactes de la côte est si nous ne nous rendons pas.

Hodges plissa douloureusement le front.

— Passez-moi une cigarette, Thurston. Potter allongea le bras pour prendre le paquet de Kool posé sur le coin du bureau. Il offrit du feu au Président tout en le dévisageant avec anxiété.

Il tira une longue bouffée et soupira :

— Bon Dieu, Thurston, si nous capitulons, ils vont envahir le pays sans qu'on puisse leur opposer de résistance...

Le porte-parole acquiesça en silence.

— Et s'ils me capturent, ils pourront me faire dire n'importe quoi. Le truquage, ça les connaît.

Hodges se tut un instant, puis :

— Le vice-président est mort, ainsi que tous les membres de mon cabinet, n'est-ce pas, Thurston ?

— Oui, Sir.

— Si je mourais, les Soviétiques se trouveraient dans une impasse. Ils ne pourraient obtenir une reddition du gouvernement des États-Unis, puisqu'il n'y aurait plus de gouvernement. Est-ce que je me trompe ?

Thurston Potter se gratta pensivement le menton.

— Quelques membres du congrès ont pu survivre au massacre. Ils seraient les seuls représentants légaux de l'autorité gouvernementale...

Le Président fit un geste évasif de la main.

— En admettant cette possibilité, reprit-il, les Russes n'arriveront jamais à les localiser.

Le porte-parole eut un haussement d'épaules.

— Sans doute. Sir.

— Quel moyen avons-nous à notre disposition pour diffuser des nouvelles ?

Potter réfléchit un moment.

— Nous pourrions utiliser des agents des services secrets, Sir. Ça prendrait un certain temps, mais ces hommes-là sont capables de faire circuler n'importe quel bruit...

Une flamme noire brûlait dans le regard du Président. Il écrasa sa cigarette dans le cendrier et fixa intensément son porte-parole.

— Faites venir Paul Dorian. J'ai à lui parler, dit-il. Ensuite, je veux voir ma femme et mes enfants.

Thurston Potter hocha la tête.

— Entendu. Ce sera tout. Sir ?

— Non. Que le responsable des Services Secrets vienne prendre ses ordres.

Potter se retira, une expression perplexe sur le visage. Hodges piocha une autre cigarette dans le paquet et la garda aux lèvres sans l'allumer. Un étrange sourire détendit ses traits.



Rourke inclina doucement l'appareil et amorça un long virage. Mandy Richards était assise sur le siège du copilote et regardait droit devant elle. L'horizon était strié de larges bandes roses et mauves. L'aube pointait.

— Nous allons tenter d'atterrir un peu au sud d'Albuquerque, Mandy. Je connais le coin. Plat et désertique. C'est sans doute la meilleure chance que nous ayons de nous poser sans trop de dégâts.

— Pourquoi ne pas survoler l'aéroport ? suggéra-t-elle. Il n'a peut-être pas été touché.

— Vous avez raison. Nous allons jeter un coup d'œil.

Rourke bloqua les commandes et déplia la carte devant lui pour définir sa position.

Une couronne de brume encerclait les cimes des montagnes sur leur droite. Ils étaient descendus à six mille pieds. Visibilité relativement bonne. Les choses se présentaient plutôt bien.

— Nous sommes à dix minutes d'Albuquerque si mes calculs sont

exacts.

Le soleil apparut, faisant glisser sur le désert une nappe d'or liquide. Il chaussa ses Ray-Bann et regarda le paysage défiler sous le ventre du Boeing.

Il avait parcouru cette région en moto quelques années auparavant. La violence de l'endroit, son aspect sauvage, l'avaient complètement estomaqué. Ce qui le fascinait c'était sans doute ce défi grandiose que la nature semblait lancer à l'homme. Survivre était un mot qui prenait tout son sens dans une contrée comme celle-là...

— John ! Regardez ! s'écria la jeune femme.

Les faubourgs d'Albuquerque n'étaient qu'un champ de ruines. Le sol était brûlé dans un rayon de plusieurs kilomètres comme si un énorme incendie avait ravagé tout le secteur. Rourke descendit encore, inclinant progressivement le nez de l'appareil.

— Bizarre, murmura-t-il. Je ne vois pas le moindre cratère, aucune trace de bombardement.

— Là ! fit Mandy. Une piste d'atterrissage !

Rourke distinguait en effet les balises d'approche, mais le terrain était jonché de débris de toutes sortes. Des mares de kérosène brûlaient encore. Plus loin, un camion-citerne achevait de se consumer. Une épaisse colonne de fumée noire montait du sol. Il y avait bien une douzaine de carcasses d'avions calcinées et déchiquetées.

Rourke brancha la radio.

— 747 de Canamerican appelle tour de contrôle... Ici vol 601. À vous.

Il survola le bâtiment central qui paraissait intact. Aucune réponse, cependant.

— Ici vol 601 de Canamerican, appelle tour de contrôle...

Il jeta un coup d'œil à Mandy et secoua la tête.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en ouvrant des yeux ronds. Un missile ?

— Non. Un carambolage plutôt. Nous ne sommes sans doute pas les premiers à tenter un atterrissage en catastrophe.

La jeune femme ne put réprimer un frisson d'épouvante.

Rourke reprit de l'altitude.

— Ce n'est pas ici que nous nous poserons, en tout cas.

Il scruta la jauge.

— Le niveau de fuel baisse à vue d'œil. Allez dire à l'hôtesse de préparer les passagers à une petite séance de tape-cul !

La jeune femme quitta précipitamment la cabine. Rourke respira profondément. Il inspecta la nature du sol qui défilait à présent sous l'appareil. De la broussaille. Quelques cactus çà et là et du sable blanc à perte de vue. Il descendit par paliers, diminuant peu à peu sa vitesse.

— *Come on boy !* murmura-t-il entre ses dents. Ne me laisse pas tomber maintenant...

Il avait la désagréable impression de jouer à la roulette russe avec un barillet plein. Une sueur froide envahit son front. Le manche à balai vibrait effroyablement entre ses mains.

Mandy Richards était de retour. Rourke lui jeta un coup d'œil. Elle était blême.

— Je crois que j'ai repéré le terrain idéal, fit-il. Je vais refaire un tour pour vider les réservoirs au maximum. Il y aura moins de risque d'incendie. Dès que l'avion sera immobilisé, je veux que tout le monde évacue le plus vite possible. Prévenez Joanna.

La jeune femme acquiesça :

— Vous aurez besoin de moi ?

— Inutile que vous restiez dans le cockpit. L'avant va prendre un sacré choc.

Le Boeing vira sur l'aile gauche. Rourke frôla un bouquet d'arbres squelettiques. Il remonta d'une cinquantaine de pieds et sortit le train d'atterrissage. Le mécanisme électrique ronronna dans le ventre de l'appareil.

Rourke eut une pensée pour sa femme, pour Mike et Ann. Il savait qu'il avait toutes les chances d'être tué. La cabine avant allait sûrement être pulvérisée.

Une lumière verte s'alluma sur le tableau de bord. Verrouillage du train effectué en position normale. L'aiguille de l'altimètre se mit à trépider. Il brancha l'intercom.

— Ici Rourke. Cramponnez-vous, nous atterrissons.

Il réduisit la vitesse et coupa les réacteurs. Le sol de rapprochait à toute allure. Il pouvait discerner chaque détail du terrain accidenté. Il releva légèrement le nez du 747 et rentra la tête dans les épaules. Le train arrière rebondit une première fois. Une secousse terrible ébranla l'appareil. Il donna un nouveau coup de manche à balai. Cette fois les roues se posèrent. La carlingue se mit à trépider. L'avant descendit en douceur. Ils avaient enfin atterri, mais le zinc fonçait à plus de deux cents kilomètres heure dans un nuage de poussière, envoyant voler autour de lui cactus et buissons épineux. À moins de cinq cents mètres devant, le terrain déclinait brusquement. Rourke ne savait pas ce qu'il y avait au-delà. Une crevasse ou un paquet de rochers. Il sortit les aérofrens, braquant le gouvernail de direction vers la droite. Le Boeing ralentit sensiblement...

— *Damn it !* fit-il en fixant le cadran de pression des freins.

L'aiguille venait de tomber à zéro. La manette ne répondait plus.

Un bouquet d'arbres surgissait du décor et le 747 piquait droit dessus. Rourke protégea son visage de ses bras repliés. Il y eut un vacarme de tôles froissées, suivi d'un autre bruit, comme si dix mille

tronçonneuses se mettaient en marche en même temps. La vitre du cockpit explosa. Il se laissa glisser sur le plancher tandis qu'une douleur atroce lui déchirait le flanc. Les arbres s'abattirent sur la carlingue. Le fuselage se déchira. Rourke sentit une bouffée de chaleur envahir la cabine.

L'avion s'immobilisa enfin.

Rourke se redressa en grimaçant. Il n'avait rien de cassé, juste une bonne estafilade.

— Ici Rourke, fit-il dans l'intercom. Évacuez l'appareil immédiatement... Évacuez l'appareil !

Les branches cassées faisaient une sorte de treillis autour de lui. Il avait eu chaud. Un peu plus et il s'empalait là-dessus.

La porte de la cabine avait été arrachée. Il entendit les passagers crier de l'autre côté. L'ouverture du compartiment arrière était peut-être bloquée. Il fallait faire vite. Il enjamba le lit de branchages qui recouvrait le sol du cockpit. Quelque chose attira alors son attention. Une traînée de sang s'élargissait sur la moquette...

— Mon Dieu... murmura-t-il.

La tête tranchée de Mandy Richards roula à ses pieds...

CHAPITRE XIII

Andrew Hodges plongea son regard dans celui de sa femme, incapable de trouver les mots pour lui faire part de sa décision. Bobby le dévisageait curieusement. Il tenait toujours son vaisseau spatial serré contre lui et ses yeux s'emplirent de larmes lorsque son père déposa un baiser sur son front. Le Président força un sourire sur ses lèvres. Se pouvait-il que son fils ait compris... Même chair, même sang, songea-t-il.

— Nous serons bientôt ensemble, murmura Hodges.

Il embrassa sa femme.

Paul Dorian toussota pour attirer son attention.

— Au revoir, ma chérie...

Marilyn et Bobby traversèrent le couloir vers l'appartement présidentiel. Hodges les suivit du regard, puis se tourna brusquement vers le chef d'état-major. Une lueur de détermination luisait dans ses prunelles.

— L'invasion soviétique a commencé. C'est bien ça ?

Dorian hocha gravement la tête.

— Oui et Chicago semble être leur premier objectif.

Le Président referma la porte de son bureau et arpenta la pièce, les mains dans le dos.

— Clemmer est là ? demanda-t-il.

— Il attend à côté.

Dorian avait fait appeler Mike Clemmer, chef du service secret particulier du Président, en sachant très bien de quoi il retournait, A présent, il était terrifié par la tournure que prenaient les événements...

— Monsieur, commença-t-il maladroitement, vous devez encore réfléchir. Il... il est inconcevable qu'un chef d'État...

Hodges le coupa sèchement.

— Il n'y a pas d'autre solution, Paul.

Il s'appuya contre le dossier du divan et fixa Dorian dans le blanc des yeux.

— Il y a une chose que j'ai comprise concernant notre pays, dit-il avec austérité. L'Amérique est plus qu'un pays, plus qu'un peuple, c'est une idéologie.

Il fit une pause comme pour donner le temps au chef d'état-major de peser le sérieux de son propos. Il poursuivit :

— Et cette idéologie ne doit en aucun cas mourir. C'est en quelque sorte la mission spirituelle du Président des États-Unis que d'assurer la survie de l'âme américaine.

Dorian acquiesça sans mot dire.

— Je ne suis rien, continua le Président. Ma vie n'a de valeur que par le pouvoir que je représente. Si mon sacrifice est nécessaire pour préserver la souveraineté de l'idéologie américaine, alors... il n'y a aucune hésitation à avoir.

Il tendit la main à Dorian.

— Adieu, Paul.

Le chef d'état-major avala péniblement sa salive et avant qu'il ait eu le temps de répliquer quoi que ce soit, Hodges enchaînait :

— Faites entrer Clemmer.

Mike Clemmer avait la trentaine. C'était un homme tout en longueur avec un visage émacié et une pomme d'Adam proéminente. Il avait des yeux d'un bleu intense, presque transparent.

— J'ai un service à vous demander, Mike, fit aussitôt le Président.

— À vos ordres.

Hodges alluma une Kool et tira une longue enveloppe de sa poche intérieure. Elle portait le cachet présidentiel.

— Prenez ceci et... donnez-moi votre revolver.

Clemmer se figea. Il y eut un silence pendant lequel les deux hommes se dévisagèrent, puis le Président se leva.

— Cette enveloppe contient deux lettres. L'une est pour ma femme et l'autre est adressée au peuple américain, dit-il d'un ton posé. Thurston Potter saura quoi en faire. Je n'accepterai aucun commentaire, Mike. Ceci est un ordre. Donnez-moi votre revolver.

L'officier porta la main à son ceinturon et sortit l'arme de son holster. Il la tendit au Président sans un mot.

Hodges soupesa le 45 nickelé à canon court et eut un sourire amer.

— Je n'ai jamais tellement aimé les armes... Jamais su m'en servir. Il y a un cran de sûreté là-dessus ?

Clemmer secoua la tête. L'émotion lui nouait la gorge.

— Monsieur, je ne peux pas vous laisser...

Andrew Hodges l'arrêta d'un geste de la main.

— Vous aimez votre pays, Mike, n'est-ce pas ? Vous êtes prêt à lutter, à mourir pour lui...

— Oui, monsieur.

— Si je reste en vie, continua-t-il, les Russes finiront par me trouver, et ils trouveront le moyen de se servir de moi pour arriver à leurs fins. Si je disparaissais, il n'y a plus aucune autorité pour signer une capitulation. Mike, il est essentiel que le peuple américain reste libre... libre de lutter, de se battre contre l'invasion soviétique. Il n'y a pas d'autre issue.

Clemmer serra l'enveloppe dans ses doigts. Hodges écrasa sa cigarette. Elle lui laissait un drôle de goût dans la bouche... Sa dernière cigarette... Il leva les yeux sur l'officier. Une lueur froide animait son regard. Clemmer sentait qu'il ne pouvait rien changer au cours des choses. L'histoire faisait les hommes et non le contraire.

Andrew Hodges lui tendit la main.

— Je vous admire profondément.

Le Président sourit. Il l'accompagna jusqu'à la porte.

— Je suis un homme comme un autre, Mike... Un homme qui veut à tout prix rester à la hauteur de ses idées.

Andrew Hodges regarda l'officier s'éloigner dans le couloir, puis referma la porte.

Il contempla le 45 dans sa main et releva lentement le chien. Le silence bourdonnait à ses oreilles. Il eut une dernière pensée pour sa femme, pour Bobby... avant de glisser le canon du revolver dans sa bouche. L'acier froid le fit frissonner, mais il pressa la détente sans trembler...

CHAPITRE XIV

Ron Jenkins contempla un instant les ruines de la maison des Rourke, puis descendit de cheval. Caria, sa femme, montait une splendide jument gris pommelée et Millie, leur fille de douze ans, était en croupe derrière elle.

Ron s'avança vers Sarah qui achevait de seller Tornado.

— Je me doutais qu'il y avait eu du grabuge, fit-il. Nous avons entendu l'explosion...

Sarah ramassa le 45 et le fit glisser dans sa ceinture. Un pli amer relevait le coin de ses lèvres.

— C'est la civilisation post-atomique qui commence, je suppose, dit-elle. Ces brigands voulaient nous voler. Quand ils ont menacé de tuer les enfants, j'ai vu rouge.

Jenkins haussa les sourcils. Il savait que John était un type redoutable, mais jamais il ne se serait douté que sa femme...

— C'est du joli travail ! fit-il en regardant autour de lui.

Les cadavres des pillards gisaient dans la poussière. Les premières lueurs de l'aube donnaient à la scène un éclairage étrange, inquiétant...

Michael et Ann se tenaient sur le seuil de la grange. Esperanza était déjà harnachée. Ils attendaient le signal de leur mère pour se mettre en selle.

Sarah tira la sangle et fit descendre les étrières. La robe brune de l'étalon luisait dans le demi-jour. Elle caressa la crinière de l'animal et sourit.

— C'est gentil à vous d'être venu, Ron.

— Et John, où est-il ?

Une ombre passa dans les yeux de la jeune femme. Elle ne répondit rien. Jenkins enchaîna aussitôt :

— Je conduis Caria et Millie dans les montagnes. Il ne fait pas bon rester ici.

Sarah acquiesça, une main sur le pommeau de la selle Western.

— Venez avec nous, Sarah. Ensemble, nous serons plus forts. Après ces atrocités... les bombes, les incendies... nous devons nous épauler les uns les autres si nous voulons survivre.

Il la fixa sans ciller. Son regard dégageait une force, une confiance, qui réchauffèrent Sarah. Caria était une pipelette et Millie une petite fille capricieuse. Leur compagnie ne l'enchantait guère, mais il y avait Mike et Ann... La présence d'un homme comme Ron Jenkins les rassurerait.

— C'est d'accord, dit-elle.

Jenkins se retourna vers sa femme, un large sourire aux lèvres.

— Elle a dit oui, Caria ! fit-il en élevant la voix.

Millie pencha la tête de côté.

— Salut, Ann ! Salut, Mike !

— Je suis presque prête, dit Sarah. Une dernière chose à faire...

Elle ramassa son sac et fila à l'intérieur de la grange.

Sarah avait la certitude que John était toujours vivant. Où qu'il soit, il pensait à eux. Il les rejoindrait bientôt. Comment, elle l'ignorait, mais John était un homme que rien ne faisait reculer. Il abattrait tous les obstacles pour les retrouver.

Son cœur se mit à battre plus fort.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

Son ombre se détachait sur le plancher de la grange. Elle crut un instant distinguer celle de John qui couvrait la sienne et sentit la caresse chaude du vent sur sa joue.

« Mon amour, commença-t-elle à écrire.

« Je sais que tu es en vie. Mike, Ann et moi, sommes okay. Nous partons avec les Jenkins vers les montagnes. Nous allons nous retrouver, j'en suis sûre. Pardonne-moi si tu as cru que je doutais de toi... Tu avais raison de t'inquiéter pour nous. Le monde est vraiment aussi fou que tu le disais. Nous serons bientôt dans *notre* retraite, tous ensemble.

« Tu es en chacune de mes pensées. Les enfants t'embrassent.

« Je t'aime. À bientôt.

« Sarah. »

Elle glissa la feuille de papier pliée en quatre dans un sac de cellophane et l'accrocha au clou planté dans le vantail de la porte.

— Vous venez, Sarah ! appela la voix de Ron Jenkins depuis la cour.

Sarah redressa la crosse de l'automatique qui dépassait de sa ceinture avec une petite grimace de douleur.

Une lumière rose pleuvait des arbres. À l'est, le ciel brillait comme de la nacre.

Mike et Ann étaient déjà en selle. Elle glissa un pied dans l'étrier en gros cuir. La dernière fois qu'il était venu, John avait passé la selle à la graisse de phoque pour la protéger de l'eau et du froid. John pensait à

tout...

Sarah empoigna les rênes et pressa des mollets contre les flancs de Tornado. L'étalon réagit au quart de seconde. Il releva l'encolure et démarra au trot.

Ron et sa femme ouvrait la marche. Sarah se retourna et adressa un sourire aux enfants.

— Comment ça va, ma bande ? fit-elle avec un clin d'œil.

Michael leva le pouce.

— Au poil, shérif !



Rourke appuyait le dos au rocher et leva les yeux vers le ciel. Pas un nuage. Qui aurait pu croire que l'homme venait de rentrer dans l'ère post-atomique...

Ses nerfs étaient à vif. Les plaintes et cris de douleur des passagers ne cessaient d'empirer. Il fallait faire quelque chose. Il y avait beaucoup de blessés... certains se mouraient.

Il regarda en direction de l'avion. L'avant était complètement enfoncé. La tôle était froissée sur toute la moitié du compartiment des premières. L'atterrissage n'avait fait qu'une victime : Mandy Richards.

Joanna arrivait vers Rourke, une tasse de café à la main.

— Ça vous dit ?

Il hocha la tête.

— Vous avez été extraordinaire, fit-elle. Je tenais à vous le dire. Si nous sommes encore en vie, c'est grâce à vous.

Rourke plissa des yeux.

— Je vais aller jusqu'à la ville, dit-il après un silence. Ces gens ont besoin d'être soignés. Je dois trouver du Secours.

Il descendit la fermeture de son blouson de cuir. Les Detonic 45 figuraient toujours dans les holsters croisés. La mallette contenant le Python était à ses pieds.

— Vous savez vous servir d'une arme ? demanda-t-il à Joanna.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi faire ?

Il poussa un soupir.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Pour vous défendre.

Joanna eut un léger haussement d'épaules.

— Mais, il n'y a personne d'autre que nous, ici !

Rourke la dévisagea d'un air indulgent.

— Joanna. Je vais m'absenter, et il se pourrait très bien que vous ayez de la visite. Figurez-vous que le taux de criminalité a dû monter de deux cents pour cent en une nuit !

Il la prit par les épaules et la regarda dans les yeux.

— Il n'y a plus de police, plus de lois, plus aucune forme d'ordre social. Vous comprenez ? La devise de tout être humain encore à la surface de cette terre est maintenant de survivre ! Ça veut dire beaucoup de choses, Joanna. Et pour certains, ça signifie, tuer, piller !

Joanna réalisa soudain qu'il avait raison. Toute la science-fiction qu'elle avait lue sur un holocauste éventuel lui revenait en mémoire.

Rourke avait sorti le Python de son étui. Il le lui mit dans les mains. Joanna le retourna comme s'il allait la mordre, les yeux écarquillés.

— Ça se tient par la crosse, Miss. Ce n'est pas un serpent venimeux, c'est une arme automatique à six coups. Avec ça et un peu de cœur au ventre, vous pouvez vendre chèrement votre peau !

— Euh... Oui, bien sûr... Mais, comment est-ce que ça marche exactement ?

Rourke émit un petit ricanement. Il héla Mike Holt, le blondinet qui était assis à côté de lui dans l'avion. Puisqu'il était chasseur, il devait en connaître un minimum sur les armes à feu.

Il lui confia son fusil 22 long rifle et le mit rapidement au courant de son plan. Il partirait avec cinq hommes et marcherait jusqu'à Albuquerque. Cinq heures de marche, selon son estimation. Il essaierait de revenir avec une équipe de secours ou, tout au moins, avec une bonne provision de vivres et de médicaments. Après tout, Rourke ignorait ce qu'il allait trouver là-bas... Il n'y avait peut-être aucun survivant !

Mike Holt l'écouta sans mot dire, puis hocha la tête :

— Ne faites confiance à personne. Les Hell's Riders doivent être plus fous que jamais après ce qui s'est passé. Ces bandes de types à moto semaient déjà la terreur... Maintenant ils doivent sillonner le pays comme des hordes de chiens enragés. Tirez... Posez les questions ensuite !

Rourke se redressa et remonta la fermeture de son cuir. Holt, médusé vit un Zippo claquer et une grande flamme orange jaillir. Rourke alluma le cigarillo en penchant la tête de côté.

— Je tiendrai compte de vos tuyaux, Mike. Ah ! J'oubliais... Je vous laisse le soin d'apprendre à Joanna comment tenir un revolver. Je ne voudrais pas qu'elle se blesse !

La jeune femme pinça les lèvres et haussa les épaules.

— C'est malin, ça !

Rourke demanda cinq volontaires pour l'accompagner parmi les hommes valides. Il ne put donner une arme à chacun, mais seulement à deux d'entre eux. Wolf Jake, un type bâti comme un bûcheron, ancien professionnel de hockey sur glace, hérita de son Colt Lawman ; et Matthew Newcomer, conducteur de chantier, natif de l'Idaho, un gaillard vif et trapu, se munit du PM de Rourke. Il avait passé cinq années dans l'armée et savait manier ce genre d'engin.

Le petit groupe était prêt à se mettre en route quand Joanna accourut. Elle leur remit un sac en plastique bourré de sandwiches.

— J'ai pensé que ça vous serait utile, dit-elle à Rourke.

Un large sourire découvrit ses dents.

— Je comptais m'arrêter dans un bon restaurant, répliqua-t-il. J'ai pris ma carte de l'American Express !

Elle sourit.

— Un dimanche soir... ça m'étonnerait que vous trouviez quelque chose d'ouvert !

Rourke consulta sa Rolex. Un croissant de lune venait d'apparaître à l'ouest. Le vent était tiède. Quelques nuages dérivaienent mollement à travers le ciel. Ils atteindraient Albuquerque avant le lever du jour... si tout se passait bien.

Matthew Newcomer passa devant lui, le PM en bandoulière. D'instinct, Rourke sentit que ça n'allait pas tourner rond avec lui. L'œillade méprisante qu'il lui avait lancée au passage était un signe. Et Rourke était toujours très attentif à ce genre de choses. Le guerrier Samourai, avant même de manier le sabre, apprenait à lire les signes dans le ciel et à déchiffrer les regards...

Les six hommes cheminèrent plus d'une heure sans échanger un mot. Un type du nom de Rubinstein fermait la petite colonne. Il avait récupéré un fusil de chasse dans la soute à bagages. Un vieux deux coups du temps de la guerre de Sécession... ou presque. Il avait une tête sympathique. Rourke pensait qu'en cas de coup dur, il pourrait compter sur lui.

A la première halte, Newcomer vint se planter en face de lui d'un air arrogant.

— Hey, Rourke ? C'est dans tes plans de retourner à l'avion ?

— Affirmatif.

L'autre le toisait avec un sourire en coin. Rourke était assis en tailleur, les mains à plat sur les genoux.

— À quoi bon ? continua Newcomer. Ils sont tous en train de crever... À part l'hôtesse et quelques péquenots. C'est pas intelligent de leur avoir laissé tes flingues !

Rourke hocha pensivement la tête. Les deux autres types semblaient marcher avec Newcomer, acquiesçant à chaque fois qu'il disait quelque chose. Rubinstein et Wolf Jake étaient restés à l'écart.

— T'as une drôle de mentalité, on dirait, riposta Rourke.

— C'est ce qui m'a toujours tiré du pétrin, mon pote !

— Qu'est-ce que tu suggères ? demanda calmement Rourke.

— Moi, je retourne pas au zinc, déclara Newcomer.

Il tapota affectueusement le PM qui pendait contre son flanc.

— Avec ce joujou-là, je sens que je peux faire de grandes choses.

Rourke secoua la tête.

— Le problème, c'est que cette arme n'est pas à toi. On est encore loin de Noël et de toute manière je ne sais pas si je te ferai un cadeau.

Le type éclata de rire et, s'adressant aux autres, il fit :

— Eh les gars ! Vous avez entendu ? Ce mec est un marrant !

Rubinstein et Jake eurent un sourire gêné.

— Prêté, c'est donné, conclut Newcomer. Ça se passe comme ça chez moi.

Rourke avait déjà bondi. Il fut sur ses jambes d'une seule détente. Son pied partit à une vitesse folle à la verticale et alla chercher la mâchoire de Newcomer. On entendit un claquement sec, comme un coup de ceinture sur une toile cirée et le type tomba sur le dos en battant des bras.

Rourke l'immobilisa d'un arm-lock. L'un des Detonic avait sauté dans sa main libre. Il le braquait sur les autres.

— Eh, Rourke ! Déconne pas. Je suis avec toi.

C'était Rubinstein.

— Moi aussi ! s'écria Wolf Jake.

Rourke leur sourit.

— Désarmez ce salaud. Que l'un de vous deux prenne le PM avec lui.

Newcomer gémissait en se tenant la mâchoire inférieure. Les deux autres roulaient des yeux effarés.

— Je devrais vous tuer tous les trois, menaça Rourke. Pour mutinerie et non-assistance à personnes en danger...

Jake brandissait le pistolet-mitrailleur avec un sourire ravi.

— Je m'en charge, boss. Rien que pour tester ce bijou !

Rourke se redressa. Il secoua la tête.

— Nous allons ensemble jusqu'à Albuquerque. Une fois là-bas, ceux qui veulent aller leur propre chemin seront libres de le faire... Mais je leur conseille de ne jamais plus se trouver sur ma route !

Rubinstein et Jake se placèrent derrière lui en signe de soutien.

Un 45 dans chaque main, Rourke ordonna à Newcomer de se remettre sur ses jambes.

— En attendant, tous les trois, au moindre geste suspect, je tire. Des questions ?

Il n'y eut aucun commentaire et la petite colonne s'ébranla à travers le désert inondé de rayons de lune...

CHAPITRE XV

Tout le vieux quartier d'Albuquerque était en ruine. Par miracle, l'église espagnole — la plus vieille de l'ouest américain — avait tenu bon.

Rourke resta planté au milieu de la grande esplanade déserte. Des images de bonheur surgissaient dans son cerveau. Il était venu ici avec Sarah, du temps où ils étaient tout jeunes mariés. L'hôtel devait se trouver quelque part dans ce tas de décombres.

Un chien hurlait à la mort dans le lointain. Il était presque quatre heures du matin. Dans une heure, le jour se lèverait.

Il frissonna et releva le col de son blouson. Pas âme qui vive dans les rues qu'ils avaient traversées pour arriver au centre de la ville.

Une vague clarté filtrait par les vitraux de l'église. Rourke tira un cigarillo de sa poche intérieure et l'alluma à la flamme de son Zippo.

— Il y a du monde là-dedans. Nous avons une bonne chance de pouvoir obtenir de l'aide.

Il se retourna vers les cinq hommes restés en retrait.

— Ceux qui veulent me suivre, faites un pas en avant. Les autres, bon vent !

Seul Rubinstein s'avança. Wolf Jake, mal à l'aise, tendit le PM à Rourke.

— Eh ! Te trompe pas sur mon compte, vieux. Je vais pas avec ces salopards. J'ai une fiancée dans le Nouveau-Mexique. J'en crèverai de chagrin si je la retrouve pas.

Rourke plissa des yeux. Il souffla un rond de fumée, fixant Jake avec intensité.

— Tu peux garder le flingue. Tu en auras sûrement besoin. Bonne chance.

Wolf sourit de toutes ses dents. Rourke jeta un sale regard à Newcomer et ses deux acolytes et s'élança au pas de course à travers l'esplanade.

— C'est quoi ton nom ? fit-il par-dessus son épaule.

— Paul, gueula Rubinstein qui cavalait derrière. Et toi ?

— John. John Rourke.

Leurs talons martelaient les dalles de ciment. Le bruit résonnait étrangement dans le silence de cette ville fantôme.

Newcomer cracha par terre avec un rictus haineux.

— Sale flic ! maugréa-t-il tandis que la silhouette de Rourke disparaissait au coin de Main Street.



— Eh ! Où est-ce qu'on va ? demanda Rubinstein.

Rourke ralentit. La rue principale ne ressemblait plus à rien. La plupart des bâtiments s'étaient effondrés. Ça et là, une façade ou un pan de mur tenait encore debout. Des enseignes de boutiques et de bars jonchaient l'avenue.

Un tourbillon de vent souleva quelques papiers gras. Rourke leva le nez comme pour humer l'air. Plusieurs chiens aboyaient et se répondaient de loin en loin.

— On va essayer de trouver un magasin de matériel de géologie ou quelque chose dans le genre. Il y avait pas mal de prospecteurs dans ce coin.

Rubinstein plissa le front.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Rourke jeta son cigarillo dans le caniveau. Les deux hommes marchaient au milieu de la rue, scrutant la pénombre qui les entourait.

— Il nous faut un compteur Geiger, Paul. On a sûrement pris des radiations.

Rubinstein hocha la tête. Il tenait le vieux deux coups au creux du bras et sursautait au moindre bruit. L'endroit était sinistre. Ça sentait la mort...

— Une fois qu'on sera revenus à l'avion, tu as une idée sur ce que tu feras après ? demanda-t-il.

— J'ai une femme et deux gosses en Géorgie, répondit Rourke d'une voix tendue. Je vais me mettre à leur recherche.

— C'est de la folie, John ! Tu sais aussi bien que moi que tout le bassin du Mississippi n'est plus qu'un vaste désert. Tu te rends compte que tu dois traverser presque la moitié du pays...

— Je passerai sans doute par le Mexique pour remonter le long de la côte. Ça dépendra. Difficile d'établir un itinéraire précis...

— Tu crois qu'ils sont encore en vie ?

Une flamme dorée dansait dans les prunelles de Rourke. Pour lui, il n'y avait qu'une réponse possible.

— Ils sont tout ce que j'ai sur cette terre, Paul. Je ne saurais pas

t'expliquer pourquoi, mais j'ai la conviction qu'ils sont vivants et qu'ils m'attendent.

Ils marchèrent un moment en silence.

— Tu es marié ? demanda Rourke.

— Non. La seule famille que j'ai, ce sont mes parents. Ils vivent à St Petersburg, en Floride.

— Tu vas aller là-bas ?

Rubinstein eut un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas.

Il adressa alors un regard angoissé à Rourke.

— Nous allons tous mourir de toute façon, non ?

— Je suis bien décidé à vivre, Paul. Si j'ai appris tant de trucs sur la survie, ce n'est pas pour rien. En se creusant un peu la cervelle, l'homme est capable de s'adapter à tout... même au pire.

Ils tournèrent dans une petite rue portant le nom évocateur de Paradise Street.

— Eh, t'as vu ça ? Rue du Paradis. On devrait la rebaptiser rue de l'Enfer ! fit Rubinstein avec un rire amer.

— Voilà ce qu'on cherche ! fit Rourke.

« GEOLOGICAL SUPPLIES », disait l'enseigne accrochée au-dessus de la porte. La vitrine avait volé en éclats et l'intérieur de la boutique était jonché de gravats. Le plafond avait cédé en plusieurs endroits.

Rourke dégaina l'un de ses Detonic et fit sauter la serrure d'un coup de pied.

— La pièce du fond a l'air intacte, dit Rubinstein en enjambant une poutre noircie.

Rourke avançait prudemment, attentif au moindre craquement. Les murs étaient salement lézardés et menaçaient de s'effondrer à tout moment.

— Eh ! Il fait noir comme dans un four... Tu y vois quelque chose toi ?

— J'ai des yeux de chat, répliqua-t-il avec un demi-sourire.

La réserve avait miraculeusement échappé au désastre. Elle était très haute de plafond et toute en longueur avec de larges étagères en ferraille grise sur les côtés. Rourke grimpa sur l'une d'elles.

— Regarde si tu trouves pas des lampes électriques, suggéra Rubinstein.

Rourke promena la flamme de son Zippo sur le devant des cartons. Il se hissa encore d'un étage. Le meuble se mit à grincer sinistrement.

— Eh ! Fais gaffe ! Si ce machin nous tombe dessus...

— Ça y est ! s'écria Rourke. Il y a tout un tas de lampes torches dans cette boîte.

— J'espère qu'il y a le prix dessus, ironisa Rubinstein, parce que je ne vois pas le vendeur.

— Tiens ! Attrape.

Munis chacun d'une lumière, ils explorèrent les placards et armoires de rangement. Rourke fit une provision de piles. De son côté, Rubinstein garnit ses poches d'une demi-douzaine de couteaux de chasse. En faisant tomber un carton, il aperçut un compteur Geiger dissimulé derrière un fatras de piquets et de cordages.

— Je crois que j'ai mis la main sur ton machin Geiger. Tu sais le faire marcher ?

— Élémentaire, mon cher Watson !

Rubinstein pouffa de rire. Rourke plaça six grosses piles rondes dans le boîtier. Il coiffa les écouteurs et mit l'appareil en marche. Il passa le micro à la surface de ses vêtements. L'aiguille monta dans le rouge. Il entreprit de se déshabiller, contrôlant méthodiquement tout ce qu'il portait sur lui. Les radiations n'avaient pas atteint son corps, mais ses habits, sa montre et le poignard collé à sa botte, étaient contaminés.

— Qu'est-ce que tu fous à poil ? s'exclama Rubinstein qui revenait avec une provision de légumes déshydratés.

— Je te conseille de faire la même chose. Nos fringues sont radioactives. On ne peut pas rester avec ça sur le dos !

Rubinstein se déshabilla à contrecœur tandis que Rourke le passait au détecteur de radiations.

— Tu sais combien on risque pour attentat à la pudeur ?

Rourke ne se départit pas de son sérieux.

— Enlève ta montre, elle est touchée aussi.

— Eh ! Tu sais combien je l'ai payée ! protesta Rubinstein.

Rourke ignore sa repartie.

— Il y a un magasin de vêtements au coin de la rue. On va aller se servir.

— Tu prends ce machin ?

Rourke rangea le compteur Geiger dans son étui.

— On a intérêt à tester tout ce qu'on touche, Paul. Le risque de contamination est partout.

— Et nôtre butin ? demanda Rubinstein.

— On reviendra chercher tout ça tout à l'heure.

Les deux hommes regagnèrent la rue. Rubinstein serra frileusement les bras autour de son corps.

— Ah ! On a l'air malin ! fit-il railleusement. Les guerriers de l'apocalypse en train de présenter une nouvelle ligne de caleçons !

Rourke se figea subitement, l'oreille tendue.

— Chut...

On entendait grogner, tout près. Une sorte de grondement sourd et insistant. Les chiens.

Rourke avait passé ses deux holsters autour de son cou. Sa main gauche était prise par le compteur Geiger. De la droite, il saisit l'un des 45 et repoussa le cran de sûreté.

Des pas feutrés se rapprochaient d'eux dans la pénombre. On percevait à peine un léger frottement sur l'asphalte. Rubinstein sentit son sang se glacer. Il promena fébrilement le faisceau de sa torche autour de lui. Il sursauta soudain.

Des yeux jaunes phosphorescents étincelaient dans la nuit. Il se retourna. Une horde de chiens sauvages les encerclait.

— Merde... bredouilla-t-il.

Rourke posa délicatement le détecteur à terre, mesurant chacun de ses gestes. L'autre Detonic fut bientôt dans sa main. Rubinstein referma le canon de son fusil de chasse dans un claquement sec.

— Du sang-froid, Paul. Attends mon signal pour tirer.

L'un des molosses, un Doberman à l'oreille déchirée, fit un pas vers eux. Il grognait en découvrant ses crocs luisants qu'un rayon de lune éclairait d'une lumière froide. Deux chiens-loups noirs et feu venaient derrière lui. Une flamme menaçante dansait dans leurs prunelles.

— Je... dois te dire, John, commença Rubinstein. Je n'ai jamais tiré un coup de feu de ma vie.

— Il y a un début à tout, répondit-il sans détacher son regard du Doberman. Confidence pour confidence, Paul. C'est la première fois que je me balade en caleçon au milieu d'une bande de clebs affamés !

L'un des chiens-loups se ramassa sur lui-même, prêt à bondir. Ses jarrets tendus vibraient dangereusement. Un filet de bave coulait de sa mâchoire. Rourke leva lentement le canon du Detonic. Le coup partit à l'instant où le chien bondissait. La balle le cueillit en plein vol, pénétrant par le poitrail et ressortant par le cou. Il fit feu de l'autre 45 avec à peine une seconde de décalage. Le Doberman tomba comme une masse, le crâne éclaté. Rubinstein visa l'autre chien-loup et pressa la détente. Le fusil lui échappa presque des mains par la force du recul. Il avait manqué sa cible. Rourke se jeta de côté. Il entrevit les crocs passant au ras de sa gorge. La mâchoire du molosse claqua dans le vide. Le 45 cracha le feu par trois fois. Le chien fit un bond et roula à terre. Il abattit encore deux dogues. Le reste de la horde s'enfuit en hurlant.

Rubinstein essuya son front inondé de sueur.

— Phhhhtt... Je n'ai jamais eu aussi chaud.

Rourke éjecta le chargeur et fit sauter les douilles vides d'un coup de pouce.

— Enlève ton caleçon si tu as trop chaud. Ne te gêne surtout pas pour moi.

Paul Rubinstein éclata d'un rire nerveux qui dégénéra en fou rire. Les larmes lui montaient dans les yeux. Il riait parce qu'en fait il venait d'avoir la plus belle peur de sa vie.

Les deux hommes s'élancèrent ensuite vers le bout de la rue. Là-bas, une enseigne pendait à un paquet de fils électriques. Elle disait :

« HARVEY'S SPORTSWEAR. » C'était l'un des magasins de vêtements les plus chics de la ville d'Albuquerque.



Lorsque les deux hommes atteignirent l'église, il faisait déjà jour. Des écharpes de nuages roses glissaient doucement dans le ciel. Tout paraissait si paisible...

Rourke et Rubinstein portaient la même veste de cuir à longues franges. Rubinstein avait fauché une paire de bottes mexicaines en peau de serpent à sonnettes. Une folie qu'il n'avait jamais pu se payer jusqu'alors ! Rourke était coiffé d'un Stetson en daim marron et avait passé un pantalon de cuir noir. On aurait dit deux cow-boys sortis tout droit d'un western de série B.

Rubinstein inclina son chapeau sur son front et adressa un clin d'œil à son complice.

— Tu trouves pas que je ressemble à Clint Eastwood dans *Le Bon, la Brute et le Truand* ?

Le battant de la porte grinça et se referma derrière eux dans un bruit sourd. Rubinstein eut un haut-le-cœur. L'odeur de chairs brûlées était insoutenable.

Les bancs avaient été transformés en lits et des matelas de fortune étaient posés à même le sol. Les gémissements des blessés et des mourants résonnaient sous les hautes voûtes de pierre. Les visages écarlates se creusaient de plaies profondes. Certains se tordaient de douleur, les poumons brûlés, leurs regards aveugles injectés de sang. Ils étaient environ deux cents. Six ou sept religieuses allaient de l'un à l'autre pour tenter d'apaiser les souffrances.

Rourke s'approcha du prêtre qui était agenouillé auprès d'une petite fille aux cheveux noirs. L'enfant avait toute une moitié du visage rongé par les radiations. L'expression terrifiée qu'il vit dans ses yeux bouleversa Rourke. Il ne trouvait toujours pas de réponse... Comment l'humanité avait-elle pu en arriver là ? Quelle était cette folie qui possédait l'homme et l'entraînait à détruire et torturer ce qu'il y avait de plus beau, de plus digne d'être aimé... ?

Le prêtre lava la plaie avec une compresse tout en parlant espagnol à l'enfant. Ses gestes étaient maladroits et hésitants. Rourke lui prit la gaze des mains et termina le pansement.

— Nous sommes deux passagers d'un avion qui s'est écrasé dans le désert, expliqua Rubinstein. Nous avons marché la moitié de la nuit pour venir chercher du secours.

Le prêtre inclina la tête. Il avait des traits indiens très prononcés. Pommettes saillantes, un front haut et droit et de petits yeux noirs très vifs. Il porta la main à la croix qui pendait autour de son cou...

— Il n'y a plus personne, dit-il à mi-voix. L'hôpital a été détruit...

Ses yeux s'embuèrent de larmes.

— Albuquerque comptait près de trois cent mille habitants... Il ne reste que... ces malheureux.

Rubinstein frémit.

— Nom de d... balbutia-t-il.

— C'est l'heure du jugement dernier... Dans un songe, j'ai vu les cavaliers de l'apocalypse galoper aux portes de la ville...

Rourke se redressa.

— Vous êtes docteur, mon Père ?

Le petit homme secoua la tête.

— Nous n'avons pas de docteur, répondit-il avec une expression découragée.

Rourke et Rubinstein se dévisagèrent.

— Nous allons vous aider. Okay, Paul ?

Il acquiesça de la tête.

Un sourire illumina le visage fripé du prêtre.

— Dieu soit loué !

Rourke enleva sa veste et son Stetson.

— J'ai un diplôme de médecin, fit-il en retroussant ses manches. Mon ami va m'assister. Je crains que pour la plupart on ne puisse malheureusement pas grand-chose...

La petite Espagnole mourut dans l'après-midi. Elle s'appelait Marisa, et ses parents avaient succombé le jour même de l'explosion.

Il n'y avait plus de calmants, tout juste quelques boîtes d'anti-inflammatoires et une bonbonne d'antiseptique de vingt litres. Rourke dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas baisser les bras. Il avait l'impression d'être une goutte d'eau en train d'essayer de creuser la falaise. La mort s'emparait sans bruit de ces hommes et de ces femmes allongés au pied des larges piliers de pierre.

Deux types en bleu emmenaient les cadavres sur une civière récupérée dans une ambulance.

Ils les emportaient dehors, sous les arcades du cloître. Le prêtre refusait de les brûler. Il voulait célébrer un enterrement pour chacun d'entre eux. Son entêtement était dérisoire face à l'ampleur du désastre. Albuquerque ne comptait plus que quelques dizaines d'habitants encore valides.

Rubinstein n'avait aucune connaissance médicale. Il suivait les directives de Rourke, complètement atterré par ce mal qui progressait à une allure vertigineuse.

En fin de journée, les deux hommes prirent congé du prêtre. Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Le démon est descendu sur terre, déclara le petit homme en joignant les mains. Seuls l'amour et la foi pourront sauver l'humanité.

Que Dieu vous protège !

Rourke coiffa son Stetson. Il regarda l'immense esplanade baignée d'une lumière blanche et se tourna vers Rubinstein :

— Nous allons essayer de nous dénicher une voiture...

Rubinstein hocha la tête. Il remonta le col de sa veste et cala le fusil au creux de son bras. L'horreur et la détresse dont ils avaient été témoins lui nouaient encore l'estomac. Jamais il n'avait côtoyé la mort d'aussi près. Un frisson glacé le parcourut.

— Eh ! Ça va pas ? demanda Rourke.

— Partons d'ici, répondit Rubinstein en prenant une profonde inspiration. Je ne me sens pas bien du tout...

Ils marchèrent un moment en silence, traversant les quartiers déserts. Les portes des maisons abandonnées battaient dans le vent. Les hurlements des chiens montaient dans le ciel comme de sinistres présages. Au loin, la ligne mauve des montagnes s'assombrissait au fur et à mesure que le jour déclinait.

— De l'autre côté, c'est Santa-Fe, non ?

Rourke acquiesça.

— Les survivants ont certainement cherché refuge là-bas. Mais c'est trop loin pour nous. Et de toute façon, ça m'étonnerait qu'ils aient des vivres ou des médicaments à nous donner.

Ils étaient parvenus à la limite des faubourgs sans rencontrer un seul être vivant. Un cheval mort était couché sur le côté de la route. Ses entrailles avaient glissé de son ventre ouvert. Une dizaine de charognards tournaient au-dessus de sa carcasse.

Rubinstein grinça des dents :

— Bon Dieu ! C'est vraiment la fin du monde !

— La fin *d'un* monde, le reprit Rourke en regardant droit devant lui. La fin d'un système. À nous de faire mieux la prochaine fois...

Il s'arrêta. La plaine désertique commençait au-delà des jardinets clôturés. Une grande bâtisse à deux étages les dominait. Une galerie en planches courait tout autour. Les volets étaient fermés.

Le regard de Rourke s'éclaira. La porte coulissante du garage était entrouverte. Il apercevait le chrome d'un pare-chocs et l'aile arrière sur laquelle se reflétait un rayon de soleil.

— Eh ! Paul ! s'exclama-t-il. Je crois que j'ai trouvé la perle rare.

Rubinstein cilla. Son visage s'illumina :

— Super !

Rourke descendit l'allée de graviers. Sa veste était remontée sur la crosse du 45.

Il fit rouler le battant métallique sur son rail et poussa un sifflement admiratif.

— Merde ! s'écria Rubinstein avec un sourire épanoui.

— Chevrolet 57. La merveille des merveilles. Le bolide des routes

secondaires ! fit Rourke en frappant dans ses mains. Mon vieux, nous sommes vernis !

Rubinstein s'approcha :

— Il ne reste plus qu'à trouver les clés. Bouge pas, je vais voir.

Il grimpa le perron et disparut dans la maison.

La Chevy était nickel. Son propriétaire devait la pomponner comme une princesse. Pas une trace d'éraflure sur la peinture, sièges en cuir véritable sans un accroc. Rourke s'assit derrière le volant. Direction assistée, vitesses automatiques et un tableau de bord en vieux bois. La grande classe !

Rubinstein bondit dans le garage avec un hurlement de joie. Il agitait les clés dans sa main.

— Fais tourner cette princesse, John !

Il y eut un moment de silence. Les deux hommes retenaient leur souffle. Rourke mit le contact. Le moteur toussa trois ou quatre fois et se mit à ronronner comme un vieux chat.

Rubinstein sauta en l'air en poussant le cri du cow-boy.

— Yahooo !

Rourke souriait. Il fit le V de la victoire à travers le pare-brise et se pencha pour tirer le loquet du capot.

— On ferait bien de vérifier les niveaux avant de se lancer sur les pistes, dit-il en dépliant son mètre quatre-vingt-dix.

— Okay, boss, acquiesça Rubinstein. Qu'est-ce que dit la jauge d'essence ?

— On a plus d'un demi-réservoir. Je vais regarder si je ne trouve pas un jerrykan plein dans le fond du garage.

Rubinstein ouvrit le bouchon du radiateur en sifflotant. Il sentait l'énergie de l'espoir reprendre vie en lui. Après tout, Rourke avait peut-être raison : c'était la fin *d'un* monde et pas la fin du monde !

Les feux du couchant illuminaient l'horizon et le sable rougeoyait devant eux. Rourke tenait le volant d'une main, le bras gauche passé par la portière. Il écoutait la musique, un sourire aux lèvres.

— Ça faisait une éternité que j'avais pas entendu les Beach Boys ! fit Rubinstein.

— Une éternité ? !

— Après, on se passera ça, fit Rubinstein en brandissant une autre cassette.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Après le Déluge*, répondit-il avec un clin d'œil. Le meilleur album des Broken Boys !

— C'est punk, ça, non ?

— Complètement, John. Complètement punk...



Joanna se faufila entre les rochers et rejoignit Mike Holt qui faisait le guet. Il était allongé sur une énorme pierre plate qui saillait au-dessus de la route. De là-haut on avait une vue plongeante sur la carcasse de l'avion et le campement improvisé installé tout autour. Des bivouacs avaient été allumés. On voyait les flammes danser dans la nuit et se refléter sur les flancs de l'appareil.

Des coyotes hurlaient au loin.

— Toujours rien ?

Holt se retourna. Il se tenait appuyé sur les coudes, le fusil à double barillet posé à plat devant lui. Il secoua la tête.

La lune se levait sur les montagnes, éclairant les sommets d'une clarté fluorescente. Vénus brillait dans son écrin bleu sombre.

Joanna se hissa à côté de Holt. Le menton dans le creux de la main, elle regarda le ruban noir de la route qui serpentait en bas.

— Vous croyez que Rourke et les autres vont revenir ?

Il hocha vivement la tête.

— Rourke est un type solide et droit, ça se sent. Mais, pour ce qui est des autres...

Il fit une moue incrédule.

— Celui qui s'appelle Newcomer ne m'inspire rien de bon. Une tête de faux-frère.

Joanna approuva.

— Sans Rourke nous serions tous déjà morts.

Holt se redressa à demi tout en scrutant l'horizon.

— Si ces salauds décident de nous attaquer pendant la nuit, nous ne ferons pas le poids.

La jeune femme eut un frisson d'horreur. Une bande de motards en armes leur avait rendu visite avant la tombée de la nuit. Des *Hell's Riders*, des cavaliers de l'enfer, dont la cruauté et la sauvagerie vous faisaient dresser les cheveux sur la tête. L'armée et les gardes nationaux s'étaient mobilisés de nombreuses fois au cours des dernières années pour leur donner la chasse, mais ces démons étaient insaisissables. Ils surgissaient du désert en hordes hystériques et s'abattaient sur les villes, pillant et massacrant impitoyablement ses habitants, pour ensuite disparaître sans laisser de traces.

Ils étaient ivres la plupart du temps, bourrés d'amphétamines ou de mescaline. Les drogues excitaient leur rage de tuer, leur folie de vitesse. Quand l'un d'eux mourait au combat, ou d'une overdose, ils dressaient un bûcher pour le *Rider* et sa bécane, chantant et buvant autour du brasier.

Holt et Joanna s'étaient plantés devant eux, armes à la main. Les *Riders* avaient éclaté de rire. Celui qui semblait être le chef, un type énorme au visage grêlé, couvert de tatouages de guerre et coiffé d'un casque de viking, avait craché dans la poussière d'un air méprisant.

— La prochaine fois qu'on se pointera, votre dernière heure sera arrivée.

Les *Riders* avaient poussé des cris de joie, brandissant leurs flingues au-dessus de leur tête. La perspective de donner l'assaut à un 747 soulevait leur enthousiasme.

Et puis le Viking avait démarré en trombe, dérapant sur vingt mètres avant de regagner la piste. Et la horde de pillards s'était élancée derrière lui...

— Nous vendrons chèrement notre peau, fit courageusement Joanna essayant de se redonner du courage. Je sais presque me servir de ça, maintenant.

Elle leva le Python calibre 357 à hauteur des yeux.

Holt hocha la tête et sourit.

— Vous êtes une sacrée fille, Joanna.

Il s'appuya au rocher, les mains croisées autour de ses genoux. Un voile passa sur son regard.

— J'ai bien peur que Rourke n'ait rien trouvé à Albuquerque. La radio de l'avion s'est mise à fonctionner tout à l'heure. Ils citaient Albuquerque parmi les villes les plus sinistrées...

Joanna dressa l'oreille. Elle s'agenouilla et scruta l'horizon. Une colonne de phares surgissait du défilé. Le vrombissement des moteurs emplit le silence.

— Les Riders ! fit Holt en ouvrant la bouche en rond.

Joanna se redressa d'un bond, le revolver à la main.

— Retournons à l'avion.

Ils descendirent précipitamment le chemin escarpé. Un éclair zébra le ciel à l'ouest. Un orage sec approchait par la montagne...



Rourke appuyait sur la pédale d'accélérateur. La Chevy bondit en avant, mordant sur le bas-côté. L'épave du 747 ne devait plus être très loin... Derrière ces collines, sans doute.

— Eh ! Si tu changeais de disque un peu !

Rubinstein éjecta la cassette.

— Tu es vraiment allergique à la musique ! fit-il en souriant de toutes ses dents.

Rourke tira une longue bouffée de son cigare.

— Tu te trompes, Paul. C'est justement parce que j'y suis sensible que je ne supporte pas ce machin. Ces gars-là devraient être enfermés pour tapage nocturne ! Je préfère cent fois le silence.

Rubinstein ouvrit sa vitre. Une bouffée de vent tiède s'engouffra dans la voiture.

— Qu'est-ce que tu faisais avant ? demanda Rourke.

- Avant quoi ?
- Avant la troisième guerre mondiale.

Rubinstein eut un sourire amer.

— J'étais éditeur. Un petit magazine de mode masculine. Je m'ennuyais à mourir, surtout. Tu sais, une vie trop bien réglée, sans aventure. Je trouvais l'existence très insipide...

— Et maintenant ?

— Au moins, il y a de l'action. Je ne sais pas de quoi demain sera fait, mais au fond est-ce que ça a la moindre importance... ? Tout ce pour quoi j'ai, vécu jusqu'ici me paraît à présent tellement futile et dérisoire. J'ai envie d'avoir un but véritable dans l'existence, de faire quelque chose qui puisse servir l'humanité tout entière...

Rourke quitta la route pour emprunter la piste qui traversait le défilé. Les suspensions grincèrent et la Chevy se mit à cahoter sur les pierres.

— Tu veux être utile, donner un sens à ta vie ? demanda Rourke en insistant sur chaque mot.

Rubinstein acquiesça vigoureusement de la tête tandis que son compagnon sortait les deux Detonic de leur holster.

— Alors, tiens-toi prêt ! reprit-il en serrant les dents. Il y a de la bagarre droit devant. Tu entends ?

Des coups de feu résonnaient sur les parois rocheuses de la gorge et roulaient derrière eux. Une fusillade. Et ça ne pouvait provenir que de l'avion.

Ils débouchèrent du défilé à plus de 160. Rourke donna un brusque coup de volant. La voiture partit en dérapage et s'immobilisa dans un nuage de poussière.

Les motards, une vingtaine environ, décrivaient des cercles autour de l'avion en nourrissant un feu d'enfer. Les balles miaulaient sur la tôle du Boeing. On pouvait entendre les cris de terreur des passagers. Rourke enclencha une vitesse et démarra en trombe.

— Qu'est-ce que... qu'on fait ? bredouilla Rubinstein.

Rourke conduisait d'une main. De l'autre, il brandissait le 45. D'un coup de crosse, il fit descendre le pare-brise. La piste défilait à une allure folle.

— Je vais foncer dans le tas ! cria-t-il. Tire sans discontinuer.

Il vida ses poches des chargeurs de rechange pendant que Rubinstein calait la carabine contre la portière, serrant le flingue dans sa paume moite.

Les Riders crachaient le feu sans répit. Mitraillettes Thompson, fusils à canon scié, 454 Magnum, ces salauds étaient armés comme un commando de choc. Leurs blousons de cuir noir cloutés portant des croix gammées et des têtes de morts brillaient sous la lune. Rourke crispa les doigts sur le volant. Il allait envoyer toute cette racaille en

enfer, puisque c'est de là qu'ils venaient...

La Chevy brisa le cercle des pillards, surgissant comme un boulet de canon. Rourke cueillit une moto par l'arrière et envoya le type dans la poussière. Il braqua à fond dans l'autre sens. La voiture tournoya comme une toupie et repartit en avant. Le 45 à bout de bras, il tira les six coups en quelques secondes. Un tatoué chevauchant une Norton tomba sur le dos avec un énorme trou dans la poitrine. Un autre sentit sa cervelle gicler hors de son crâne. Le temps qu'il réalise ce qui lui arrivait, il rendait l'âme en tressautant comme une grenouille. Rourke prit l'autre Detonic que lui tendait Rubinstein. Il bloqua les freins. La Chevy fit cinq tours complets. Le moteur rugit furieusement. Aveuglé par le nuage de sable qui les enveloppait, Rubinstein ne distinguait pratiquement rien de ce qui se passait au dehors. Mais, Rourke semblait avoir un sixième sens qui le guidait. La voiture s'élança à nouveau. Un costaud coiffé d'un casque à pointe s'écrasa lourdement sur le capot. Son visage grimaçant se dressa devant eux. Un filet de sang coulait du coin de sa bouche. Rubinstein ferma les yeux et se recula dans son siège. Rourke fit feu dans la bouche du gros type. La balle fit exploser le sommet de la boîte crânienne. Un virage brusque et la dépouille mortelle du Hell's Rider bascula sur la piste.

Rubinstein sentit une nausée lui soulever l'estomac. Il passa la tête par la portière.

— Bon Dieu ! hurla Rourke. Dépêche-toi de me passer un flingue chargé !

Demi-tour sur les chapeaux de roues. La Chevy bondit à l'assaut encore une fois. Rubinstein passa le 45 à son compagnon et leva le canon du fusil. La silhouette d'un motard se découpa devant lui. Il pressa la détente. Une masse sombre tomba sous les roues. La voiture se souleva soudain du sol, moteur emballé, pour atterrir quelques mètres plus loin dans un affreux bruit de tôles.

— Oh non ! gémit Rubinstein.

Une rafale balaya le sol devant eux. Le pare-brise arrière éclata.

— Couche-toi ! cria Rourke.

Il ouvrit sa portière et se jeta à plat ventre dans la poussière. Un Hell's Rider, embusqué derrière son chopper criblé de balles, enfonçait un chargeur neuf dans sa mitraillette. Rourke visa. Une flamme bleue traversa la nuit. Le type porta les mains à son cou, mais il ne rencontra qu'un grand trou rouge où le sang bouillonnait.

Rourke était déjà sur ses jambes. En deux bonds, il avait atteint le pied de l'avion. Un corps gisait entre des sacs de grosse toile.

— Joanna... murmura-t-il.

La jeune femme entrouvrit les paupières. Son visage bleuissait déjà. L'ombre de la mort planait sur elle.

— Je... savais que... vous reviendriez... parvint-elle à articuler.

Rubinstein arrivait en courant :

— Eh ! John ! Tu as bousillé tous ces salopards !

Rourke lui fit signe de se taire. Il se pencha et embrassa Joanna sur les lèvres. Son dernier souffle vint mourir contre sa bouche.

— Oh merde... fit Rubinstein.

Le corps de Mike Holt avait roulé sous le train d'atterrissage. Une traînée de poudre lui barrait la poitrine. Il n'y avait plus un seul être vivant autour d'eux.

Rourke se releva. Un pli amer tordit ses lèvres. Le Python reposait à côté de la jeune femme. Elle avait vidé le chargeur avant de se faire descendre.

— Quel massacre ! Pourquoi... Pour quoi faire ?

Rubinstein tomba sur les genoux, le visage au creux des mains.

Le feu arrière d'une moto disparaissait au loin. Rourke avait laissé échapper un de ces salauds...

CHAPITRE XVI

Les deux hommes passèrent toute la nuit à charger les corps des passagers dans l'avion. Plus d'une quarantaine d'entre eux avaient succombé à des blessures par balles.

Rourke avait récupéré ses armes, le fusil CAR 15 qu'il avait laissé à Holt avait disparu. Le Rider qui avait réussi à s'enfuir l'avait sûrement raflé.

Le soleil se levait. De grandes écharpes roses entouraient les cimes des montagnes.

— Ils sont déjà là, ceux-là ! fit Rourke en pointant le doigt vers le ciel.

Les vautours tournaient au-dessus d'eux. Rubinstein brandit le poing dans leur direction.

— *Go away ! Fuckers !* (4)

Rourke charria plusieurs bidons d'essence jusque sous l'avion. Il avait décidé de mettre le feu à l'appareil et de brûler les morts. Il n'avait guère le choix. Les enterrer aurait pris trop de temps...

— Tu vas donner la chasse aux Riders, hein ? demanda Rubinstein en s'agenouillant à côté de lui.

Rourke fit passer son cigare éteint au coin de ses lèvres.

— Exact.

— Je viens avec toi. Je sais que je ne suis pas un bagarreur de première, mais j'apprendrai vite. Faisons route ensemble, John.

Rourke ne répondit pas. Il versa un peu d'essence sur un morceau de drap qu'il avait lesté d'une pierre.

— J'ai réfléchi à ce que tu me disais l'autre fois, continuait Rubinstein. Je vais sans doute me mettre à la recherche de mes parents et...

Rourke l'interrompit.

— Okay, Paul. Je t'emmène. On parlera en route.

Il se redressa et jeta un coup d'œil sur la Chevrolet. La Chevy 57 était en piteux état. Les ailes criblées de balles, le radiateur percé, le capot défoncé et couvert de sang. Ils ne pouvaient décemment pas prendre la route à bord de ce tas de boue. Rourke avait repéré deux Harley pas trop endommagées. Des grosses cylindrées qui les mèneraient un bout de chemin s'ils les ménageaient un peu...

— Tu as déjà conduit une moto ? demanda-t-il à Rubinstein.

L'autre secoua la tête.

- Euh... non.
Rourke poussa un soupir de découragement.
- Et un vélo ?
Rubinstein se fendit d'un large sourire.
- Un vélo, bien sûr.
- Bon. Alors, il y a un espoir...
Rourke fit sauter son Zippo dans la paume de sa main et s'approcha du fuselage du 747.
- Eh ! Tu ne dis pas une prière pour tous ces pauvres gens là-dedans ?
Rourke se tourna vers son compagnon. Une lueur sombre étincelait dans son regard.
- Je n'y connais rien à ces choses-là, Paul. Mais je peux te jurer qu'ils seront vengés.
Il tapota le Python qui pendait le long de sa cuisse et, sans un autre mot, il enflamma la boule de tissu qu'il balança à l'intérieur du cockpit.
- Les deux hommes coururent s'abriter derrière les rochers. En moins d'une minute, le Boeing était en flammes. Il y eut plusieurs explosions successives à l'intérieur, jusqu'à ce qu'une énorme déflagration le casse en deux en son milieu. Une boule de feu monta dans le ciel.
- Qu'ils reposent en paix... murmura Rubinstein.
- Rourke ne dit rien. Il regardait fixement le brasier. Il pensait à Sarah et aux enfants. Où étaient-ils en ce moment ?



Cette fois, Rubinstein et Rourke les tenaient. Les traces des Riders, les empreintes qu'ils avaient laissées dans le sable ne trompaient pas. Direction, le sud-est. Rourke ralentit et s'arrêta à l'ombre d'un bouquet de cactus.

Rubinstein remonta la visière de son casque et sourit.

— Eh ! Tu sais, je prends mon pied là-dessus ! fit-il en tapotant le réservoir de la Harley.

Ils étaient parvenus à l'extrême pointe du plateau surplombant la plaine désertique. Une colonne de poussière s'élevait à l'horizon.

— Ce sont eux, là-bas, dit Rourke.

Rubinstein plissa les yeux.

— Ils sont un paquet, hein ?

Rourke hocha la tête.

— Une cinquantaine. D'autres doivent suivre.

Rubinstein se retourna brusquement sur sa selle, regardant derrière lui avec une expression inquiète.

— Quoi ? Derrière, tu veux dire !

Rourke éclata de rire.

— Ne me dis pas que tu as peur !
— Non... pas du tout, mais...
Rourke alluma un cigarillo.
— Nous allons d'abord attaquer ceux qui sont en tête.
Il consulta sa montre en plissant le front.
— Il fera nuit dans deux heures. La lune est pleine ce soir. Ce sera idéal pour donner l'assaut.
Rubinstein avala péniblement sa salive.
— Mais, John... nous ne sommes que tous les deux.
Rourke haussa les épaules.
— C'est vrai. Tu es un chic type. Tout seul, j'en aurais bavé...
Il actionna la manette des gaz et fit ronfler le moteur de sa Harley.
— On va aller s'embusquer derrière ces rochers et attendre la nuit. Je t'expliquerai mon plan.
— Un plan ? Plutôt une opération suicide, oui !
Rourke jeta son cigare d'une pichenette.
— Le suicide, c'est un état d'esprit, Paul. Moi, quand je vais combattre, c'est pour gagner !
— Content de l'apprendre, répliqua Rubinstein. C'est presque rassurant...



Les Riders établirent leur campement sur le bord d'un rio asséché. Ils commencèrent à boire et se soûler en chantant sous la lune. Il y avait quelques femmes avec eux. Elles passèrent d'un homme à l'autre... tout comme les bouteilles et les joints.

Rourke et Rubinstein les observaient depuis le promontoire rocheux. Le ciel était clair et, à la lueur des bivouacs, ils évaluèrent rapidement leur nombre.

Le type coiffé d'un casque de Viking et portant un blouson de cuir sans manches, semblait être le chef. Il buvait plus que les autres et parlait plus fort. Rourke prit les jumelles à infrarouges récupérées dans l'avion. Le Viking avait son fusil CAR 15 en bandoulière. Une sorte de sabre japonais pendait à sa ceinture. Il buterait celui-là en premier...

Rubinstein lui tendit un sandwich dont la mayonnaise avait tourné. Rourke l'avalait en faisant la grimace, puis vérifia ses armes.

— Je vais y aller, fit-il à mi-voix. Je compte sur toi.

Rubinstein se redressa.

— C'est de la folie, John. Réfléchis...

La détermination brillait dans les prunelles de Rourke.

— Quand j'ai mis le feu au 747, Paul, j'ai juré à ces malheureux qu'ils seraient vengés. C'est ma manière à moi de prier pour le salut de leurs

âmes. Tu me suis ?

Rubinstein hocha la tête en silence. Il ramassa le Colt Lawman et le glissa dans sa ceinture. Rourke était déjà en selle. Le moteur se mit à pétarader.

Il descendit la pente à faible allure, dressé sur ses jambes, le corps incliné en avant, sans quitter des yeux le cercle des Riders. La plupart étaient vautrés sur le sol, occupés à boire ou à fumer. Ils étaient tous armés jusqu'aux dents.

Il roula lentement vers eux, prenant le temps de les observer et d'étudier leurs réactions. Quelques-uns se retournèrent et bondirent sur leurs jambes. Rourke accéléra. Le vent frais qui balayait le désert caressait doucement son visage.

Il s'immobilisa à quelques mètres du Viking. Le type le regardait venir, une lueur de méfiance dans les yeux.

— Eh ! Mais c'est la bécane de Scotty ! beugla l'un des Riders.

Le Viking jeta sa bouteille de bière vide derrière lui et toisa Rourke.

— Salut tête-de-nœud ! lança-t-il. Qu'est-ce que tu viens foutre par ici ?

Rourke le regarda en souriant.

— Je suis venu récupérer quelque chose qui m'appartient, répondit-il en fixant la CAR 15 qui pendait au flanc du Viking.

L'autre plissa le front d'un air ennuyé.

— Tu as fait tout ce chemin pour ça ?

— Pas seulement. Je suis ici pour te tuer.

Le Viking éclata d'un rire gras.

— Ah ! Ah ! Alors, c'était toi le fou en Chevrolet ?

Le Python avait jailli dans la main de Rourke. Le Viking fit un bond de côté, mais trop tard. Il prit une balle derrière chaque oreille. Un chef-d'œuvre de précision et de finesse. Rourke démarra en trombe tout en vidant son chargeur sur les types encore couchés à terre. Des cris de panique fusèrent. Ils ne s'attendaient certainement pas à ce qu'un homme seul s'attaque à une horde de cinquante Riders.

Rubinstein arrivait par l'autre côté. Il coucha sa moto sur la piste et tira pour couvrir son ami.

Rourke fit lever la roue avant et traversa le campement dressé à la verticale. Le Detonic cracha ses six coups, faisant mouche à chaque fois. Il poussa un cri de guerre et revint à la charge après avoir exécuté un demi-tour sur la roue arrière.

La Harley bondit en avant. Les Riders couraient dans tous les sens, pris entre deux feux ; Rubinstein accourait. Il avait ramassé une Thompson et arrosait copieusement les tatoués qui détalait comme des lapins.

Rourke s'élança dans un nuage de poussière. Un type s'agenouilla devant lui et épaula, mais il lui logea une balle en plein front avant

même qu'il ait ajusté son tir. Il accéléra à fond. La Harley décolla du sol. Deux choppers étaient à ses trousses. Rourke fit pencher sa machine à gauche. Son genou érafla le sol. Il jeta son bras en arrière et vida le reste de son chargeur. L'un des choppers s'emballa brusquement et le conducteur s'envola littéralement de sa selle pour retomber sur le dos. L'autre moto lui passa dessus. La fourche se plia. La machine se cambra et le type hurla en roulant à terre. D'après la position bizarre de son corps, il devait avoir les reins brisés.

De son côté, Rubinstein s'en tirait plutôt bien. Il récupérait les armes des Riders dégommes et les pilonnait sans arrêt de son artillerie. Les cadavres gisaient en tas au centre du cercle.

Quelques égarés sautaient sur leurs bécanes et mettaient le cap sur le désert.

Rourke se lança à la poursuite d'une Norton rouge gonflée à bloc. Le biker était couché sur le réservoir, sa longue crinière jaune paille ondulait dans le vent. Le compteur de la Harley monta en flèche. Rourke passa la troisième. Il assura le 45 dans sa main et tira trois coups. Les cheveux blonds du type devant lui se teintèrent de vermillon. La bécane dérapa et partit en arc-de-cercle avant de s'écraser contre un rocher. Le réservoir explosa et le Rider resta stupidement couché dessus. Il s'enflamma comme une torche.

Une balle miaula aux pieds de Rourke qui se retourna. Deux salopards fonçaient droit sur lui, l'automatique au poing. Il descendit la béquille d'un coup de talon et bondit à terre. Un pruneau siffla à son oreille. Il courut vers le rocher et plongea pour attraper la mitraillette du type à la Norton. Ses poursuivants virèrent à gauche. Les balles ricochèrent sur la pierre. Rourke visa les phares des motos. Le canon de l'arme tressauta. Une rafale de plomb fit tinter la ferraille, brisant les verres des phares. La lumière de la lune se reflétait sur les casques des Riders. Rourke prit son temps. Il attendit encore quelques secondes et vida le chargeur d'une seule longue rafale. Un pointillé noir et rouge se dessina sur les poitrines des deux types qui s'affalèrent mollement sur leur guidon. Les motos se couchèrent docilement dans la poussière.

Rourke poussa un soupir. Il essuya le sang qui coulait le long de sa joue. Juste une éraflure.

Le silence soudain bourdonnait à ses oreilles. Rubinstein était là-bas, dressé au milieu des cadavres comme l'archange saint Michel près de la dépouille du dragon.

Rourke lui adressa un signe de la main et se releva en se frottant les reins.

La partie avait été dure, mais ils étaient venus à bout de ces cavaliers de l'enfer...

Il enfourcha la Harley, tira un cigarillo de sa poche et l'alluma. La

première bouffée était toujours un délice. Il ferma les yeux et savoura pleinement l'arôme du tabac brésilien, puis il enclencha la première et se dirigea vers Rubinstein.

Son ami lui tendit la CAR 15 qu'il venait de ramasser aux pieds du Viking.

— C'est à toi, je crois ? lui fit-il en souriant.

Rourke mordit dans son cigare et découvrit ses dents.

— Ça se pourrait...

Ils éclatèrent de rire.

— Tu es un as, Paul !

L'autre haussa modestement les épaules.

— Je me suis un peu énervé, c'est tout. Je suis quelqu'un qui n'extériorise pas souvent ses sentiments, mais...

Rourke l'arrêta d'un geste de la main.

— Eh ! Tu m'expliqueras ta théorie en route, d'accord ?

Rubinstein plissa le front.

— Où est-ce qu'on va ?

Rourke sourit. Il pointa le doigt sur un point imaginaire dans le désert.

— Là-bas...

Rubinstein hocha la tête.

— Je vois.

Il fixa son ami intensément. Ses yeux pétillaient de malice.

— Eh ! Tu as quelque chose, là...

Il porta la main à sa joue et, avant que Rourke ait le temps de répondre, il dit :

— Ce doit être du rouge à lèvres...



1 C'est écrit...

2 Allah est grand !

3 Au diable, ces gens !

4 Foutez le camp ! Enculés !

*Achevé d'imprimer en mai 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*
— N° d'édit. : 11327. — N° d'imp. : 1093. —
Dépôt légal : juin 1985.

Imprimé en France